

**REPUBLIQUE DE TURQUIE
UNIVERSITE DE ÇUKUROVA
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT D'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE**

TECHNIQUE DE NARRATION DANS “LES CHOSES” DE GEORGES PEREC

Çağrı KOR

THESE DE MASTER

ADANA 2014

**REPUBLIQUE DE TURQUIE
UNIVERSITE DE ÇUKUROVA
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT D'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE**

TECHNIQUE DE NARRATION DANS “LES CHOSES” DE GEORGES PEREC

Çağrı KOR

Directrice de thèse: Yrd. Doç. Dr. Mediha ÖZATEŞ

THESE DE MASTER

ADANA 2014

Çukurova Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü Müdürlüğü'ne,

Bu çalışma, jürimiz tarafından Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı'nda
YÜKSEK LİSANS TEZİ olarak kabul edilmiştir.

Başkan: Yrd. Doç. Dr. Mediha ÖZATEŞ
(Danışman)

Üye: Prof. Dr. A. Necmi YAŞAR

Üye: Yrd. Doç. Dr. Silvia ZİNZADE AKINCI

ONAY

Yukarıdaki imzaların, adı geçen öğretim elemanlarına ait olduklarını onaylarım.

..../..../2014

Prof. Dr. Yıldırım Beyazıt ÖNAL
Enstitü Müdürü

Not: Bu tezde kullanılan özgün ve başka kaynaktan yapılan bildirişlerin, çizelge, şekil
ve fotoğrafların kaynak gösterilmeden kullanımı, 5846 Sayılı Fikir ve Sanat Eserleri
Kanunu'ndaki hükümlere tabidir.

ÖZET

GEORGES PEREC'İN “ŞEYLER” ADLI ROMANINDA ANLATI TEKNİKLERİ

Çağrı KOR

Yüksek Lisans Tezi, Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı

Danışman: Yrd. Doç. Dr. Mediha ÖZATEŞ

Haziran 2014, 123 sayfa

Bu tez, Fransız yazar Georges Perec'in ilk eseri olan “*Şeyler*” adlı romanı üzerine bir anlatı çözümlemesidir. Fransız edebiyatında çok önemli bir yeri olan Perec, bu romanla 1965 yılında Renaudot ödülünü almıştır.

Bu çalışmanın amacı, her romanını yeni bir teknik kullanarak yazan, ancak buna rağmen, eserleri ve kendisi hakkında çok fazla araştırma yapılmayan Georges Perec'i tanıtmak ve ilk eseri olan “*Şeyler*”i anlatı teknikleri açısından incelemektir.

Bu çalışma, giriş, dört bölüm ve sonuçtan oluşmaktadır. Giriş bölümünde, Georges Perec, OULIPO ile bağlantısı ve “*Şeyler*” adlı romanı hakkında genel bilgi verdik. Birinci bölümde, Postmodernizm ve Georges Perec'in sanat hayatı üzerinde durduk. İkinci bölümde, metodolojik yöntemleri sunduk. Üçüncü bölümde, “*Şeyler*” romanını, anlatı tekniklerine göre çözümlemeye çalıştık. Dördüncü bölümde ise, romandaki ana temaları inceledik, nesnelerin öneminden bahsettik ve “*Şeyler*” romanı ile ilgili diğer yazarların düşüncelerini sunduk. Sonuç bölümünde de, Georges Perec ve “*Şeyler*” adlı romanı hakkında genel bir değerlendirme yaptık.

Anahtar Kelimeler: Georges Perec, *Şeyler*, postmodernizm, anlatı teknikleri

RESUME**TECHNIQUE DE NARRATION DANS “LES CHOSSES” DE GEORGES PEREC****Çağrı KOR****Thèse de Master, Département d’Enseignement de la Langue Française****Directrice de Recherche: Yrd. Doç. Dr. Mediha ÖZATEŞ****Juin 2014, 123 pages**

Cette thèse est une analyse de la narration sur le roman *Les Choses* qui est premier ouvrage de l’auteur français Georges Perec. Perec qui a un lieu très important dans la littérature française obtient le Prix Renaudot avec ce roman en 1965.

Le but de ce travail est de présenter Georges Perec qui écrit chaque roman en utilisant une nouvelle technique, mais malgré cela, qui n’est pas fait suffisamment la recherche sur lui et ses œuvres et d’analyser son premier roman *Les Choses* à l’égard des techniques de narration.

Ce travail se compose d’une introduction, quatre chapitres et une conclusion. Dans l’introduction, nous avons donné l’information générale sur Georges Perec, sa relation avec OULIPO et son premier roman *Les Choses*. Dans le premier chapitre, nous avons porté sur le Postmodernisme et la vie de l’art de Georges Perec. Dans le deuxième chapitre, nous avons présenté les procédés méthodologiques. Dans le troisième chapitre, nous avons essayé d’analyser le roman *Les Choses* selon les techniques de narration. Dans le quatrième chapitre, nous avons étudié les thèmes principaux dans le roman, nous avons parlé de l’importance des objets et nous avons exposé les pensées d’autres auteurs sur le roman *Les Choses*. Dans la conclusion, nous avons fait une évaluation générale sur Georges Perec et son roman *Les Choses*.

Mots-clés: Georges Perec, Les Choses, postmodernisme, technique de narration

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord ma directrice de thèse Madame Mediha ÖZATEŞ (Yrd. Doç. Dr.) qui m'a encouragée et qui m'a aidée tout au long de ce travail. Je lui exprime toute ma gratitude.

Je voudrais remercier également mes professeurs Monsieur A. Necmi YAŞAR (Prof. Dr.) et Madame Sylvia ZİNZADE AKINCI (Yrd. Doç. Dr.) pour leur intérêt et leur aide constante durant cette recherche.

Je remercie enfin ma mère qui m'a toujours soutenue moralement, avec beaucoup de patience, durant ce travail.

TABLE DES MATIERES

	Page
ÖZET	iii
RESUME	iv
REMERCIEMENTS	v
INTRODUCTION	1

PREMIER CHAPITRE

ART ROMANESQUE DE GEORGES PEREC

1.1. Postmodernisme dans la littérature française.....	4
1.1.1. Postmodernisme et Georges Perec.....	7
1.1.2. Influences du postmodernisme dans “Les Choses”	9
1.2. Georges Perec et sa carrière littéraire	10
1.2.1. Traces de la vie de Perec dans “Les Choses”	13
1.2.2. Considérations sur la société de consommation dans “Les Choses”	14

DEUXIEME CHAPITRE

REPERES METHODOLOGIQUES

2.1. Auteur / Narrateur / Narrataire.....	19
2.2. Vision.....	21
2.3. Personnage	24
2.3.1. Description qualitative des personnages.....	24
2.3.2. Description fonctionnelle des personnages	24
2.3.3. Schéma actantiel de Greimas.....	24
2.4. Espace	25
2.4.1. Catégories de l'espace	26
2.4.2. Représentation de l'espace	26
2.4.3. Evaluation de l'espace	26
2.4.4. Fonctions de l'espace.....	27
2.5. Temps.....	27

2.5.1. Temps externes	27
2.5.2. Temps internes	27

TROISIEME CHAPITRE

TECHNIQUE DE NARRATION DANS “LES CHOSES”

3.1. Caractéristiques générales de la narration Perecquienne	29
3.1.1. Rythme ternaire	29
3.1.2. Enumération.....	31
3.1.3. Ironie.....	33
3.2. Analyse du narrateur et de la vision.....	35
3.3. Analyse des personnages	41
3.3.1. Particularités des personnages dans le roman.....	44
3.3.2. Statut des personnages	53
3.3.3. Technique principale de représentation des personnages	54
3.3.4. Application du modèle actantiel au roman	56
3.4. Analyse de l'espace	56
3.4.1. Catégories de l'espace	57
3.4.1.1. Réel – Imaginaire	57
3.4.1.2. Englobant – Englobé	66
3.4.1.3. Ici– Ailleurs.....	74
3.4.2. Représentation de l'espace	75
3.5. Analyse du temps.....	90
3.5.1. Temps externes dans le roman.....	90
3.5.2. Temps internes dans le roman	91
3.5.3. Temps du récit	98

QUATRIEME CHAPITRE

THEMES PRINCIPAUX DANS “LES CHOSES”

4.1. Argent	102
4.2. Richesse	103
4.3. Bonheur de vivre.....	105
4.4. Solitude	106

4.5. Importance des objets dans “Les Choses”	107
4.6. Avis d’autres auteurs sur “Les Choses” et la citation de Karl Marx	112
CONCLUSION	116
OUVRAGES DE GEORGES PEREC	118
BIBLIOGRAPHIE.....	120
CURRICULUM VITAE.....	123

INTRODUCTION

Georges Perec est l'un des plus importants écrivains de la littérature française du XX^{ème} siècle. Consacrant toute sa vie à l'écriture, Perec écrit chaque roman en utilisant une technique différente. Sans doute, la plus grande raison de cette différence est sa relation avec Oulipo (acronyme d'Ouvroir de Littérature Potentielle). En faisant partie de l'Oulipo en 1967, Perec devient un membre éminent en peu de temps dans le groupe et il expérimente, jongle avec les lettres et les structures. Après, il commence à publier ses ouvrages qui ont été écrits par des techniques différentes. Par exemple, *La Disparition*, c'est un roman lipogrammatique, qui est rédigé sans la lettre "e." *Les Revenantes*, à l'inverse, est un ouvrage qu'il n'utilise qu'une seule voyelle, le "e."

D'autre part, il est possible de voir aussi les traces autobiographiques dans ses œuvres. Dans *La Boutique Obscure*, il raconte ses rêves. Pareillement, dans *W ou le Souvenir d'enfance*, il propose aux lecteurs deux textes totalement différents: l'un est imaginaire et l'autre est autobiographique qui parle de la vie d'un enfant pendant la guerre.

Ayant un lieu notable dans la littérature française, Georges Perec utilise aussi l'ironie et le jeu des mots. Il se moque de ses personnages et a recours au jeu des mots dans ses romans. En raison de certains aspects de ses œuvres, nous entendons son nom dans le domaine de la littérature *postmoderne*.

Perec, écrivain postmoderne, a publié en 1965 son roman intitulé *Les Choses* qui était couronné par le prix Renaudot. Il y raconte l'histoire d'un jeune couple (Jérôme et Sylvie) dans les années 60 et ce jeune couple rêve de bien-être matériel pendant le roman. Il veut être riche, sortir du milieu modeste dont il est issu et ce jeune couple fait ce qui est nécessaire pour accéder à la richesse et au bonheur.

Les Choses, c'est un roman important à l'égard de critique la société de consommation. Tout au long du roman, les héros –Jérôme et Sylvie– veulent posséder de l'argent, de la richesse et des objets de luxe. A travers *Les Choses*, Perec montre les difficultés de la société de consommation et il finit le roman en donnant implicitement ce message aux lecteurs: La richesse en matériels et en matériaux ne fait pas le bonheur! En outre, dans ce roman, nous pouvons remarquer plusieurs correspondances entre la vie de Perec et *Les Choses*. Par exemple, Perec vit dans la rue de Quatrefages à Paris et dans le roman, Jérôme et Sylvie vivent aussi dans la même rue. De la même façon, il vit à Sfax à

peu près un an et les héros y vivent également un an. En outre, il ne donne jamais d'information sur son enfance et les héros n'ont pas aussi de souvenirs d'enfance dans le roman. L'exemple suivant:

[...]

b)Sfax est en même temps une ville où j'ai vécu 8 mois et celle où Jérôme et Sylvie s'exilèrent un an; la rue de Quatrefoies est à la fois une rue où j'ai vécu 6 ans (au no 5) et celle où vivent Jérôme et Sylvie (au no 7, qui n'existe pas) [...](Le Sidaner, 1979, p.5)

Dans *Les Choses*, le lecteur peut découvrir les influences du postmodernisme. En tant que le narrateur du roman, Perec a recours à *l'ironie* et il se moque d'une manière explicite de ses héros. De plus, bien qu'il n'accepte pas, ce roman est le pastiche de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. Dans cet ouvrage, Perec emploie également comme technique d'écriture *l'intertextualité* du postmodernisme et il s'agit de plusieurs citations de *l'Education Sentimentale* de Flaubert. Voire, Martine Schneider exprime cette situation dans son ouvrage intitulé *Les Choses, Espèces d'espaces Georges Perec* en disant ces phrases:

En 1965, à 29 ans, Perec dont toute l'œuvre sera nourrie de références, d'allusions, de citations cherche seulement à «vouloir être Flaubert». Dans un numéro de la revue de l'Arc, consacré à Flaubert, Perec a reconnu sa dette: "Les Choses" ont été rédigées sous l'influence affichée de L'Education Sentimentale, dont le sous-titre-Histoire d'un jeune homme-engendra même un moment un des titres provisoires du livre-Histoire d'une jeune couple.(Schneider, 1991, p.47)

Dans notre travail, en choisissant Georges Perec, on vise à le faire connaître encore plus dans notre pays et à indiquer un auteur très original. Quant au choix *Les Choses* c'est son premier roman qui a écrit et obtenu le prix Renaudot. C'est pour ça que, nous croyons que nous découvrirons les procédés narratifs dans *Les Choses*, les influences du postmodernisme et l'originalité de Perec et cet ouvrage.

Notre étude se compose de quatre chapitres. Dans le premier chapitre intitulé «Art Romanesque de Georges Perec», d'abord, nous donnerons des renseignements sur le

postmodernisme, sa relation avec l'auteur et les influences de ce mouvement dans le roman. Ensuite, nous mentionnerons l'auteur, son point de vue littéraire et son époque.

Dans le deuxième chapitre «Repères Méthodologiques», nous parlerons des termes méthodologiques nécessaires tels que le narrateur, la vision, le personnage, l'espace et le temps pour l'analyse de notre travail.

Dans le troisième chapitre de notre étude, nous donnerons des informations concernant les caractéristiques générales de la narration Perecquienne et puis, nous analyserons la technique de narration dans *Les Choses*. Nous examinerons notre roman à l'égard des termes méthodologiques.

Le dernier chapitre de notre étude sera consacré aux thèmes principaux de notre roman, tels que l'argent, la richesse, le bonheur de vivre et la solitude, à l'importance des objets dans *Les Choses*, aux avis d'autres auteurs et à la citation de Karl Marx.

PREMIER CHAPITRE

ART ROMANESQUE DE GEORGES PEREC

1.1. Postmodernisme dans la littérature française

La période contemporaine débutant à la fin des années 60 et à partir des années 70 est appelée comme «postmodernisme». Dans cette période, il s'agit d'un mouvement que l'on retrouve dans tous les arts et les sciences. C'est aussi un mouvement fondé sur une critique du modernisme.

Il n'est pas possible de définir exactement le terme «postmodernisme» qui apparaît en France à partir des années 1960, parce que plusieurs philosophes, historiens, auteurs...etc. expliquent ce terme d'une manière différente. Par exemple, dans le livre *La Théorie de l'Art XXème siècle* d'Isabel Nogueira, on voit les définitions différentes du «postmodernisme»:

Selon Luc Ferry, il y a trois significations du postmoderne / postmodernisme:

- le plus haut degré du modernisme,
- le retour à la tradition (contre le modernisme),
- un mouvement au-delà de la raison.

Le postmoderne en tant que paroxysme du modernisme, en raison de son caractère innovateur et destructeur; le postmoderne en tant qu'antimoderne et en tant que retour à la tradition contre le modernisme et la tyrannie de l'innovation; le postmodernisme en tant que dépassement de la raison.

(Nogueira, 2013, p.111)

D'après Yves Michaud, philosophe français, le postmodernisme est un concept qui nous propose des choses artistiques et esthétiques. L'exemple suivant:

Dans le postmodernisme, le concept d'un art sans définition, produisant ainsi les conditions d'analyse et d'appréciation qui nous placent devant la

diversité des qualités artistiques, des expériences esthétiques et de leurs conditions de productions.(Nogueira, 2013, p.111)

Thomas Docherty définit «postmodernisme» en tant que le refus du conformisme élitiste de l'art en disant la phrase suivante:

Le postmodernisme, dans l'art contemporain, se tient à quelques lignes directrices qui le caractérisent: la séduction, la transgression, l'aura par opposition au spectacle, et le refus du conformisme élitiste de l'art.(Nogueira, 2013, p.111)

Le postmodernisme n'est pas la négation ou le contraire du modernisme, plutôt un changement d'attitude, une nouvelle direction mais néanmoins, quelques écrivains ou historiens critiquent le postmodernisme. Par exemple, Eleanor Heartney, historienne de l'art, fait la critique du postmodernisme et elle pense qu'il n'est pas possible de parler du postmodernisme sans le modernisme et selon elle, il n'est pas étonnant que les défenseurs de ce mouvement ne soient pas d'accord sur la définition exacte du postmodernisme:

[...] en dehors du fait que le lien (entre modernisme et postmodernisme)est défini comme étant parasite, cannibale, symbiotique ou révolutionnaire, une chose est certaine: il est impossible de concevoirle postmodernisme sans le modernisme.[...]Et considérant que la propre définition du modernisme est controversé, le fait que même les défenseurs les plus virulents du postmodernisme soient incapables d'arriver à un consensus quant à son exacte définition ne devrait pas constituer une surprise.(Nogueira, 2013, p.112)

Jean – François Lyotard qui a popularisé le terme «postmodernisme» construit une opposition entre moderne et postmoderne en utilisant le concept de «métarécit» dans son livre *La Condition Postmoderne*. Selon lui, le terme «métarécit» fait référence, en théorie postmoderniste, à l'explication comprehensive:

Je définis le postmoderne comme incrédulité envers le métarécit. Et j'utiliserai le terme moderne pour désigner toute science qui se légitime

elle-même en référence à un métadiscours... faisant explicitement référence à une grande narration, telle que la dialectique de l'Esprit, l'herméneutique du signifiant, l'émancipation du sujet rationnel et oeuvrant, ou la création de richesse.”(1)

Dans le livre *La Controverse Learning from Las Vegas* de Valéry Didelon, Huyssen explique le terme «postmodernisme» comme la tension entre le nouveau et l'ancien:

Le postmodernisme opère dans une tension entre la tradition et l'innovation, la conservation et le renouveau, la culture de masse et l'art savant.
(Didelon, 2011, p.212)

D'après Huyssen, le postmodernisme est passé par trois phases:

- *la phase embryonnaire des années cinquante,*
- *la phase émergente des années soixante*
- *la phase désenchantée des années soixante-dix (2)*

Dans la première phase, le postmodernisme est considéré comme la phase ultime de l'art. Dans la deuxième phase, on voit l'élimination de toute hiérarchie. La dernière phase est caractérisée par une prise de distance à l'égard des nouvelles technologies et l'augmentation de la fragmentation. A partir des années quatre-vingts, il est probable de voir les effets du postmodernisme dans tous les domaines, notamment, dans le domaine «littéraire».

Dans le domaine de la littérature, on peut remarquer les romans postmodernes qui contiennent beaucoup de thèmes et de techniques. Par exemple, «ironie, jeu et humour noir» sont des éléments centraux dans les ouvrages postmodernes. Un bon exemple d'ironie postmoderne et d'humour noir se trouve dans les histoires de Donald Barthelme. *L'Ecole* est un exemple de cette technique. Thomas Pynchon fournit des œuvres au sujet du «jeu»: (particulièrement, les jeux de mots souvent ridicules) *Vente à la criée du lot 49*.

Dans la littérature postmoderne, on peut également noter les techniques comme « le pastiche, l'intertextualité et la métafiction.» “*Le pastiche, est l'imitation du style d'un auteur ou artiste, qui ne vise pas le plagiat.*” (3) Dans la littérature postmoderne, le pastiche peut être défini comme une œuvre inspirée ou reproduite selon un modèle.

Rabelais est l'un des premiers écrivains qui imite les ouvrages et les autres écrivains de son temps.

L'intertextualité est le caractère et l'étude de l'intertexte, qui est l'ensemble des textes mis en relation (par le biais par exemple de la citation, de l'allusion, du plagiat, de la référence et du lien hypertexte) dans un texte donné.(4)

En bref, l'intertextualité est l'ensemble des relations qu'un texte littéraire entretient avec les autres textes littéraires (références, citations, allusions... etc).

“En littérature, la métafiction est une forme d'écriture autoréférentielle qui dévoile ses propres mécanismes par des références explicites.”(5)

Si *par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino et *Abattoir 5* de Kurt Vonnegut sont de bons exemples de cette technique.

Les autres écrivains qui donnent des ouvrages postmodernes dans le domaine littéraire sont Michel Butor, Philippe Sollers, Alain Robbe-Grillet, Jorge Luis Borges, Paul Auster, J.M.G. Le Clézio, Olivier Cadiot, Richard Brautigan, Vladimir Nabokov, Salman Rushdie, Raymond Federman, Hubert Lucot, Svestislav Basara, Michael Cunningham.

1.1.1. Postmodernisme et Georges Perec

Dans la littérature postmoderne, il faut mentionner, en particulier, Georges Perec. Perec qui définit lui-même comme une partie des autres ouvrages est un écrivain postmoderne. Il est plus important de souligner les aspects techniques de ses romans que ses sujets et il est possible de voir les éléments notables du postmodernisme dans ses ouvrages. Par exemple, dans le roman intitulé *La Disparition*, nous pouvons voir l'exemple de «pastiche:»

La présence, dans le livre, de pastiches de plusieurs poèmes classiques, de Baudelaire, Recueillement (devenu Sois soumis, mon chagrin), et attribué à un fils adoptif du commandant Aupick, de Victor Hugo, Booz endormi

(devenu *Booz assoupi*) ainsi que de *Voyelles* (devenu *Vocalisations*) d'Arthur Rimbaud. (6)

Perec utilise également une autre technique du postmodernisme dans ses ouvrages: «Intertextualité.» Dans son article intitulé *L'intertextualité vernienne dans W ou le Souvenir d'enfance*, Vincent Bouchot explique que Perec emploie beaucoup de citations cachées tirées d'autres œuvres:

[...] Georges Perec a utilisé comme technique d'écriture l'intertextualité [...] L'intertextualité perecquienne a pour particularité et pour force d'être à la fois fragmentaire, systématique et anodine, c'est-à-dire non signalée par les conventions typographiques d'usage italique ou guillemets.) Il s'agissait dans les *Choses* d'une dizaine de citations cachées tirées de *l'Education Sentimentale*, dont le sous-titre, *Histoire d'un jeune homme*, avait également servi de modèle à Perec: *Une histoire des années soixante*. Tous ses autres romans, jusqu'à *Un Cabinet d'amateur* et *La Vie mode d'emploi*, où la citation est organisée en système, contiennent une variété inépuisable de ces emprunts masqués, [...] (7)

Une autre particularité du postmodernisme est le «jeu» et Perec a souvent recours au jeu des mots à travers ses textes. Par exemple, il a écrit son roman *La Disparition* en utilisant la technique «lipogramme» (ce roman ne contient pas une seule fois la lettre «e»). En revanche, dans *Les Revenentes*, il n'utilise qu'une seule voyelle, le «e». En plus, nous devons à Georges Perec un *palindromme* de 1247 mots qui est resté pendant longtemps le plus long existant. Dans le roman, *La Disparition*, il a utilisé aussi un *pangramme*: il a changé le célèbre pangramme *Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume* comme cela: *Portons dix bons whiskys à l'avocat goujat qui fumait au zoo.* (Voir: *La Disparition*, p.55)

De la même manière, on peut également trouver «l'ironie», une technique importante du postmodernisme, dans ses œuvres. Dans la plupart de ses ouvrages tels que *Un homme qui dort* et *La Vie mode d'emploi*, le lecteur trouve plein de notations ironiques.

1.1.2. Influences du postmodernisme dans “Les Choses”

Il est probable de citer aussi les influences du postmodernisme dans le roman *Les Choses* de Georges Perec. Par exemple, Perec, à la fois auteur et narrateur du roman, utilise «l’ironie» qui est considérée comme la caractéristique essentielle du postmodernisme et il critique, se moque de la consommation postmoderne dans le roman. Les exemples suivants:

Ils leur semblait que le monde entier était à leur mesure... (p.55)

Ils se regardaient en souriant dans les glaces des devantures. Il leur semblait que tout était parfait.(p.63)

Et, se donnant la main, ils se mettaient à courir, ou jouaient à la marelle, ou couraient à cloche-pied le long des trottoirs et hurlaient à l’unissions les grands airs de C’osì far tutte ou de la Messe en si.(p.64)

L’impatience, se dirent Jérôme et Sylvie, est une vertu du XXe siècle. (p.73)

Ainsi rêvaient-ils, les imbéciles heureux: d’héritages, de gros lot, de tiercé.(p.101)

Nous pouvons indiquer également un autre caractère important:«Le pastiche.» Quoique Perec refuse, en effet, *Les Choses*, c’est un exemple de pastiche. Dans le livre intitulé *Georges Perec et le dialogue des genres*, Michel Sirvent remarque ce caractère par cette phrase:

Outre la relation citationnelle à l’Education Sentimentale, le livre est un pastiche de Bouvard et Pécuchet. (Sirvent, 2007, p.30)

Quant à l’intertextualité, Perec rédige ce roman sous l’influence de *l’Education Sentimentale* de Flaubert. De nombreuses allusions ou reprises sont évidentes. Martine Schneider exprime cette influence en donnant ces exemples:

A la première page, figure symboliquement le célèbre navire à aubes, le Ville-de Montereau, sur lequel Frédéric Moreau rencontre Madame Arnoux. Ensuite, tout au long du roman, l'usage de l'imparfait itératif brutalement remplacé par le passé défini renvoie aussi à Flaubert: le personnage dédoublé succède à Frédéric et le «il voyagea» devient «ils tentèrent de fuir», placé de façon identique à l'ouverture de la seconde partie. Le livre se clôt sur une évocation nostalgique du passé commun: «Te rappelles-tu?» disait Deslauriers, et Jérôme dit: «Te souviens-tu?» (Schneider, 1991, p.47)

1.2. Georges Perec et sa carrière littéraire

Georges Perec naît le 7 mars 1936 à Paris. Ses parents étaient des polonais d'origine juive ont été des victimes de la seconde guerre mondiale: son père Icek Peretz, engagé volontaire contre l'Allemagne, meurt en 1940 des suites d'une blessure. Sa mère, avant de disparaître en déportation à Auschwitz, fait baptiser son fils et franciser son nom, qui devient Perec. A la fin de la guerre, il est adopté par la sœur de son père qui vit à Paris.

Ses études d'histoire entamées à la Sorbonne et puis rapidement abandonnées, il travaille comme enquêteur. Il fait des enquêtes psychosociologiques. A partir de 1955, il rédige des notes pour la N.R.F. et des critiques pour les *Lettres Nouvelles*.

En 1960, il épouse Paulette Pétras. Pendant un séjour d'un an en Tunisie, à Sfax, il reprend ses études de sociologie et devient, à son retour en 1962, documentaliste au C.N.R.S.

Selon Burgelin (1988), l'histoire de Perec l'écrivain commence après les cendres d'Auschwitz:

L'histoire de Perec se construira peu à peu, autour de ce vide, à partir de l'appui des signes et des lettres, pour aboutir aux architectures les plus fantaisistes. Perec a renouvelé les données de tout ce qui, au sens large du mot, relève de l'ordre de la lettre. Le plus souvent en jouant, en jouant avec nous, en se jouant des pièges de mots, en les piégeant par des jeux. Mais aussi en quittant le jeu et en se mettant en jeu. (Burgelin, 1988, p.7)

En 1965, Georges Perec publie *Les Choses* et obtient le prix Renaudot. C'est un grand succès pour lui: il devient connu avec son premier roman. Sous-titré *une histoire des années soixante*, celui-ci est un témoignage de la société au moment où l'on commence à parler de «société de consommation». En d'autres termes, *Les Choses*, c'est un roman sociologique. Dans cette œuvre, Jérôme et Sylvie rêvent de bien-être matériel. Ce jeune couple, entouré beaucoup d'amis qui partagent cet espoir, veut être riche et réchapper de leur environnement modeste. Dans ce but, ils tentent d'obtenir tous les objets de luxe car ils symbolisent le statut social supérieur auquel ils veulent accéder. Mais au fur et à mesure que leur goût se forme, leurs manques s'amplifient. Et un jour, ils quittent Paris pour s'installer à Sfax, en Tunisie. Leur vie est aussi ennuyeuse qu'à Paris. C'est la raison pour laquelle, après un an, ils regrettent Paris et ils rentrent. Et, à la fin de l'histoire, ils déménagent à Bordeaux. Perec, en tant que l'auteur de ce roman, critique l'attachement aux choses, à la possession des choses mais il ne propose pas de solution sur le problème de consommation.

En 1967, Perec entre à l'OULIPO qui est l'acronyme d'Ouvroir de Littérature Potentielle. C'est une association fondée par Raymond Queneau et François Le Lionnais et plusieurs auteurs se sont lancés dans cette association et certains sont bien connus: outre Queneau, il y avait aussi Marcel Duchamp, Jacques Roubaud, Italo Calvino et Georges Perec.

Dans l'ouvrage intitulé *Les Choses Georges Perec*, Dominique Duquesne (2001) donne ces informations sur l'OULIPO:

L'intuition de l'ouliipo, c'est que toute œuvre naît dans une forme très contraignante, alexandrins, sonnets, tragédie classique avec ses trois unités, etc. Ces contraintes sont parfaitement arbitraires et rien n'empêche donc d'en imaginer d'autres, et de créer des œuvres qui s'y soumettent: pour l'inspiration, et non un frein, comme on pourrait le penser.(Duquesne, 2011, p.118)

Perec y a participé alors que l'Oulipo était déjà fondé, mais en peu de temps, il est devenu un membre éminent dans le groupe. Il a inventé des contraintes extraordinairement complexes et a créé des œuvres suprenantes. Par exemple, l'un des romans de Perec *La Disparition* est un roman lipogrammatique (roman dans lequel on n'utilise pas une ou plusieurs lettres de l'alphabet) C'est-à-dire que Perec a écrit ce roman de 320 pages et

78.000 mots environ en n'utilisant aucun mot qui contient la lettre «e.» A l'inverse, Perec a écrit un autre roman *Les Revenantes* dans lequel il n'utilise qu'une seule voyelle, «e.»

En plus, Perec publie des romans autobiographiques. Dans *La Boutique Obscure*, il parle de ses rêves. Le roman intitulé *Espèces d'espaces*, c'est sur la perception et la conscience des espaces qui entourent le sujet. Dans l'ouvrage *Un homme qui dort*, il s'agit du dégoût de vivre, la tentation du désespoir. *W ou Le Souvenir d'enfance* est sur la disparition de ses parents lors de la Seconde Guerre mondiale.

Le plus long et le plus grandiose des romans de Perec est *La Vie, mode d'emploi*. Ce roman étant considéré comme un chef-d'œuvre est couronné par le prix Médicis. Dans ce roman, Perec présente aux lecteurs une succession d'histoires combinées à la manière des pièces d'un puzzle. *Les Récits d'Ellis Island* est le dernier texte qu'il a achevé.

Georges Perec, étant accepté l'un des plus importants écrivains de la littérature française, contribue également aux domaines divers comme le théâtre et le poème. Dans le domaine du théâtre, ses deux pièces notables sont *L'Augmentation* et *La Poche Parmentier*.

L'Augmentation, joué en 1970, offre une réflexion sur les comportements humains en société à travers l'expérience d'un modeste employé qui, pour une demande d'augmentation de salaire, va se trouver au fil des mois en butte aux frustrations engendrées par la machine bureaucratique. (Henderson, 2007, p.14)

«La Poche Parmentier» (1974) moins bien accueillie que la précédente pièce rassemble dans une sorte de huis clos cinq personnages qui, pelant mécaniquement des pommes de terre, enchaînent des discours sans suite apparente, à charge pour le spectateur d'y démêler souvenirs et commentaires sur l'existence, analyses de pièces de théâtre et idées reçues, propos sur le tubercule et notes de dictionnaire. (Henderson, 2007, p.15)

Dans le domaine de la poésie, les poèmes de Perec sont gouvernés par l'appartenance à l'Oulipo. *Les Ulcérations* (1974), *Alphabets* (1976), *La Clôture et autres poèmes* (1980) et *L'Eternité* (1981) jouent de virtuosité technique. (Henderson, 2007, p.15)

Sans doute peut-on ajouter à ces ouvrages les mots croisés que Georges Perec a donné à différents hebdomadaires. Dans ces mots croisés, Perec, amoureux de mots, présente aux lecteurs des grilles contraignantes.

Georges Perec adorait le cinéma. C'est pour ça qu'il est probable de voir les films tirés des ouvrages de lui dans le domaine du «septième art»:

Un homme qui dort (1974) récompensé par le prix Jean Vigo avec Bernard Queysanne et l'acteur Jacques Spiesser auquel le relie la même fine cicatrice au-dessus de la lèvre, Les lieux d'une fugue (1976) relatant une journée particulière de son enfance, son escapade dans Paris, Les Récits d'Ellis Island, Histoires d'errance et espoir (1979) où le musée new-yorkais de l'émigration rend palpables la question de repères et des racines, la mémoire des exilés, un film à travers lequel il peut d'une certaine façon dire la sienne, ces trois films participant de la tentative autobiographique.
(Henderson, 2007, p.16)

Ayant un lieu très important dans le monde littéraire, Georges Perec, après avoir souffert depuis longtemps, est mort d'un cancer du poumon, le 3 mars 1982, à l'hôpital d'Ivry et il laisse un roman inachevé, *53 jours* publié en 1989.

1.2.1. Traces de la vie de Perec dans “Les Choses”

Selon Duquesne (2001), nous pouvons identifier plusieurs correspondances entre la vie de Perec et *Les Choses*:

- *pas d'enfance, ou de récit d'enfance,*
- *études de lettres,*
- *études faites avec dilettantisme,*
- *même âge, approximativement, que les héros,*
- *même milieu (ni fortune, ni héritage),*
- *enquêtes psycho-sociologiques «pour gagner sa vie»,*
- *séjour en Tunisie (environ 1 an)* (Duquesne, 2001, p.120)

En ce sens, il n'est pas faux de dire que *Les Choses* est un roman autobiographique. Comme Duquesne a cité, le lecteur ne trouve pas d'informations concernant l'enfance de Jérôme et Sylvie et ils n'ont pas aussi d'héritage de leur famille dans le roman:

Ils n'avaient pas de passé, pas de tradition. Ils n'attendaient pas d'héritage.(p.52)

Perec gagne sa vie un peu de temps en faisant des enquêtes psychosociologiques et pareillement, nos héros, Jérôme et Sylvie, sont tous deux psychosociologues et ils font des enquêtes:

Ils étaient tous deux psychosociologues. Ce travail, qui n'était pas exactement un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés. (p.29)

Par ailleurs, dans le roman, nous apprenons que les héros s'installent à Sfax, en Tunisie et qu'ils y habitent à peu près 1 an et cela nous montre un autre aspect autobiographique du roman parce que Perec et sa femme vivent environ 1 an en Tunisie. Dans un entretien avec Jean-Marie Le Sidaner (1979), Perec parle de cette correspondance par ces phrases:

[...]

b) Sfax est en même temps une ville où j'ai vécu 8 mois et celle où Jérôme et Sylvie s'exilèrent un an; la rue de Quatrefoies est à la fois une rue où j'ai vécu 6 ans (au no 5) et celle où vivent Jérôme et Sylvie (au no 7, qui n'existe pas);

c) les rêves incorporent des éléments venus de ma vie réelle et de mon travail d'écriture; un peu de la même façon, j'encrypte dans mes textes (et, je le crois bien, dans tous) des éléments autobiographiques[...]

(Le Sidaner, 1979, p.5)

1.2.2. Considérations sur la société de consommation dans “Les Choses”

Les années soixante, c'étaient une époque où l'on a commencé à parler de «société de consommation». A cette époque-là, les gens ont découvert les objets de luxe, dépensé beaucoup d'argent... etc. Dans son livre, Dominique Duquesne (2001) définit cette période par ces phrases:

Appelés aussi les «sixties» et même les «golden sixties», les années soixante sont aujourd'hui l'objet d'une sorte de culte du souvenir, comme s'il s'agissait d'un âge d'or. De fait, après les difficultés de la reconstruction et les crises des années cinquante, c'est une période de plein emploi, de croissance rapide. Les Français, en particulier, découvrent les délices de la consommation (même si beaucoup en restent exclus) avec les premiers supermarchés "libre-service. (Duquesne, 2001, p.22)

Dans son premier roman *Les Choses* ou *une histoire des années soixante*, Perec résume parfaitement cette époque, c'est-à-dire, la société de consommation.

En sous-titrant son roman «une histoire des années soixante» Perec ouvre davantage sur le réel, incite à dépasser la singularité des personnages pour nous permettre de regarder la société de son époque à travers le point de vue de jeunes gens exemplaires de la mentalité de leur temps. (Henderson, 2007, pp.23-24)

Dans cet ouvrage, il place ses héros, Jérôme et Sylvie, dans cette société de consommation, menant le rôle actif du désir de posséder de l'argent, de la richesse et des objets de luxe. Pendant le roman, le jeune couple veut la richesse. Certes, ils n'ont pas de familles riches, ils n'ont pas d'emplois réguliers. C'est pour ça qu'ils font ce qui est nécessaire pour vivre comme les bourgeois. Par exemple, le magazine *L'Express* reflète très bien leurs goûts, leurs envies et ils ne rêvent que des objets recommandés par l'Express, chaussures Church, chemises anglaises... etc. Ce que la société d'abondance leur propose, c'est de consommer. Ils croient que ces objets sont des signes d'appartenance à une classe sociale. Pourtant, ils se trompent, ils sont en train de se perdre. Les exemples suivants:

Ils auraient aimé être riches.(p.17)

Ils succombaient aux signes de la richesse: ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie. (p.25)

Mais, le plus souvent, ils n'étaient qu'impatients: ils se sentaient prêts; ils étaient disponibles: ils attendaient de vivre, ils attendaient l'argent. (p.28)

L'Express, était sans doute l'hebdomadaire dont ils faisaient le plus grand cas. (p.45)

L'Express leur offrait tous les signes du confort: les gros peignoirs de bain, les démystifications brillantes, les plages à la mode, la cuisine exotique, les trucs utiles, les analyses intelligentes, le secret des dieux les petits trous pas chers, les différents sons de cloche, les idées neuves, les petites robes, les plats surgelés, les détails élégants, les scandales bonton, les conseils de dernière minute. Ils rêvaient, à mi-voix, de divans de Chesterfield. L'Express y rêvait avec eux. (p. 47)

Jérôme et Sylvie qui sont à la recherche du bonheur à travers la société de consommation sont tellement obsédés par les choses qui les entourent, qu'ils parlent toujours des objets avec leurs amis:

[...]Alors ils discourent longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée.(p.23)

Dans son roman *Les Choses* Georges Perec, Dominique Duquesne précise un autre aspect de cette époque:

“La musique, le style et le goût «anglais» (Les Beatles, les Rolling Stones...), mais aussi américains, envahissent l'espace public.” (Duquesne, 2001, p.22) Quant à notre roman, les Anglais sont les modèles de Jérôme et de Sylvie, en particulier, dans le domaine des vêtements et des chaussures. Voire, les premiers salaires de nos héros sont aussi consacrés à l'achat des vêtements anglais:

[...]ils aimaient avec force ces objets que le seul goût du jour disait beaux: ces fausses images d'Epinal, ces gravures à l'anglaise, ces agates...(pp.26-27)

[...]ils se plongèrent avec ravissement dans la mode anglaise. Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile, les carrés de soie, le tweed, le lambs-wool, le cashmere, le vicuna, le cuir et le jersey, lelin, la magistrale hiérarchie des chaussures, enfin, qui mène des Churchs aux Weston, des Weston aux Bunting, et des Bunting aux Lobb.(pp.35-36)

A Paris, avec le premier argent qu'à la sueur de leur front allégrement ils gagnèrent, Sylvie fit l'emplette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambs-wool, d'une jupe droite et stricte, de chaussures en cuir tressé d'une souplesse extrême, et d'un grand carré de soie décoré de paons et de feuillages. (p. 36)

Jérôme et Sylvie se fournissent de vêtements anglais au marché aux Puces ou dans des ventes de charité organisées par de vieilles Anglaises:

Ils en éprouvaient souvent quelque gêne: il leur fallait se frayer un chemin au milieu d'une foule épaisse et farfouiller dans un tas d'horreurs-les Anglais n'ont pas toujours le goût qu'on leur reconnaît-, avant, d'y dénicher une cravate superbe[...]ou une chemise qui avait été parfaite, ou une jupe qu'il faudrait raccourcir.(pp.49-50)

Ils rêvent également d'un voyage à Londres:

Leur rêve fut un voyage à Londres. Ils auraient partagé leur temps entre la National Gallery, Saville Row, et certain pub de Church Street dont Jérôme avait gardé le souvenir ému. (p.36)

Quoiqu'ils fassent toutes les choses pour être riche, les personnages principaux du roman, Jérôme et Sylvie, n'accèdent pas au bonheur. Pendant le roman, Georges Perec met en évidence à travers *Les Choses* les difficultés de la société de consommation et à la fin du roman, il démontre que la richesse en matériels et en matériaux (les choses) ne fait pas le bonheur! En bref, il fait un résumé sur le consumérisme dans les années 60 et il le

critique explicitement mais ce qui est suprenant dans *Les Choses*, c'est que Perec ne propose rien afin de diminuer la consommation dans la société.

DEUXIEME CHAPITRE

REPERES METHODOLOGIQUES

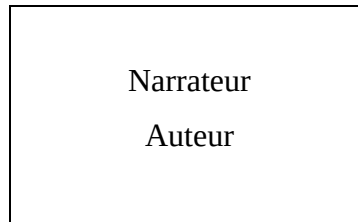
2.1. Auteur / Narrateur / Narrataire

Goldenstein (2005) explique la notion «auteur» comme la personne qui invente et organise le récit pour ne pas le confondre avec le narrateur et les personnages du récit:

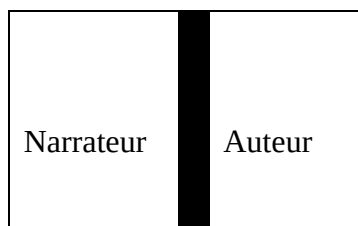
L'auteur est la personne réelle qui vit, ou a vécu, en un temps et en des lieux données, a pensé telle ou telle chose, peut faire l'objet d'une enquête biographique, inscrit généralement son nom sur la couverture du livre que nous lisons. (Goldenstein, 2005, p.35)

Selon Goldenstein, (2005) le narrateur, c'est la personne qui raconte la fiction et il est une «voix de papier.»(Goldenstein, 2005, p.35) Autrement dit, le narrateur est la personne inventée par l'auteur et il est fictif.

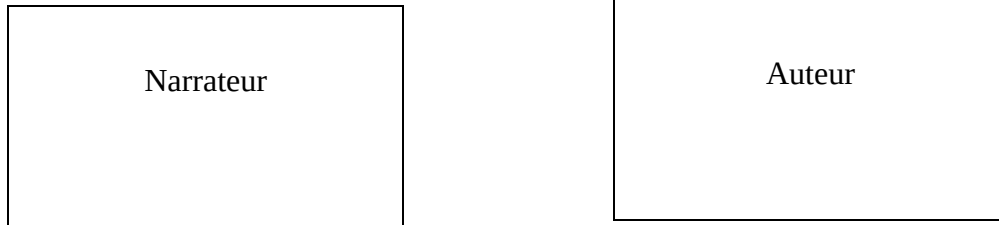
Pour éviter la confusion trop souvent réalisée entre l'auteur et la voix narrative, Goldenstein (2005) propose trois combinaisons:



Dans cette combinaison, la fusion est, ou serait idéalement, totale entre le Narrateur et l'Auteur. On reconnaît là le fonctionnement propre au roman autobiographique, quand le narrateur se confond également avec le personnage principal.



Dans cette combinaison, l'identité du Narrateur et de l'Auteur se recoupe à des degrés divers. Le lecteur ne sait jamais tout à fait ce qui revient à l'un ou l'autre ni ce qui relève de la stricte réalité ou de la pure fiction.



Dans cette combinaison, il y a distinction totale entre le Narrateur et l'Auteur. Toute tentation, de la part du lecteur, d'oublier l'existence du narrateur et de voir dans ses propos une manifestation directe de la pensée de l'auteur relève de la confusion pure et simple. (Goldenstein, 2005, pp.35-36)

Dans son ouvrage *Figures III*, Gérard Genette (1972) exprime ses idées sur la notion «narrateur» et il expose cinq fonctions du narrateur:

1. Fonction narrative
2. Fonction de régie
3. Fonction de communication
4. Fonction testimoniale
5. Fonction idéologique (Genette, 1972, pp. 261-262-263)

Si on veut faire un petit résumé sur ces fonctions:

Fonction narrative: C'est une fonction essentielle. Le narrateur, présent ou non dans le récit, narre et produit un récit qui est la mise en forme d'une histoire.

Fonction de régie: Le narrateur exerce une fonction de régie pour présenter une articulation, pour proposer des commentaires.

Fonction de communication: Le narrateur s'adresse directement au narrataire afin de créer un lien avec lui.

Fonction testimoniale: Le narrateur peut aussi faire des commentaires pour parler de la source de son histoire et en faisant cela, il exprime ses sentiments par rapport à l'histoire.

Fonction idéologique: Le narrateur exerce une fonction idéologique en expliquant l'action qui oriente la signification générale du récit.

D'après Kiran, (1993) le narrataire est quelqu'un à qui le narrateur s'adresse et comme le narrateur, il fait partie de l'univers fictif de l'auteur. Le narrateur utilise beaucoup de formules pour s'adresser à son narrataire comme «Madame, Monsieur, vous... etc.»:

Dans les récits à la première personne, il est possible de trouver un appel aupseudo lecteur. Si le narrateur est un personnage fictif créé de toute pièce surle papier, son destinataire sera aussi un personnage qui relève de la fiction de l'auteur. (nous l'appelons "narrataire") (Kiran, 1993, p.39)

2.2. Vision

La vision ou le point de vue est la perspective selon laquelle les éléments du récit sont perçus et présentés par le narrateur. Pour que ce soit le narrateur qui interprète les faits dans le récit, il peut adopter les différents points de vue.

Selon Pouillon, il existe trois types de «visions» du narrateur:

- la vision «par derrière»
- la vision «avec»
- la vision «du dehors»

Dans la vision «par derrière», *le narrateur en sait davantage que son personnage. Il ne se soucie pas de nous expliquer comment il a acquis cette connaissance: il voit à travers les murs de la maison aussi bien qu'à travers le crâne de son héros. Ses personnages n'ont pas de secrets pour lui.* (Barthes, 1981, p.147) Autrement dit, dans cette vision, le narrateur omniscient connaît tout ce qui concerne l'histoire et les personnages et Todorov représente cette vision par la formule: « narrateur > personnage »

Dans la vision «avec», *le narrateur en sait autant que les personnages, il ne peut nous fournir une explication des événements avant que les personnages ne l'aient trouvé. Dans ce cas, le récit peut être mené à la première personne ou à la troisième personne, mais toujours suivant la vision qu'à des événements un même personnage.* (Barthes, 1981, p.148) C'est-à-dire que le personnage occupe le centre de l'histoire et le point de vue du narrateur coïncide avec celui du personnage. Todorov emploie la formule: « narrateur = personnage »

La dernière est la vision «du dehors» et dans le livre intitulé *L'analyse structurale du récit* de Barthes (1981), Todorov explique ce point de vue comme cela:

Dans ce cas, le narrateur en sait moins que n'importe lequel des personnages. Il peut nous décrire uniquement ce que l'on voit, entend, etc. mais il n'a accès à aucune conscience. (Barthes, 1981, p.148)

Brièvement, dans cette vision, le narrateur –extérieur de l'histoire – est en position d'un observateur et il nous transmet ce qu'il observe sans accéder à l'intérieur des personnages. Todorov symbolise la vision «du dehors» par cette formule: « narrateur < personnage »

Une autre classification du «point de vue» est celle de Gérard Genette (1983). Pour éviter des termes de vision, de point de vue; il utilise le terme de «focalisation:»

Par focalisation, j'entends donc bien une restriction de champ, c'est-à-dire en fait une sélection de l'information narrative par rapport à ce que la tradition nommait l'omniscience. [...] L'instrument de cette (éventuelle) sélection est un foyer situé, c'est-à-dire une sorte de goulot d'information qui n'en laisse passer que ce qu'autorise sa situation. (Genette, 1983, p.49)

Selon Genette (1983), trois types de focalisations sont possibles: «la focalisation zéro, la focalisation interne et la focalisation externe.» Le premier type de focalisation défini par Genette est « la focalisation zéro.» Celle-ci caractérise un récit «non-focalisé» dans lequel le narrateur voit et sait toutes les choses. (C'est la vision «par derrière» de Jean Pouillon) Dans son livre *Nouveau Discours du Récit*, Genette exprime ce qu'il entend par un récit non-focalisé:

Il me semble que le récit classique place parfois son «foyer» en un point si indéterminé, ou si lointain, à champ si panoramique [...] qu'il ne peut coïncider avec aucun personnage, et que le terme de non-focalisation, ou focalisation zéro, lui convient plutôt mieux. A la différence du cinéaste, le romancier n'est pas obligé de mettre sa caméra quelque part: il n'a pas de caméra. (Genette, 1983, p.49)

Le deuxième type de focalisation défini par Genette (1983) est «la focalisation interne» qu'elle soit fixe, variable ou multiple et que le narrateur ne raconte ce que sait, voit et il explique cette focalisation dans *Nouveau Discours du Récit*:

En focalisation interne, le foyer coïcide avec un personnage, qui devient alors le «sujet» fictif de toutes les perceptions, y compris celles qui le concernent lui-même comme objet: le récit peut alors nous dire tout ce que ce personnage perçoit et tout ce qu'il pense. (Genette, 1983, p.49)

Le troisième type de focalisation relevé par Genette (1983) est «la focalisation externe» dans laquelle le narrateur en sait moins que les personnages et il est incapable de deviner leurs pensées. Dans son *Nouveau Discours du Récit*, Genette exprime cette focalisation par cette phrase:

En focalisation externe, le foyer se trouve situé en un point de l'univers diégétique choisi par le narrateur, hors de tout personnage, excluant par là toute possibilité d'information sur les pensées de quiconque –d'où l'avantage pour le parti pris «behavioriste» de certains romans modernes. (Genette, 1983, p.50)

En résumé, nous pouvons présenter plusieurs classifications du point de vue de Pouillon, Todorov et Genette dans le tableau ci-dessous:

Genette	Pouillon	Todorov
Focalisation zéro	Vision «par derrière»	Narrateur > Personnage
Focalisation interne	Vision «avec»	Narrateur = Personnage
Focalisation externe	Vision «du dehors»	Narrateur < Personnage

2.3. Personnage

L'un des éléments importants du récit est le personnage. Le personnage est la personne fictive créée par un auteur et il est *“un être de papier qui n'a d'existence que dans le cadre du récit.”* (Kiran, 1993, p.50) Autrement dit, il est impossible de le rencontrer dans la vie réelle.

Selon leur importance, les personnages sont appelés: le personnage principal, (héros –héroïne ou protagoniste) les personnages secondaires et le comparse.

2.3.1. Description qualitative des personnages

Les personnages de récits doivent être caractérisés pour aider les lecteurs à se les imaginer. Grâce aux informations données par l'auteur, le lecteur peut identifier les noms, les caractéristiques physiques, (la taille, la couleur des yeux ou cheveux, le style vestimentaire...) psychologiques, (les qualités, les défauts...) sociales (l'âge, la nationalité, la profession, la situation financière, le langage...) et les activités technologiques (le travail, le bricolage, l'activité professionnelle ou artistique...) des personnages. Bien plus, ces informations données par l'auteur peuvent également être classées en deux catégories: «la caractérisation directe et la caractérisation indirecte.» Dans le premier cas, le lecteur reçoit explicitement les informations sur le personnage à l'aide du narrateur, d'un autre personnage ou du héros lui-même. Dans le deuxième cas, le lecteur doit deviner lui-même les informations sur le personnage et ces informations sont données d'une manière implicite.

2.3.2. Description fonctionnelle des personnages

«Le personnage» est un être humain individualisé mais dans les récits, il est probable de voir d'autres éléments qui jouent des rôles importants dans le déroulement des actions. C'est pourquoi, utiliser le terme «acteur» est plus approprié. (parce que ce terme désigne un ensemble plus général) Le rôle est une particularité de l'acteur et il a plusieurs rôles dans le récit comme les rôles professionnels, (professeur, journaliste, politicien... etc.) les rôles familiaux, (mère, père...etc.) ou les rôles psycho-professionnels. (mondain, amant...etc.)

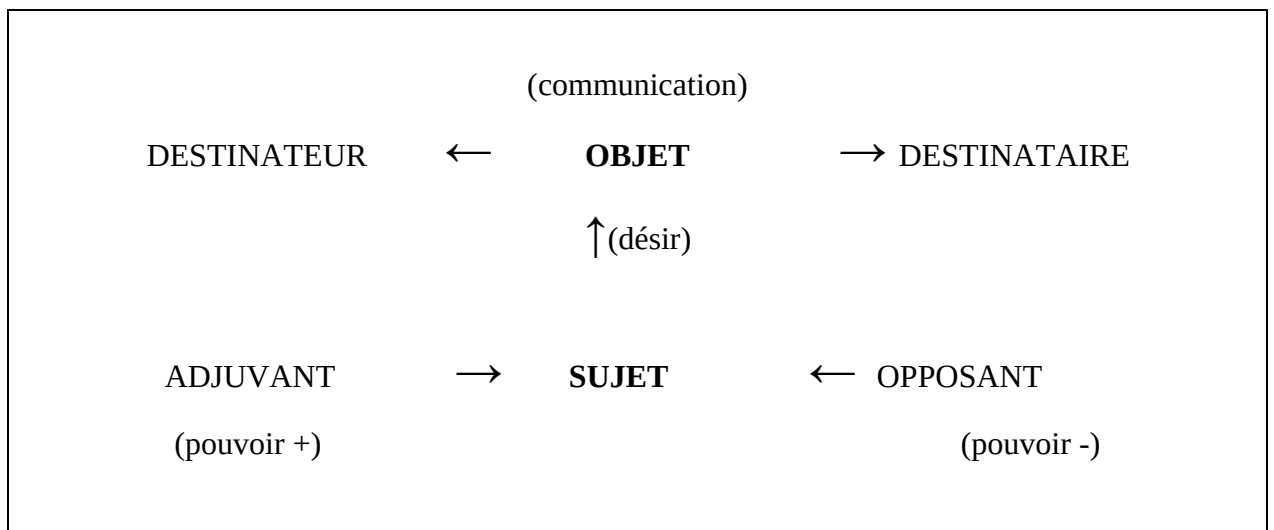
2.3.3. Schéma actantiel de Greimas

Quant aux rôles des personnages, A. J. Greimas nous présente un «schéma actantiel» pour définir les rôles des personnages et les relations existant entre eux. D'après

ce schéma, les actants du récit sont le sujet, l'objet, le destinataire, le destinataire, l'adjuvant et l'opposant. Ces six actants établissent des relations autour de trois axes: «l'axe du vouloir, l'axe de la communication et l'axe du pouvoir»

L'axe du «vouloir» détermine la relation entre le sujet et l'objet. Le sujet est le héros principal qui participe aux actions importantes. L'objet est ce (ou celui) que le héros principal veut obtenir. Sur l'axe de la «communication» se situe la relation entre le destinataire et le destinataire. Le destinataire, c'est la force qui pousse le sujet à agir. Le destinataire, c'est le correspondant du destinataire qui récompense ou punit le sujet. Sur l'axe du «pouvoir», on voit la relation entre l'adjuvant (c'est ce ou celui qui aide le sujet) et l'opposant. (c'est ce ou celui qui s'oppose au sujet)

Finalement, nous pouvons représenter ces six actants du récit sur le schéma suivant:



2.4. Espace

Kiran (1993) constate que le personnage, le temps et l'espace sont comme une totalité indivisible dans un ouvrage littéraire et l'auteur doit indiquer aux lecteurs le personnage, le temps et le lieu des événements.

Il est possible de dire que l'homme (le personnage) existe dans un moment, (temps) dans un espace. Ces trois éléments constituent un monde indivisible et si l'un de ces trois éléments, le personnage ou l'espace ou bien le temps se transforme, les deux autres se transforment aussi. (Kiran, 1993, p.85)

2.4.1. Catégories de l'espace

Au sujet des catégories de l'espace, on peut les distinguer en trois catégories: «Réal – Imaginaire», «Englobant – Englobé» et «Ici – Ailleurs». Dans la première catégorie, l'écrivain peut nous exposer les espaces «réels» ou «imaginaires» dans son roman. Dans la deuxième catégorie, on rencontre une autre opposition entre «l'espace englobant» et «l'espace englobé». L'espace englobant peut être ouvert comme un centre, un banlieu, une ville... etc. En revanche, l'espace englobé peut être fermé tels qu'une maison, un village, une chambre... etc. Dans la dernière catégorie, on voit l'opposition entre «ici» et «ailleurs». «Ici», c'est un endroit précis et réel où l'auteur installe ses personnages. «Ailleurs», c'est l'espace imaginé par le personnage principal. Ici peut être défini comme «espace familier» et ailleurs comme «espace étranger.» Cette opposition marque un ici «chez soi» et un ailleurs «étranger.»

2.4.2. Représentation de l'espace

Pour représenter l'espace dans un ouvrage, l'écrivain peut utiliser deux procédés: «la narration» et «la description». Dans la narration, il y a toujours un mouvement, une action mais la description, c'est plus statique et méthodique comme un tableau. En outre, dans la représentation de l'espace, existent des différents procédés descriptifs ou narratifs de l'espace: «panoramique, horizontal et vertical.» Dans le procédé «panoramique», le narrateur permet aux lecteurs de faire une observation très large. Le procédé «horizontal» présente une ligne droite. Dans le procédé «vertical», le regard vers le haut et / ou vers le bas accentue la position du personnage.

2.4.3. Évaluation de l'espace

D'autre part, l'espace révèle les jugements de valeur des personnages: «euphorie», «aphorie», «dysphorie». La catégorie «euphorique» contient les valeurs *positives* telles que beauté, politesse... etc. Dans la catégorie «dysphorique», on remarque les valeurs *négatives* comme la laideur, l'insécurité... etc. Dans la catégorie «aphorique», se trouvent à la fois les valeurs *positives* et *négatives*.

2.4.4. Fonctions de l'espace

Pour en finir, nous pouvons voir plusieurs fonctions de l'espace dans une œuvre. L'une de ces fonctions est «le déplacement», c'est-à-dire que le narrateur peut nous

présenter les déménagements, les voyages, les visites... etc. des personnages. Une autre fonction de l'espace est « l'espace et le spectacle », autrement dit, on peut nous exposer un spectacle en tant que décor de l'action. L'espace a aussi des fonctions comme «actant opposant », (nous voyons les exemples de cette fonction particulièrement dans les romans d'amour) «actant destinataire» (l'espace fonctionne comme un actant destinataire, qui conditionne l'action) et «actant adjuvant» (l'espace fonctionne en tant qu'actant adjuvant qui aide l'auteur pour s'exprimer plus librement) La dernière fonction de l'espace s'appelle «le support aux médiations du héros» dans lequel le personnage du roman confie au décor et donc, il exprime ses sentiments, ses aspirations... etc.

2.5. Temps

Un autre élément notable du récit est *le temps*. Il permet au lecteur d'évaluer la durée des événements rapportés. En plus, grâce au temps, le lecteur peut organiser ses perceptions sous la forme de représentation du monde.

Dans un récit, il y a deux temps: «*le temps externe*» et «*le temps interne*» C'est comme Kiran (1993) explique dans son livre, *le temps externe à l'œuvre informe le lecteur sur l'époque de l'auteur (et du lecteur); la période historique au cours de laquelle les événements de la fiction semblent se dérouler. Le temps interne à l'œuvre renseigne le lecteur sur la durée de la fiction (trois jours, vingt ans, une période de guerre), la façon dont la narration en rend compte et le temps de lecture.* (Kiran, 1993, p.68)

2.5.1. Temps externes

Comme Kiran a indiqué, «les temps externes» donnent d'abord quelques informations aux lecteurs sur *le temps de l'écrivain* et l'époque où l'écrivain a vécu est très importante parce que l'écrivain observe plus libre son époque, il est influencé par son époque et il transfère cela à son ouvrage. Pareillement, le lecteur est aussi influencé par l'époque à laquelle il appartient. Dans « les temps externes», on rencontre aussi le temps historique mais il faut bien distinguer le roman historique et historisé. Alors qu'on met en scène un passé réculé dans le premier, on voit un passage du temps dans le deuxième.

2.5.2. Temps internes

Quand on examine «les temps internes», nous pouvons distinguer trois sortes de temps: «le temps de la fiction», «le temps de la narration» et «le temps de la lecture.»

Selon Kİran, (1993) *«le temps de la fiction» peut être appelé aussi le temps raconté. Il représente la durée du déroulement de l'action et par conséquent, il permet la transformation des événements, (la guerre → la paix, rencontrer une jeune fille → tomber amoureux) des personnages. (jeune → vieux, célibataire → marié → veuf, riche → pauvre) Les personnages ont un rôle très important dans les transformations. Suivant les romans, le temps de la fiction couvre une période de quelques heures, d'un jour, de quelques jours, de quelques mois ou bien s'étend sur des années et même sur plusieurs générations d'une famille.*(Kİran, 1993, p.70) Le temps de la fiction détermine une chronologie qui se révèle la plupart du temps à une lecture attentive. Les romans chronologiques contiennent toutes les formules qui expriment la fuite du temps: «le soir», «la veille», «au mois de juin...»

«Le temps de la narration» est appelé aussi «le temps racontant.» Il suit les événements et les personnages. Dans un roman, nous pouvons raconter une journée de la vie d'un héros en cinq cents pages ou bien nous pouvons raconter toute la vie d'un héros en vingt pages.

Dans une fiction, l'auteur peut raconter les événements chronologiquement mais de temps en temps, il ne suit pas l'ordre chronologique et ce changement du temps de la narration permet au lecteur de prendre conscience de la durée.

En outre, la proportion du temps change aussi selon l'écrivain. Par exemple, l'un prend cinq pages pour raconter deux ans, un autre prend tout le roman pour raconter toute la vie d'un héros.

Finalement, «le temps de la lecture» est à la fois dépendant et indépendant du texte. Ce temps dépend de la difficulté du texte, de la vitesse de lecture... etc. Autrement dit, le temps pour lire un roman d'un auteur n'est pas la même chose à celui d'un autre auteur.

TROISIEME CHAPITRE

TECHNIQUE DE NARRATION DANS “LES CHOSES”

3.1. Caractéristiques générales de la narration Perecquienne

Georges Perec qui écrit chaque roman en utilisant une technique différente affectionne d’user aussi des styles différents dans ses œuvres. Par exemple, nous pouvons remarquer explicitement les exemples du «rythme ternaire, de l’énumération, de l’ironie... etc.» dans notre roman, *Les Choses*.

3.1.1. Rythme Ternaire

Le Rythme Ternaire est un style qui comporte trois éléments identiques syntaxiquement et il joue un rôle important dans le roman. Georges Perec publie son premier roman, *Les Choses*, et le commente: “*J’ai construit mon livre sur le modèle de l’Education Sentimentale. Il y a toutes les choses nécessaires: le voyage en bateau, l’hôtel des ventes, le séjour en Tunisie... J’ai mis trente ou quarante phrases de l’Education et tout le livre est construit sur le rythme ternaire cher à Flaubert.*” (le Calvez et Canova-Green, 1997, p.72) Selon cette explication, Perec accepte qu’il a emprunté à Flaubert «le rythme ternaire» pour son roman *Les Choses* et il nous présente ce rythme ternaire en utilisant soit trois verbes soit trois noms... etc. successifs dans ce roman. Après avoir quitté leur chambre et les restaurants universitaires, nos héros trouvent un petit appartement à Paris et ils commencent à découvrir les beautés de Paris et quand ils y se promènent, Perec nous offre l’exemple du rythme ternaire:

[...] presque submergés déjà par l’ampleur de leur besoins, par la richesse étalée, par l’abondance offerte.(p.40)

Ayant travaillé comme psychosociologues, Jérôme et Sylvie analysent les effets des publicités sur les gens pendant quatre ans et les questions posées des enquêtes nous sont présentées par le rythme ternaire:

Aime-t-on la purée toute faite, et pourquoi? Trouve-t-on vraiment queles voitures d’enfants sont chères? N’est-on pas toujours prêt à faire un

sacrifice pour le confort des petits? [...] Lisez-vous beaucoup, un peu, pas du tout? Allez-vous au restaurant? Aimeriez-vous, madame, donner en location votre chambre à un Noir?(p.33)

Au cinquième chapitre du roman, il s'agit de la relation entre nos héros et ses amis et le narrateur nous donne des exemples sur ce qu'ils aiment faire ensemble et nous apprenons que tout leur semble parfait: un geste banal, un repas au restaurant... etc. et à ce point, le narrateur utilise le rythme ternaire:

Leurs oreilles, leurs doigts, leurs palais, comme s'ils avaient été constamment à l'affût, n'attendaient que ces instants propices, qu'un rien suffisait à déclencher. (p.66)

Au fur et à mesure que le temps passe, leur angoisse sur l'avenir augmente et ils ont peur de ne pas passer le cap des trente ans et de ne pas avoir un métier stable et comme le narrateur, Perec nous parle d'un jeune homme comme exemple et il demande des questions par le rythme ternaire:

[...] vais-je supporter, vais-je intriguer, vais-je mordre mon frein, moi qui rêvais de poésie, de trains de nuit, de sables chaudes? (p.72)

De jour en jour, Jérôme et Sylvie vivent les difficultés financières et ces problèmes économiques les rendent aigres. Par ailleurs, cette situation devient leur seul sujet de dispute et le narrateur reflète cette situation par le rythme ternaire:

[...] Il fallait payer le gaz, l'électricité, le téléphone.” (p.75)

C'était quelque chose de pire que la misère: la gêne, l'étroitesse la minceur.”(p.76)

Dans le roman, nous assistons à la guerre d'Algérie et de même, nous apprenons que nos héros prennent part à quelques manifestations lors de la guerre et le narrateur donne quelques renseignements aux lecteurs sur ces jours de manifestation et il a l'usage du rythme ternaire:

Ces jours-là, les autobus roulaient sans plaques, les cafés fermaient tôt, les gens se dépêchaient de rentrer. (p.86)

Puis les cortègesse formaient, s'ébranlaient, s'arrêtaient. (p.86)

Dans la seconde partie du roman, nos héros prennent une décision radicale et ils décident de s'installer à Sfax en Tunisie. Sylvie travaille comme professeur là-bas et lorsque le narrateur raconte la Tunisie et le nouveau métier de Sylvie, il s'adresse au rythme ternaire:

Sylvie donnait ses cours, interrogeait ses élèves, corrigeait ses copies. (p.139)

C'est sans doute dans cette Tunisie-là, la Tunisie cosmopolite aux prestigieux vestiges, au climat agréable, à la vie pittoresque et colorée, qu'il leur été le plus facile de s'installer. (pp.146-147)

Dans l'Epilogue, après avoir rêvé pendant le roman, Jérôme et Sylvie se voient brutalement confrontés à la réalité et malheureusement, ils n'attendent que des «miettes» et cette situation nous est présentée par une phrase au rythme ternaire:

On leur en laissera quelques miettes, pour le standing, pour les chemises de soie, pour les gants de pécari fume. (p.155)

3.1.2. Enumération

L'autre style utilisé par Georges Perec est l'énumération. *“L'énumération est une figure de style qui consiste à dénombrer des divers éléments dont se composent un concept générique ou une idée d'ensemble, éventuellement à des fins de récapitulation.”* (8)

Brièvement, l'énumération indique un classement et c'est une figure de rhétorique fondamentale dans le roman.

“Et l'énumération, caractéristique du style de Perec, reprend: objets d'art variés, pays traversés, lieux de rêve.” (Schneider, 1991, p.31) En effet, quand on examine attentivement ce roman de Perec, il est possible de voir clairement les exemples de cette figure rhétorique. Par exemple, Perec sait évoquer la beauté des objets, leur sensualité,

comme dans une «récitation du monde», selon le mot de Claude Burgelin et il a raison parce qu'auparavant, nos personnages principaux étaient quelconques, vêtus comme des étudiants pauvres mais ensuite, ils ont trouvé un métier. Même s'ils n'aiment pas leur métier, ils ont découvert les matières de qualité comme «soie, pure laine, belles chaussures... etc.» grâce à ce métier et Perec nous reflète ce changement par l'énumération:

Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile, les carrés de soie, le tweed, le lambs-wool, le cashmere, le vicuna, le cuir et le jersey, le lin, la magistrale hiérarchie des chaussures, enfin, qui mène des Churchs aux Weston, des Weston aux Bunting, et des Bunting aux Lobb.(pp.35-36)

Pareillement, poussés par le besoin de confort et de luxe, Jérôme et Sylvie sont séduits par les objets variés: *les reflets rougeâtres d'un canapé de cuir, le décor de feuillage d'une assiette... etc.* En outre, ces objets les représentent de façon emblématique. Autrement dit, ces objets (les vêtements aussi) sont des métaphores de leur corps. De plus, pour que ces objets soient signes d'une appartenance sociale, nos héros font beaucoup d'effort pour les acquérir mais malheureusement, ils ne font rien sauf rêver. Ils font des promenades dans Paris, ils imaginent des voyages et ils s'arrêtent devant chaque antiquaire en contemplant tous les objets exposés dans les vitrines et Perec nous raconte ces endroits et ces objets en utilisant l'énumération:

Ils se promenaient souvent le soir, humaient le vent, léchaient les vitrines. Ils laissaient derrière eux le Treizième tout proche, dont ils ne connaissaient guère que l'avenue des Gobelins, à cause de ses quatre cinémas, évitaient la sinistre rue Cuvier, qui ne les eût conduits qu'aux abords plus sinistres encore de la gare d'Austerlitz, et empruntaient, presque invariablement, la rue Monge, puis la rue des Ecoles, gagnaient Saint-Michel, Saint-Germain, et de là, selon les jours ou les saisons, le Palais-Royal, l'Opéra, ou la gare Montparnasse, Vavin, la rue d'Assas, Saint-Sulpice, le Luxembourg.(p.96)

[...] collaient leurs yeux aux devantures obscures, distinguaient, à travers les grilles, les reflets rougeâtres d'un canapé de cuir, le décor de feuillage d'une assiette ou d'un plat en faïence, la luisance d'un verre taillé ou d'un bougeoir de cuivre, la finesse galbée d'une chaise cannée.(p.96)

De station en station, antiquaire, libraire marchands de disques, cartes des restaurants, agences de voyages, chemisiers, tailleurs, fromagers, chausseurs, confiseurs, charcuteries de luxe, papetiers,[...](p.97)

Ils voulaient la surabondance; ils rêvaient de platines Clément, de plages désertes pour eux seuls, de tours du monde, de palaces. (p.91)

Dans la seconde partie du roman, afin d'échapper à la monotonie de la ville, Sfax, Jérôme et Sylvie tentent d'organiser quelques excursions et ils visitent beaucoup de villes. A ce point, Perec joue avec les mots lorsqu'il réunit quatre noms aux sonorités identiques et il nous les présente par l'énumération:

[...] ils traversèrent des villes mortes dont les noms jadis leur avaient semblé enchanteurs: "Maharès, Moularès, Matmata, Médénine; ils poussèrent jusqu'à la frontière libyenne. (p.141)

3.1.3. Ironie

D'autre part, nous pouvons voir le caractéristique essentiel du postmodernisme, c'est-à-dire, les exemples d'ironie dans le roman *Les Choses*:

L'ironie est l'art de persuader quelqu'un ou quelque chose en vue de faire réagir un lecteur, un auditeur ou un interlocuteur. Elle est en outre utilisée dans l'objectif de dénoncer, de critiquer quelque chose ou quelqu'un.(9)

Georges Perec est aussi un auteur qui est grand dénonciateur des mystifications de la société de consommation et il utilise toujours l'ironie dans ses romans pour critiquer ce consumérisme. En d'autres termes, la notion d'ironie devient un élément central de l'esthétique perecquienne dès la publication de son roman *Les Choses*.

A Patricia Prunier qui lui demande: “*Est-ce que l’ironie que vous avez utilisée dans Les Choses est importante?*”, Perec répond: “*Elle est tout à fait essentielle.*” (10) Selon cette explication, nous apprenons encore une fois que Perec donne beaucoup d’importance à l’usage de l’ironie et en le précisant, dans *Les Choses*, il montre aux lecteurs comment un personnage peut faire une action alors que l’auteur n’est pas tout à fait d’accord avec ce personnage. Par exemple, Jérôme et Sylvie se passionnent beaucoup pour les objets décoratifs à la mode (recommandés par l’Express) et lorsqu’ils vont à un restaurant, ils s’influencent par les objets à tel point qu’ils se sentent mieux. A vrai dire, Perec ne juge pas ses personnages, son ton reste toujours neutre et distant mais il se moque discrètement d’eux en utilisant «l’ironie:»

Ou bien, ils poussaient la porte d’un petit restaurant, et, avec une joie presque rituelle, ils se laissaient pénétrer par la chaleur ambiante, par le cliquetis des fourchettes, le tintement des verres, le bruit feutré des voix, les promesses des nappes blanches. Ils choisissaient leur vin avec componction[...] et qu’ils seraient toujours heureux, parce qu’ils méritaient de l’être, parce qu’ils savaient rester disponibles, parce que le bonheur était en eux.[...] l’impression, presque exactement semblable à celle que procure la vitesse, d’une formidable plénitude. A partir de cette table servie, ils avaient l’impression d’une synchronie parfaite: ils étaient à l’unisson du monde, ils y baignaient [...](pp.64-65)

Georges Perec critique le gaspillage des héros avec ces phrases:

Ils vivaient au jour le jour, ils dépensaient en six heures ce qu’ils avaient mis trois jours à gagner; ils empruntaient souvent; ils mangeaient des frites infâmes, fumaient ensemble leur dernière cigarette, cherchaient parfois pendant deux heures un ticket de métro[...]Ils n’étaient pas loin de penser que, somme toute, cette vie avait son charme.(p.79)

Perec nous présente le travail de ses personnages de façon *ironique*. Jérôme et Sylvie demandent beaucoup de questions comme enquêteurs et à ce point, le lecteur plonge

dans le tourbillon des questions et la rapidité avec laquelle les thèmes se succèdent, sans qu'aucun d'eux ne soit approfondi, engendre un effet comique:

Pourquoi les aspirateurs-traîneaux se vendent-ils si mal? Que pense-t-on, dans les milieux de modeste extraction, de la chicorée? Aimée-t-on la purée toute faite, et pourquoi? Parce qu'elle est légère? Parce qu'elle est onctueuse? Parce qu'elle est si facile à faire: un geste et hop? Trouve-t-on vraiment que les voitures d'enfants sont chères? N'est-on pas toujours prêt à faire un sacrifice pour le confort des petits? Comment votera la Française? Aime-t-on le fromage en tube? (p.33)

Quoique son ton reste toujours neutre et mesuré pour ses héros, exceptionnellement, Perec porte un jugement sur Jérôme et Sylvie dans le chapitre 9 du roman: *imbéciles heureux*

Ainsi rêvaient-ils, les imbéciles heureux: d'héritages, de gros lot, de tiercé.(p.101)

L'ironie perecquienne prend parfois un ton glacé et on ne sait rien si l'on doit pleurer ou rire et cela nous montre encore une fois la différence de Perec:

L'impatience, se dirent Jérôme et Sylvie, est une vertu du XXe siècle. (p.73)
 Quelquefois Perec parle de ses héros comme de grands enfants qui s'amuse:

Et, se donnant la main, ils se mettaient à courir, ou jouaient à la marelle, ou couraient à cloche-pied le long des trottoirs et hurlaient à l'unisson les grands airs de Così far tutte ou de la Messe en si. (p.64)

3.2. Analyse du narrateur et de la vision

Comme nous avons déjà dit, «le narrateur» est la personne qui raconte l'histoire. Par contre, «l'auteur» est la personne réelle qui écrit le conte. Dans *Les Choses*, Georges Perec est à la fois l'auteur et le narrateur du roman. Il nous raconte l'histoire de nos

personnages principaux, Jérôme et Sylvie, lui-même et le lecteur s'aperçoit facilement son existence dans le roman parce qu'il emploie toujours des incises:

[...] Leurs appartements, studios, greniers, deux-pièces de maisons vétustes, dans des quartiers chosis – le Palais-Royal, la Contrescarpe, Saint-Germain, le Luxembourg, Montparnasse- , se ressemblaient:(p.44)

Ils avaient tort, dès lors, de se sentir, à certains instants, atteints dans leur dignité: ces petites mortifications – demander d'un ton peu assuré le prix de quelque chose, hésiter, tenter de marchander, lorgner les devantures sans oser entrer, avoir envie, avoir l'air mesquin – faisaient elles aussi marcher le commerce.(pp.50-51)

Ils allaient rarement au concert, moins encore au théâtre. Mais ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la Cinémathèque, au Passy, au Napoléon, ou dans ces petits cinémas de quartier – le Kursaal aux Gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico place Clichy, l'Alcazar à Belleville, d'autres encore, vers la Bastille ou le Quinzième – ces salles [...](pp.60-61)

De temps en temps, lorsque le narrateur donne des exemples, il use des mots «anglais»:

[...] Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile, les carrés de soie, le tweed, le lambswool...(p.35)

[...] ces transformations, donc, entraînaient, plus ou moins légitimement, une hausse des prix telle que l'acquisition d'une robe de laine sauvage imprimée à la main, d'un twin-set de cashmere tissé par une vieille paysanne aveugle des îles Orcades (exclusive, genuine, vegetabledyed, hand-spun, hand-woven)...(p.49)

Montfrans (1999) remarque que dans le roman «*Les Choses*», les événements sont racontés par un narrateur invisible et ironique. Ce narrateur n'est ni au-dessus ni à l'intérieur de ses personnages, mais ce tient de leurs côtés. Tantôt il s'en approche, tantôt il s'en éloigne. (Montfrans, 1999, p.74)

En tant que le narrateur, Perec fait des interventions importantes dans *Les Choses* à travers l'emploi d'adverbes ou de locutions et en faisant cela, il indique son titre personnel et sa domination dans le roman. C'est-à-dire qu'il marque sa distance ou son approche à ses héros:

L'Express était sans doute l'hebdomadaire dont ils faisaient le plus grand cas.[...] Il leur arrivait plus que souvent de n'être pas d'accord avec sa ligne politique (un jour de saine colère ils avaient écrit un court pamphlet sur "le style du Lieutenant") et ils préféraient de loin les analyses du Monde, auquel ils étaient unanimement fidèles, ou même les prises de position de Libération, qu'ils avaient tendance à trouver sympathique. (p.45)

Quelquefois, Perec change son attitude et intervient directement à ses héros, notamment, au moment il se met en danger d'être accusé de sa partialité par le lecteur:

[...] en face, en un mot, de cette assemblée de responsables, réunis chaque semaine en forum ou en table ronde, dont le sourire béat donnait à penser qu'ils tenaient encore dans leur main droite les clés d'or des lavabos directoriaux, ils songeaient, immanquablement, répétant le pas très bon jeu de mots qui ouvrait leur pamphlet, qu'il n'était pas certain que l'Express fût un journal de gauche, mais qu'il était sans aucune doute possible un journal sinistre. C'était d'ailleurs faux, ils le savaient très bien, mais cela les reconfortait. (p.46)

Similairement, le narrateur Perec renonce de se cacher derrière ses personnages principaux (Jérôme et Sylvie) et il apparaît:

[...] Car vraiment, en face de ce style où régnaient la fausse distance, les sous-entendus, les mépris cachés, les envies mal digérées, les faux enthousiasmes, les appels du pied, les clins d'œil, en face de cette foire

publicitaire qui était tout l'Express - sa fin et non son moyen, son aspect le plus nécessaire... (pp.45-46)

Ce faisant, Georges Perec force le lecteur à partager ses idées sur le récit.

Quant à la différence entre le narrateur et le narrataire, la voix qui raconte le récit est celle du «narrateur.» «Le narrataire» est la personne à qui le narrateur s'adresse et le narrateur fait usage beaucoup de formules pour s'adresser à son narrataire comme «lecteur, madame, vous, tu... etc.» Au quatrième chapitre de notre roman, le narrateur utilise «vous» pour son narrataire et «vous» forme un lecteur fictif qui n'a d'existence que sur le papier:

[...]L'Express conseillait donc, sous couleur de petites boutiques pas chères et sympathiques (le patron vous offre un verre et un club-sandwich pendant que vous faites votre choix.)(p.48)

Dans un roman, le narrateur offre aux lecteurs deux types de vision: «Vision limitée» et «Vision illimitée.» Dans la première, le narrateur est présenté en tant que «je» dans la fiction. En plus, cette vision est limitée par la connaissance du narrateur. Contrairement à la vision limitée, dans la vision illimitée, le narrateur n'est pas représenté dans la fiction et il écrit à la troisième personne «il» D'autre part, les textes qui ont une vision illimitée sont des récits *non-focalisés* et le narrateur n'utilise jamais «je» Le narrateur a une connaissance illimitée et il peut se retrouver en même temps dans plusieurs endroits tels que «dans la maison, sur le pont... etc.» et il peut lire les sentiments, les réflexions... etc. Brièvement, dans ce type de vision, le narrateur n'est pas un personnage et nous appelons ce type de narrateur comme porte-parole de la fiction. Bien plus, se trouvent beaucoup d'avantages de la vision illimitée. Par exemple, cette vision permet à l'auteur de faire des analyses psychologiques, des descriptions recherchées. Ici, le lecteur a une information sans intermédiaire. C'est le narrateur qui raconte. De plus, cette vision est le caractère du postmodernisme.

Dans *Les Choses*, quand le narrateur raconte l'histoire de Jérôme et de Sylvie, il n'utilise que la troisième personne du singulier «il», en d'autres termes, le narrateur nous offre une «vision illimitée:»

[...]Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable.(p.17)

Et le jour où Jérôme acheta ses premières chaussures britanniques, il prit soin, après les avoir longuement frottées[...] C'était, hélas, avec une paire de mocassins à forte tige et à semelles de crêpe qu'il se refusait obstinément à porter, sa seule paire de chaussures: il en abusa, les traîne dans des chemins défoncés, et les détruisit en un peu moins de sept mois.(pp.25-26)

A Paris, avec le premier argent qu'à la sueur de leur front allégrement qu'ils gagnèrent, Sylvie fit l'emplette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambs-wool, d'une jupe droite et stricte, [...] Jérôme, bien qu'il aimât encore, à l'occasion, traîner ensavates, mal rasé, vêtu de vieilles chemises sans col et d'un pantolon de toile, découvrit, soignant les contrastes, les plaisirs des longues matinées: se baigner, seraser de près, nouer des cravates de laine ou de soie. Il en acheta trois, chez Old England...(p.36)

Jérôme faisait du café dans des zazouas importées de Tchécoslovaquie; Sylvie corrigeait un paquet de copies. Jérôme d'abord avait essayé de trouver du travail; ils'était plusieurs fois rendu à Tunis et grâce à quelques lettres d'introduction qu'il s'était fait donner en France...(pp. 131-132)

De plus, le narrateur sait tout de nos personnages principaux, Jérôme et Sylvie et ils les décrit de manière subjective; c'est-à-dire, il donne souvent son avis et il emploie beaucoup d'expressions pour montrer qu'il porte un jugement sur nos héros:

[...]Ce travail, qui n'était pas exactement un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés.(p.29)

Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une: celle du mieux-vivre, et elle les épuisait.(p.30)

Ils changeaient, ils devenaient autres.(p.38)

Ils étaient plus fiers encore (mais l'on paie toujours un peu trop cher le plaisir de payer trop cher) d'avoir payé très cher, le plus cher, d'un seul coup, sans discuter, presque avec ivresse, ce qui était, ce qui ne pouvait être que le plus beau, le seul beau, le parfait.(p.51)

Ils étaient stupides – combien de fois se répétèrent-ils qu'ils étaient stupides.(pp.69-70)

Jérôme et Sylvie avait fait leur ce vaste programme- ceux-là seront toujours malheureux.(p.71)

Ils avaient peur.(p.75)

Mais ces images renversées les désespéraient peut-être davantage.(p.78)

Ils avaient vieilli,oui.(p.90)

L'ennemi était invisible. Ou, plutôt, il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés.(pp.91-92)

Par ailleurs, nous voyons parfois que le narrateur fait des commentaires sur des personnages secondaires dans le roman:

Ces transformations, qui se multipliaient à travers Paris, affectant indifféremment libraires, galeries de tableaux, merceries, magasins de frivolités et d'ameublement, épiceries même (il n'était pas rare de voir un ancien petit détaillant crève-la-faim devenir Maître-Fromager, avec un tablier bleu qui faisait très connaisseur et une boutique de poutres et de pailles...)[...] l'acquisition d'une robe de laine sauvage imprimée à la main, d'un twin-set de cashmere tissé par une vieille paysanne aveugle des îles Orcades (exclusive, genuine...)(pp.48-49)

Hélas, quand il est au bout de ses peines, le jeune homme n'est plus si jeune, et, comble de malheur, il pourra même lui apparaître que sa vie est derrière lui, qu'elle n'était que son effort, et non son but et, même s'il est trop sage, trop prudent – car sa lente ascension lui aura donné une saine expérience – [...] (pp.72-73)

Ce fut une époque triste et violente. Des ménagères stockaient les kilos de sucre, les bouteilles d'huile, les boîtes de thon, de café, de lait concentré.(p.84)

En général, nous ne rencontrons pas de dialogues dans le roman et même, comme le narrateur, Georges Perec est si dominant que les phrases de nos héros sont dites par lui-même:

Hélas, pensaient souvent et se disaient parfois Jérôme et Sylvie, qui ne travaille pas ne mange pas, certes, mais qui travaille ne vit plus. (p.68)

Mais ils avaient beau savoir qu'elle était banale et bête, ils y étaient cependant; l'opposition entre le travail et la liberté ne constituait plus, depuis belle lurette, s'étaient-ils laissé dire, un concept rigoureux, mais c'est pourtant ce qui les déterminait d'abord.(p.70)

L'impatience, se dirait Jérôme et Sylvie, est une vertu du XXe siècle. (p.73)

Nous ne pouvons pas, disaient-ils, continuer toute notre vie comme ça. Et ce comme ça était un geste vague, toute à la fois: la vie de patachon, les nuits trop brèves, les patates, les vestes élimées, les corvées, les métros. (p.94)

3.3. Analyse des personnages

Comme nous avons indiqué dans la partie *Personnage*, «la personne» est l'individu que l'on rencontre dans la vie réelle tandis que «le personnage» est la personne fictive créée par l'auteur. En plus, la personne a son passé, son avenir dans la vie réelle mais nous

pouvons rencontrer le personnage dans le cadre du récit. Dans un roman, nous pouvons distinguer trois types de personnages:

- Le personnage principal
- Les personnages secondaires
- Le comparse

Dans *Les Choses*, les *personnages principaux* sont Jérôme et Sylvie qui sont un couple de psychosociologues et enquêteurs et qui vivent à Paris. Ils perpétuent leur vie en faisant des enquêtes, autrement dit, leur travail consiste à interviewer des personnes sur les sujets divers comme «le restaurant, les voitures d'enfants, la lecture... etc.»:

Jérôme avait vingt-quatre ans. Sylvie en avait vingt-deux. Ils étaient tous deux psychosociologues. Ce travail, qui n'était pas un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés. [...] Pourquoi les aspirateurs-traîneaux se vendent-ils si mal? Aime-t-on la purée toute faite, et pourquoi? Trouve-t-on vraiment que les voitures d'enfants sont chères? Lisez-vous beaucoup, un peu, pas du tout?(pp.29-33)

Ils trouvèrent à louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefages, en face de la Mosquée, tout près du Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin...(p.39)

Les personnages secondaires apparaissent de temps en temps dans le récit. A l'égard de notre roman, le narrateur nous donne parfois les informations sur le groupe d'amis de Jérôme et de Sylvie (leurs amis partagent leur vision du monde) et les collègues de Sylvie à Sfax et ce sont les *personnages secondaires* du roman:

[...] Avec leurs amis, la vie, souvent était un tourbillon. Ils étaient toute une bande, une fine équipe. Ils se connaissaient bien; ils avaient, déteignant les uns sur les autres, des habitudes communes, des goûts, des souvenirs communs. Ils avaient leur vocabulaire, leurs signes, leurs dadas.(p.42)

Le lendemain, Sylvie fit connaissance avec quelques-uns de ses futurs collègues. Ils les aidèrent à trouver un appartement.(p.125)

Jérôme et Sylvie aiment beaucoup se promener pour découvrir les nouvelles choses et quand ils font des promenades à Paris et à Sfax, ils rencontrent nombreux de gens dont leurs rôles sont réduits au minimum dans le roman tels que «des antiquaires, des chemisiers... etc.» En bref, ce sont des personnages *comparses*:

[...]tout au long des rues où ils ne pouvaient pas ne pas marcher, les offres fallacieuses, et si chaleureuses pourtant, des antiquaires, des épiciers, des papetiers.(p.18)

De station en station, antiquaires, librairies, marchands de disques, cartes de restaurants, agences de voyages, chemisiers, tailleurs, fromagers, chausseurs, confiseurs, charcuteries de luxe, papetiers, leurs itinéraires composaient leur véritable univers: là reposaient ambitions, leurs espoirs.(p.97)

Similairement, lorsque nos héros vivent à Sfax, ils font quelques petits voyages et le narrateur nous les relate en donnant quelques exemples sur les lieux et les personnes et ce sont aussi les personnages que nous disons «comparses»:

[...]Accroupis au pied du mur, trois hommes mangeaient du pain qu'ils moullaient d'un peu d'huile. Des enfants couraient. Une femme, entièrement drapée dans un voile noir ou violet qui lui recouvrait même les yeux, se glissait parfois d'une maison à l'autre.[...]Des hommes assis, à l'ombre, buvaient des petits verres de thé, jouaient aux dominos.(pp.142-143)

Nos héros vivent dans un petit appartement à Paris mais ils croient d'être dans une grande maison avec de beaux meubles. Un jour, ils voient la maison de leurs rêves à Hammamet et un couple d'Anglais y possèdent et pour la première fois, nous nous apercevons ce couple, c'est-à-dire, leur rôle est diminué dans le roman:

[...]C'est pourtant en Tunisie qu'ils virent, un jour, la maison de leurs rêves, la plus belle des demeures. C'était à Hammamet, chez un couple d'Anglais vieillissants qui partageaient leur temps entre la Tunisie et

Florence et pour qui l'hospitalité semblait être devenue le seul moyen de ne pas mourir d'ennui en tête à tête. (pp.144-145)

3.3.1. Particularités des personnages dans le roman

Pour créer des personnages, l'auteur peut utiliser d'un certain nombre de *procédés de caractérisation*. Caractériser un personnage du roman, c'est lui donner les particularités que la personne possède dans la vie réelle. (comme «le nom, l'âge, les traits physiques... etc.»)

En général, le personnage possède un nom et un prénom et nous pouvons le distinguer des autres. Dans *Les Choses*, les personnages principaux, Jérôme et Sylvie, n'apparaissent qu'à la fin du premier chapitre mais ils sont présentés par un pronom personnel «ils» et ensuite, au deuxième chapitre, nous rencontrons leurs prénoms *sans nom de famille, sans origine précise*:

Sans doute, alors, pour peu qu'elle fût repeinte, décapée, arrangée avec quelque amour, leur demeure eût-elle été incontestablement charmante, avec sa fenêtre aux rideaux verts, avec sa longue table de chêne, un peu branlante, achetée aux Puces [...] Sylvie à gauche, pour Jérôme à droite, chacun marqué par un même buvard rouge, une même brique de verre, un même pot à crayons; avec son vieux bocal de verre serti d'étain qui avait été transformé en lampe [...](p.21)

Dans le roman, il s'agit aussi des amis de nos héros. Ils se trouvent constamment à l'arrière plan et ces amis ne sont pas nommés, ni caractérisés individuellement par le narrateur. Nous n'apprenons que leurs goûts (dîner, boire... etc.) sont identiques:

[...]ils étaient toute une bande, une fine équipe. Ils se connaissaient bien; ils savaient, déteignant les uns sur les autres, des habitudes communes, des goûts, des souvenirs communs.(p.42)

Leur plus grand plaisir était d'oublier ensemble, c'est-à-dire de se distraire. Ils adoraient boire, d'abord, et ils buvaient beaucoup, souvent, ensemble.

Ils fréquentaient le Harry's New York Bar, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le Balzar, Lipp, et quelques autres. Ils aimaient la bière de Munich, La Guinness, le gin, les punchs bouillants ou glacés, les alcools de fruits.[...] Ils étaient épris deliberté.(pp.54-55)

Ils ne sortaient qu'à la nuit tombée, allaient manger dans un snack-bar cher un steak nature.[...]Ou bien, chez l'un ou chez l'autre, ils organisaient des dîners presque monstrueux, de véritables fêtes...(p.56)

Jérôme et Sylvie apprécient le cinéma beaucoup parce que c'est *l'art des images* (ils aimaient les images afin qu'ils soient belles... etc.) et passionnés de cinéma, ils se retrouvent avec leur groupe d'amis pour découvrir les nouveaux films:

Il y avait, surtout, le cinéma. Et c'était sans doute le seul domaine où leur sensibilité avait tout appris.[...]Ils étaient cinéphiles. C'était leur passion première; ils s'y adonnaient chaque soir, ou presque. Ils aimaient les images, pour peu qu'elles soient belles, qu'elles les entraînent, les ravissent, les fascinent.(p.59)

Ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la Cinémathèque, au Passy, au Napoléon ou dans ces petits cinémas du quartier – le Kursaal aux Gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico, place Clichy, l'Alcazar à Belleville, d'autres encore, vers la Bastille ou le Quinzième...(pp.60-61)

Il y avait une telle ressemblance entre nos héros et ses amis que leurs souvenirs d'enfance sont presque pareils:

Leurs souvenirs d'enfance se ressemblaient, comme étaient presque identiques les chemins qu'ils avaient suivis, leur lente émergence hors du milieu familial, les perspectives qu'ils semblaient s'être choisies.(p.52)

Selon Schneider (1991), nous pouvons penser *Les Choses* comme un *personnage* ou plutôt un *actant* du récit parce qu'elles ont un rôle éminent dans le développement de l'action:

Les Choses sont aussi, en bloc, un “personnage” ou plutôt un “actant” du récit.(elles agissent dans le développement de l’action) Multifformes, attirantes, elles représentent les tentations qu’offre le société de consommation, et le but de la quête des héros. Pour les obtenir, Jérôme et Sylvie devront se décider à vivre autrement...(Schneider,1991,p:14)

Comme on sait, notre roman est fondé sur les objets rêvés par Jérôme et Sylvie. Dès la première phrase du roman, Perec nous les présente et puis, il commence à les décrire minutieusement et pendant le roman, nous assistons que Jérôme et Sylvie font beaucoup de choses pour les acquérir. En effet, les objets prennent une place importante dans le roman; c’est pour ça que nous pouvons les penser comme «actants» du roman:

Un peu gauche de la fenêtre et légèrement en biais, une longue table lorraine serait couverte d’un grand buvard rouge. Des sébilles de bois, de longs plumiers, des pots de toutes sortes contiendraient des crayons, des trombones, des agrafes, des cavaliers. Une brique de verre servirait de cendrier. Une boîte ronde, en cuir noir, décorée d’arabesques à l’or fin, serait remplie de cigarettes. La lumière viendrait d’une vieille lampe de bureau, malaisément orientable, garnie d’un abat-jour d’opaline verte en forme de visière.(p.13)

De chaque côté de la table, se faisant presque face, il y aurait deux fauteuils de bois et de cuir, à hauts dossiers. Plus à gauche encore, le long du mur, une table étroite déborderait de livres. Un fauteuil-club de cuir vert bouteille mènerait à des classeurs métalliques gris, à des fichiers de bois clair. Une troisième table, plus petite encore, supporterait une lampe suédoise et une machine à écrire recouverte d’une housse de toile cirée.(pp.13-14)

Tout au fond, il y aurait un lit étroit, tendu de velours couleurs. Un trépied de bois peint, presque au centre de la pièce, porterait une mappe monde de maillechort et decarton bouilli, naïvement illustrée, faussement ancienne. Derrière le bureau, à demi masqué par le rideau rouge de la fenêtre, un

escabeau de bois ciré pourrait glisser le long d'une rampe de cuivre qui ferait le tour de la pièce.(p.14)

Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile.(p.35)

Ils faisaient attention à la manière dont les autres étaient habillés; ils remarquaient aux devantures les meubles, les bibelots, les cravates; ils rêvaient devant les annonces des agents immobiliers. Il leur semblait comprendre des choses dont ils ne s'étaient jamais occupés.(p.38)

Ils s'arrêtaient devant chaque antiquaire, collaient leurs yeux aux devantures obscures, distinguaient, à travers les grilles, les reflets rougeâtres d'un canapé de cuir, le décor de feuillage d'une assiette ou d'un plat en faïence, la luisance d'un verre taillé ou d'un bougeoir de cuivre, la finesse galbée d'une chaise cannée. (pp.96-97)

«L'âge» est un autre élément de procédés de caractérisation et dans notre roman, nous pouvons voir clairement les exemples de cet élément. Par exemple: Au début du roman, nous prenons une information par le narrateur sur les âges de nos héros, Jérôme et Sylvie:

Jérôme avait vingt-quatre ans. Sylvie en avait vingt-deux.(p.29)

Jérôme et Sylvie sont psychosociologues et enquêteurs mais en réalité, ils n'aiment pas beaucoup leur travail et ils sont très inquiets s'ils trouveront un travail régulier avant 30 ans et ici, le narrateur nous donne un indice sur eux: «Ils s'approchent à 30 ans.»

Dans l'histoire de Jérôme et de Sylvie était déjà inscrit le jour où ils devraient choisir: ou bien connaître le chômage, le sous-emploi, ou bien s'intégrer plus solidement à une agence, y entrer à plein temps, y devenir cadre. [...] Car si l'on admet aisément, de la part d'individus qui n'ont pas encore atteint la trentaine, qu'ils conservent une certaine indépendance et travaillent à leur guise [...] on exige en revanche, assez contradictoirement

d'ailleurs, de tout futur collaborateur, qu'une fois passé le cap des trente ans, il fasse preuve d'une stabilité certaine, et que soient garantis sa ponctualité, son sens du sérieux, sa discipline.(pp.66-67)

Les employeurs, particulièrement dans la publicité, ne se refusent pas seulement à embaucher des individus ayant dépassé trente-cinq ans, n'a jamais été attaché [...] Jérôme et Sylvie pensaient souvent à ce problème. Ils avaient encore quelques années devant eux... (p.67)

Dans un ouvrage, un personnage peut posséder aussi certaines particularités comme *un ridicule, une manie, une infirmité... etc.* et grâce à ces particularités, le lecteur peut associer au personnage. Quant aux *Choses*, au moment où le narrateur nous parle de la relation de nos héros avec ses amis, il nous donne quelques exemples et nous apprenons le défaut de Jérôme et de Sylvie: «Ils fument»

Ainsi, vivaient-ils, eux et leurs amis, dans leurs petits appartements encombrés et sympathiques, avec leurs balades et leurs films, leurs grands repas fraternels, leurs projets merveilleux. Ils n'étaient pas malheureux. Certains bonheur de vivre, furtifs, évanescents, illuminaient leurs journées. Certains soirs, après avoir dîné, ils hésitaient à se lever de table, ils finissaient une bouteille de grignotaient des noix, allumaient des cigarettes.
(p.63)

Avant d'abandonner Sfax, nos héros font une dernière promenade là-bas, voire, ils achètent leurs dernières cigarettes:

Ils boirent un dernier café à la Régence, achèteront leurs dernières cigarettes.(p.151)

Le langage du personnage est un autre élément de caractérisation et il présente un moyen privilégié de caractérisation. Le niveau du langage permet au lecteur d'apprendre facilement la classe sociale, la culture, l'état psychologique du personnage. Par exemple, dans notre roman *Les Choses*, comme nous avons déjà remarqué, Jérôme et Sylvie, ils sont deux psychosociologues. C'est un couple qui appartient à la classe moyenne mais rêve à la

richesse et l'abondance. Ils ne vivent qu'en termes de tout ou rien, et pourtant, ils font beaucoup de choses afin de développer leurs niveaux culturels, par exemple, avec l'aide de son métier, Sylvie développe sa manière de parler, et néanmoins, elle pose ses questions de confiance, et même, ils apprennent d'user des extraits des sociologues connus et cette situation se reflète à leur langage:

Leurs résultats furent honorables. Ils continuèrent sur leur lancée. Ils ramassèrent un peu partout des bribes de sociologie, de psychologie, de statistiques; ils assimilèrent le vocabulaire [...] pour Sylvie, de mettre ou d'enlever ses lunettes, une certaine manière de prendre des notes, de feuilleter un rapport, une certaine manière de parler, d'intercaler dans leurs conversations avec les patrons, sur un ton à peine interrogateur des locutions du genre de: "...n'est-ce pas...", "...je pense peut-être...", "...dans une certaine mesure..." [...] aux moments opportuns, Wright Mills, William Whyte, [...](p.32)

Dans *Les Choses*, nous pouvons nous apercevoir clairement que nos personnages principaux ont «des idées fixes», autrement dit, ils sont obsessifs sur d'être riche, d'avoir des meubles luxueux.... etc. mais malheureusement, ils deviennent victimes de leurs rêves, ils ne trouvent pas le bonheur auquel ils aspirent et cette situation nous donne quelques indices sur *leurs états psychologiques*: « Ils sont tristes, désespérés... etc.» En outre, le langage qu'ils tiennent manifeste leurs douleurs, leurs tristesses et leurs haines contre le monde et le narrateur nous le présente par ces phrases:

Ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie.(p.25)

Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une: celle du mieux vivre, et elle les épuisait.(p.30)

Ces hontes et ces orgueils avaient la même fonction, portaient en eux les mêmes déceptions, les mêmes hargnes. Et ils comprenaient qu'ils étaient toujours un petit peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu bas.(p.51)

Ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois.(pp.51-52)

Ils étouffaient. Ils se sentaient sombrer. [...]“Ils haïssaient le monde(pp.77-78)

Parfois, pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d’être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s’emparait d’eux, ne les lâchait plus.(p.101)

Un jour, même, ils rêverent de voler. (p.103)

Généralement, ils se disputent sur une chose: «l’argent» et leur colère se réfléchit à leur langage lors de la disputation:

Ils pouvaient certes parler d’autre chose, d’un livre récemment paru, d’un metteur en scène, de la guerre, ou des autres, mais il leur semblait parfois que leurs seules vraies conversations concernaient l’argent, le confort, le bonheur. Alors, le ton montait, la tension devenait plus grande. Ils parlaient, et, tout en parlant, ils ressentaient tout ce qu’il y avait en eux d’impossible, d’inaccessible, de misérable. Ils s’énervaient; ils étaient trop concernés; ils se sentaient mis en cause, implicitement, l’un par l’autre.(p.77)

Par ailleurs, l’activité technologique des personnages, tels qu’un travail, un bricolage... etc. donne lieu à un commentaire sur le «savoir-faire», activité adroite ou maladroite, habile ou malhabile, soigné ou négligeant... etc. Par exemple, une enquête permet à nos héros de traverser les différentes régions de la France. Quand ils font des enquêtes, ils utilisent leurs magnétophones mais leur esprit est ailleurs et ça nous indique qu’ils ne font pas leur travail comme de juste: «Ils sont négligants»

C’est là qu’ils branchaient leurs magnétophones. Mais leur esprit était ailleurs.(p.107)

Pareillement, encore qu'ils n'aiment pas leur travaux, au moyen de ce travail, ils achètent de nouveaux vêtements avec leur premier argent et ils font attention à leur soins mais jadis, ils étaient vêtus comme des étudiants:

Ils étaient vêtus comme des étudiants, c'est-à-dire mal.(p.35)

A Paris, avec leur premier argent qu'à la sueur de leur front allégrement ils gagnèrent, Sylvie fit l'empette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambswool, d'une jupe droite et stricte, de chaussures en cuir tressé d'une souplesse extrême, et d'un grand carré de soie décoré de paons et de feuillages. (p.36)

Jérôme, bien qu'il aimât encore, à l'occasion, traîner en savates, mal rasé, vêtu de vieilles chemises sans col et d'un pantolon de toile, découvrit, soignant les contrastes, les plaisirs des longues matinées: se baigner, se raser de près, s'aperger d'eau de toilette,[...]des chemises complètement blanches, nouer des cravates de laine ou de soie. Il en acheta trois, chez Old England, et aussi une veste de tweed, [...] (p.36)

Dans les récits, le lecteur peut rencontrer des *personnages-référentiels* comme personnages historiques, mythologiques....etc. Dans notre roman, Sylvie et Jérôme utilisent des extraits de certains sociologues comme Wright Mills, Herbert Hyman... etc. quand ils font des enquêtes:

[...]une certaine manière de citer, aux moments opportuns, Wright Mills, William Whyte, ou, mieux encore, Lazarsfeld, Cantril ou Herbert Hyman dont ils n'avaient pas lu trois pages.(p.32)

A l'égard de la caractérisation, elle se fait *directement* ou *indirectement*. Dans le premier cas, le lecteur reçoit les informations sur le personnage à l'aide du narrateur, d'un autre personnage ou du héros lui-même. Dans le deuxième cas, le lecteur doit saisir lui-même les informations sur le personnage. Ces informations sont données implicitement. A l'égard de notre roman, la caractérisation se fait par le narrateur, en d'autres termes, directement. Par exemple, pendant le roman, le narrateur nous donne directement des

informations sur les caractères de nos héros et leur désir d'être riche et pourtant, le lecteur peut connaître nos personnages principaux en détail:

[...]Ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. (p.22)

Cette absence de simplicité, de lucidité presque, était caractéristique.(p.23)

Ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie.(p.25)

Mais, le plus souvent, ils n'étaient qu'impatients. (p.28)

[...]Ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois. (pp.51-52)

De la même manière, le narrateur nous donne aussi quelques indices sur les caractères des amis de nos héros et même s'ils se disputent beaucoup, ils ne peuvent pas se quitter:

[...]Ils étaient décontractés, ou du moins tentaient de l'être. Ils avaient de l'humour. Ils étaient loin d'être bêtes.(p.53)

Jérôme et Sylvie sont psychosociologues et ils font toujours des enquêtes. C'est un travail qui nécessite d'avoir une forte concentration nerveuse et ils en ont et le narrateur nous expose cela en utilisant ces phrases:

Ils étaient tous deux psychosociologues. Ce travail, qui n'était pas exactement un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés. C'était un travail difficile, qui exigeait, pour le moins, une forte concentration nerveuse.(p.29)

Par contre, au cinquième chapitre, le narrateur nous présente une contradiction: Au troisième chapitre, il nous dit qu'ils ont une forte concentration nerveuse pour leur travail alors qu'au cinquième chapitre, ils sont anéantis au moment du moindre problème, (c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas très forts) et le narrateur le précise d'une façon directe:

Il ne fallait pas grand-chose pour que tout s'écroule: la moindre fausse note, un simple moment d'hésitation, un signe un peu trop grossier, leur bonheur se disloquait... (p.66)

Quelquefois, nous voyons que le narrateur se moque d'eux, voire il insulte confortablement à Jérôme et Sylvie:

Ils étaient vêtus comme des étudiants, c'est-à-dire, mal...(p.35)

Ils étaient stupides- combien de fois se répétèrent-ils qu'ils étaient stupides.(pp.69-70)

3.3.2. Statut des personnages

Jusqu'ici, nous avons parlé de la description qualificative des personnages. Maintenant, nous allons étudier sur le personnage, autrement dit, nous allons examiner la description fonctionnelle du personnage, c'est-à-dire, «son agir, son faire... etc.»

Comme nous venons d'indiquer, dans les récits, «*le personnage*» joue des rôles importants dans le déroulement des actions. C'est pour quoi, c'est bien d'employer le terme *acteur* qui désigne un ensemble plus général.

Dans ce roman, Perec nous présente le rôle psycho-professionnel d'un couple, Jérôme et Sylvie qui vivent continuellement dans leur rêve inaccessible d'être riche. Jérôme et Sylvie se donnent de la peine afin de vivre comme des «bourgeois» Par exemple, ils vont aux grandes ventes de Drouot, de Galleria et ils y observent les personnes riches:

Ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois. (pp.51-52)

Ils fréquentaient les grandes ventes de Drouot, de Galleria. Ils se mêlaient aux messieurs qui, un catalogue à la main, examinaient les tableaux. Ils voyaient se disperser des pastels de Degas, des timbres rares, des pièces d'or stupides, des éditions fragiles de La Fontaine ou de Crébillon somptueusement reliées par Lederer, d'admirables meubles à l'estampille de Claude Séné ou d'Ochlenberg, des tabatières d'or et d'émail. Les enchères

commençaient.[...]Ils en suivaient, parfois, les acquéreurs [...] (pp. 101-102)

Mais malgré tout, la vérité est douloureuse. Quoiqu'ils fassent beaucoup de choses pour *être bourgeois*, ils ne réussissent pas et ils continuent à acheter des objets du marché aux Puces:

Et de même qu'ils lorgnaient les antiquaires, mais ne comptaient, pour se meubler, que sur les ventes campagnardes ou sur les salles les moins fréquentées de l'Hôtel Drouot (où ils allaient, d'ailleurs, moins souvent qu'ils ne l'auraient voulu), de même, tous autant qu'ils étaient, n'enrichissaient-ils leurs garde-robe, qu'en fréquentant assidûment le marché aux Puces, ou, deux fois par l'an, certaines ventes de charité organisées par des vieilles Anglaises au profit des œuvres de la St- George English Church[...] (p.49)

3.3.3. Technique principale de représentation des personnages

Etant un écrivain différent, Georges Perec s'oppose aux romanciers classiques qui facilitent au lecteur l'identification des personnages. C'est pour ça qu'il a recours à quelques procédés dans le roman *Les Choses*. Par exemple, quand le narrateur parle de Jérôme et de Sylvie, il a l'usage toujours «ils... ils...» Autrement dit, il nous reflète comme «un personnage dédoublé» (c'est-à-dire, *un seul personnage*) parce que leurs sentiments, leurs opinions, leurs goûts...etc. sont continuellement semblables. A Sfax, seulement, Sylvie trouve un poste de professeur, tandis que Jérôme ne trouve aucun emploi de psychosociologue et il préfère rester sans travail. Les exemples suivants:

[...]Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une celle du mieux-vivre, et elle les épuisait.(p.30)

Ils passèrent quelques mois à administrer des questionnaires. Ils partirent en province, magnétophone sous le bras[...] (p.31)

Ils étaient donc de leur temps. Ils étaient bien dans leur peau. Ils n'étaient pas, disaient-ils, tout à fait dupes. Ils savaient garder leurs distances.(p.53)

Ils s'étaient installés dans le provisoire. Ils travaillaient comme d'autres font leurs études; ils choisissaient leurs horaires.(p.75)

L' autre élément de procédés de caractérisation dans un roman est *les traits physiques*. Avec l'aide des traits physiques, le lecteur peut imaginer facilement le personnage. Pourtant, dans les romans postmodernes, le lecteur ne rencontre pas la description des personnages en détail. Quant à notre roman, nous ne rencontrons rien sur «le portrait physique» des personnages. En d'autres termes, le lecteur s'aperçoit *l'absence de la description physique* des personnages dans *Les Choses*. Par exemple, Jérôme et Sylvie, ils sont comme «un seul personnage» (autrement dit, comme *l'image dédoublé l'un de l'autre*) ils ont les mêmes activités, les mêmes goûts, les mêmes rêves...etc. et le narrateur nous le expose comme «ils»:

Ils leur semblait qu'ils maîtrisaient de plus en plus leurs désirs: ils savaient ce qu'ils voulaient; ils avaient des idées claires. Ils savaient ce que seraient leur bonheur, leur liberté.(p.27)

Ils vivaient au jour le jour; ils dépensaient en six heures ce qu'ils avaient mis trois jours à gagner; ils empruntaient souvent; ils mangeaient des frites infâmes, fumaient ensemble leur dernière cigarette, cherchaient parfois pendant deux heures un ticket de métro, portaient des chemises réformées, écoutaient des disques usés, voyageaient en stop, et restaient, encore assez fréquemment, cinq ou six semaines sans changer de draps. (p.79)

Un jour, même, ils rêvèrent de voler. Ils s'imaginèrent longuement, vêtus de noir, une minuscule lampe électrique à la main, une pince, un diamant de vitrier dans leur poche, pénétrant, la nuit tombée, dans un immeuble, gagnant les caves, forçant la serrure primaire d'un monte-charge, atteignant les cuisines. (p.103)

Bien qu'il n'y ait aucun indice sur le portrait physique des personnages, le narrateur nous donne quelques informations sur leur style vestimentaire:

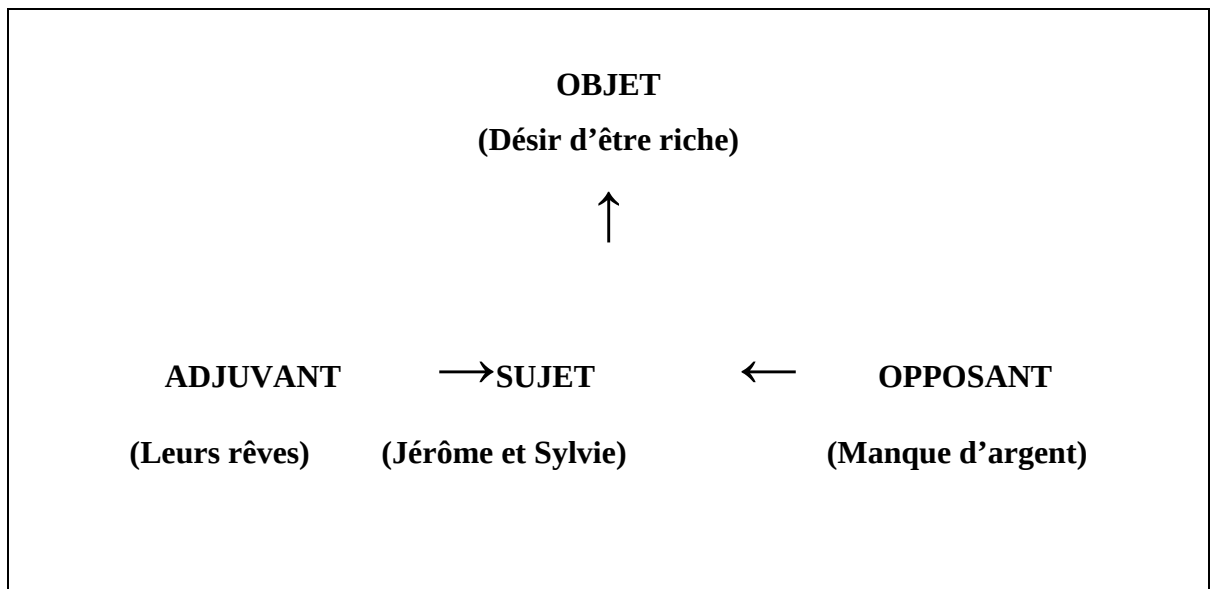
Ils étaient vêtus comme des étudiants, c'est-à-dire mal. Sylvie d'une unique jupe, de chandails laids, d'un pantolon de velours, d'un duffle-coat, Jérôme d'une canadienne crasseuse, d'un complet de confection, d'une cravate lamentable.(p.35)

3.3.4. Application du modèle actantiel au roman

D'après J. Greimas, il y a un modèle actantiel qui désigne la description du personnage et ce modèle est fondé sur 6 actants: «Sujet, Objet, Destinateur, Destinataire, Adjuvant, Opposant»

Selon ce modèle actantiel, dans le roman *Les Choses*, nous ne voyons pas les exemples du destinateur et du destinataire mais *le sujet* de notre roman est Jérôme et Sylvie et *l'objet* est le désir d'être riche. *L'adjuvant* du roman est des rêves de Jérôme et de Sylvie et *l'opposant* est le manque d'argent.

MODELE ACTANTIEL DANS «LES CHOSES»



3.4. Analyse de l'espace

L'espace est le troisième élément constitutif du roman et grâce à l'espace, le lecteur peut apprendre ou imaginer facilement le lieu où se situe l'action. Malgré qu'il soit

imprécise dans les romans postmodernes, le narrateur nous propose toutes les choses sur l'espace d'une manière explicite dans le roman.

3.4.1. Catégories de l'espace

Nous pouvons distinguer les catégories spatiales en trois catégories: «Réal / imaginaire», «englobant / englobé» et «ici / ailleurs».

3.4.1.1. Réel vs imaginaire

Dans *Les Choses*, Georges Perec nous expose à la fois des espaces réels et des espaces imaginaires. Par exemple, dans le premier chapitre du roman, le lecteur découvre un appartement de rêve de Jérôme et de Sylvie et Perec fait une description de cet appartement de rêve: [...] *un appartement vaste et confortable, décoré minutieusement, aux teintes chaudes, ocres ou jaunes... etc.* Ensuite, le lecteur découvre consécutivement *un long corridor, une salle de séjour, une chambre, un bureau, une cuisine... etc.:*

L'œil d'abord glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit.[...]Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. (p.9)

Tout serait brun, ocre, fauve, jaune: un univers de couleurs en peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures. [...]Ce serait une pièce d'usoir. Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière- le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, [...] et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, [...] Elle serait havre de paix, terre de bonheur.[...]La première porte ouvrirait sur une chambre, au plancher recouvert d'une moquette claire. (p.11)

La seconde porte découvrirait un bureau. (p.13)

Il y aurait une cuisine vaste et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout... (p.14)

En revanche, le deuxième chapitre nous présente la maison réelle habitée par nos héros, Jérôme et Sylvie, à Paris et cette maison réelle s'oppose à celle de la maison rêvée du premier chapitre:

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire- bibliothèque, salle de séjour ou de travail, chambre d'amis- et d'un coin mal défini, à mi-chemin du cagibi et du corridor, [...] (p.20)

Comme nous voyons, les influences de chaleur et d'intimité succèdent, en réalité, des ambiances étroites et étouffantes:

[...] Jelle serait havre de paix, terre de bonheur. (p.11)

La vie, là, serait facile, serait simple. (p.14)

Certains jours, l'absence d'espace devenait tyrannique. Ils étouffaient... (p.20)

Dans la maison réelle, les chaises paillées et le tabouret de vacher s'opposent aux meubles anglais choisis avec goût:

Un grand lit anglais en occuperait tout le fond. (p.11)

[...] avec son vieux bocal de verre serti d'étain qui avait été transformé en lampe, avec son décalitre à grains en bois déroulé renforcé de métal qui servait de corbeille à papier, avec ses deux fauteuils hétéroclites, ses chaises paillées, son tabouret de vacher. (pp.21-22)

De la même manière, les rideaux rouges et verts s'opposent aux couleurs bruns, ocres, jaunes dans la maison rêvée:

Tout serait brun, ocre, fauve, jaune: un univers de couleurs en peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures.(p.11)

Sans doute, alors, pour peu qu'elle fût repeinte, décapée, arrangée avec quelque amour, leur demeure eût-elle été incontestablement charmante, avec sa fenêtre aux rideaux verts...(p.21)

MAISON REVEE (Chapitre 1)	MAISON REELLE (Chapitre 2)
- Une maison spacieuse - Un long corridor - Salle de séjour, bureau, chambre - Une cuisine vaste et claire	- Un deux pièces miniscules - Une entrée miniscule - Une pièce à tout faire - Une cuisine exiguë

Pendant leur vie, ils imaginent une maison idéale et un jour, ils rencontrent à Hammamet une merveilleuse maison d'un couple anglais, comme ils en ont longtemps rêvée et c'est une maison «réelle:»

C'est pourtant en Tunisie qu'ils virent, un jour, la maison de leurs rêves, la plus belle des demeures. C'était à Hammamet...[...] Mais la maison était un paradis sur terre.[...] Il y avait une salle octogonale, sans autres ouvertures qu'une petite porte et deux étroites meurtrières, sombre et fraîche comme un tombeau; il y avait des pièces miniscules, [...](pp.144-145)

Un jour, Jérôme et Sylvie quittent leur chambre et ils s'installent dans un petit deux-pièces, 7, rue de Quatrefages et là-bas, ils découvrent les petits restaurants, les bars déserts... etc. et ce sont des espaces «réels:»

Ils abandonnèrent leur chambre et les restaurants universitaires. Ils trouvèrent à louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefages, en face de la Mosquée, tout près du Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin.[...] Ils découvrirent les petits restaurants des Gobelins, des Ternes, de Saint-Sulpice, les bars déserts où l'on prend plaisir à chuchoter, les week-ends hors de Paris, les grandes promenades en forêt, à l'automne, à Rambouillet, à Vaux, à Compiègne,[...] (pp.39-40)

D'un autre côté, nos personnages principaux nous parlent des lieux où ils fréquentent avec ses amis et ils disent pour ces lieux [...] *ce sont des lieux pour oublier ensemble...* , autrement dit, ils y vont pour oublier les tristesses du monde. De la même façon, ils se rencontrent pour aller au théâtre ou au cinéma ensemble et ces lieux sont aussi réels:

Ils fréquentaient le Harry's New York Bar, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le Balzar, Lipp, et quelques autres.(p.54)

Ils allaient rarement au concert, moins encore au théâtre. Mais ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la Cinémathèque, au Passy, au Napoléon, ou dans ces petits cinémas du quartier- le Kursaal aux Gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico place Clichy, l'Alcazar à Belleville, d'autres encore...(pp.60-61)

Par contre, nos héros rêvent d'aller aux campagnes, aux plages désertes, aux palaces ou de vivre en Angleterre (parce que c'est un pays où on donne beaucoup d'importance aux personnes!) et c'est pour cela que ce sont des espaces *imaginaires* pour eux:

Ils rêvaient d'exil, de campagnes, de lentes croisières. Ils auraient aimé vivre en Angleterre, où la police a la réputation d'être respectueuse de la personne humaine.(p.85)

Ils voulaient la surabondance; ils rêvaient de platines Clément, de plages désertes pour eux seuls, de tour du monde, de palaces. (p.91)

Dans ce roman, nous assistons aussi aux promenades le soir de nos héros et ce sont des lieux «réels.» Là-bas, ils s'arrêtent devant chaque antiquaire et ils observent longuement les vitrines des magasins de luxe:

Ils se promenaient souvent le soir, humaient le vent, léchaient les vitrines. Ils laissaient derrière eux le Treizième tout proche, dont ils ne connaissaient guère quel'avenue des Gobelins, à cause de ses quatre cinémas, évitaient la sinistre rue Cuvier, qui ne les eût conduits qu'aux abords plus sinistres encore de la gare d'Austerlitz, et empruntaient, presque invariablement, la rue Monge, puis la rue des Ecoles, gagnaient Saint-Michel, Saint-Germain, et, de là, selon les jours ou les saisons, le Palais-Royal, l'Opéra, ou la gare Montparnasse, Vavin, la rue d'Assas, Saint-Sulpice, le Luxembourg. [...] (p.96)

Jérôme et Sylvie continuent de rêver. Ils veulent être riches et un jour, ils rêvent même de devenir voleurs et après avoir volé quelque chose, ils imaginent comment ils s'échappent et ils passent Bruxelles, Luxembourg... etc, c'est-à-dire, tous ces espaces sont imaginés par eux:

Un jour, même, ils rêvèrent de voler.[...]Leurs malles les attendraient à Bruxelles. Ils prendraient la route de Belgique, passeraient la frontière sans encombre. Puis, petit à petit, sans précipitation, au Luxembourg, à Anvers, à Amsterdam, à Londres, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, ils revendraient leur butin. (pp.103-104)

Grâce à une enquête, ils vont dans la France entière et ils se promènent les fermes: (ce sont des lieux «réels» mais pendant qu'ils mènent leur interview sur les problèmes de l'agriculture, ils s'imaginent les caves, laitiers, marchés, galeries marchandes, restaurants, cuisines... etc.)

Ils se voyaient aller et venir dans la maison désertée. (p.107)

Dans la pénombre des greniers, ils découvraient d'insoupçonnables trésors. Dans les caves interminables, les attendaient les foudres et les barriques, les jarres pleines d'huile et de miel, [...] Ils déambulaient dans les buanderies sonores, dans les fruterie où, sur des claies superposées, s'alignaient sans fin pommes et poires, dans les laiteries aux odeurs sûres où s'amoncelaient les mottes de beurre frais glorieusement marquées d'une empreinte humide, les bidons de lait, [...] (p.108)

Alors, par bouffées, survenaient d'autres mirages. C'étaient des marchés immenses, d'interminables galeries marchandes, des restaurants inouïs. (p.109)

Ils traversaient des épiceries pleines d'odeurs délicieuses, des pâtisseries mirifiques où s'alignaient les tartes par centaines, des cuisines resplendissantes aux mille chaudrons de cuivre. (p.110)

Un jour, ils s'aperçoivent qu'ils s'ennuient de cette ville, Paris, et ils imaginent de vivre à la campagne et cette campagne, c'est un espace *imaginaire*:

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village, de chauds pantalons de velours côtelé, des gros souliers, un anorak, une canne à bout ferré, un chapeau, et ils feraient chaque jour de longues promenades dans les forêts. (p.120)

Puisque leur vie à Paris devient insupportable, ils prennent une décision importante et ils décident de s'installer à Sfax, en Tunisie et ils y trouvent un appartement (réel) qui est très différent de celui qu'ils viennent de quitter à Paris. Par exemple, leur appartement parisien est de 35 mètres carrés, c'est-à-dire, très petit mais l'appartement de Sfax est très vaste. En plus, dans l'appartement parisien, se trouvent une entrée minuscule, une cuisine exiguë, une chambre, des objets comme fauteuils, chaises... etc. qui contrastent avec celui de Sfax:

Ils vivaient dans un appartement miniscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. (p.18)

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée miniscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire [...] et d'un coin mal défini, à mi-chemin du cagibi... (p.20)

[...]leur demeure eût-elle été incontestablement charmante, avec sa fenêtre aux rideaux verts, avec sa longue table de chêne, un peu branlante, achetée aux Puces, qui occupait toute la longueur d'un panneau, au-dessous de la très belle reproduction d'un portulan, et qu'une petite écritoire.[...]avec ses deux fauteuils hétéroclites, ses chaises paillées, son tabouret de vache.(p.21)

[...]un appartement, c'étaient trois gigantesques pièces: un long couloir menait à une petite pièce carrée, où cinq portes ouvraient sur les trois chambres, sur une salle de bains, sur une cuisine immense. Deux balcons donnaient sur un petit port de pêche. Ils firent leurs premiers pas dans la ville arabe, achetèrent un sommier métallique, un matelas de crin, deux fauteuils de rotin; quatre tabourets de corde, deux tables, une natte épaisse d'alfa jaune, décorée de rares motifs rouges.(pp.125-126)

Jour après jour, ils s'installèrent.[...] Ils achetèrent de longues planches à peine équarées et des briques à douze trous et couvrirent deux moitiés de murs de rayonnages. Ils collèrent sur tous les murs des dizaines de reproductions et sur un panneau bien en vue, des photographies de tous leurs amis. (pp.125-126)

L'Appartement Parisien (I , Chapitre 2)	L'Appartement de Sfax (II , Chapitre 1)
<u>LES PIECES</u>	
-Appartement miniscule (35 mètres carrés) - 1 entrée miniscule - 1 cuisine exiguë, dont la moitié est une salle d'eau - 1 chambre - 1 pièce à tout faire - 1 coin mal défini, (cagibi)	- 3 gigantesques pièces - 1 long couloir - 5 portes - 1 cuisine immense - 1 salle de bains - 3 chambres
	- 2 balcons sur un port de pêche

L'Appartement Parisien (I , Chapitre 2)	L'Appartement de Sfax (II , Chapitre 1)
<u>L'AMEUBLEMENT</u>	
- 1 table de chêne - 1 écriture - 1 lampe - 2 fauteuils hétéroclites ses chaises paillées son tabouret de vacher	- Longues planches - Briques à 12 trous des reproductions, des photos - 1 sommier métallique - 2 fauteuils de rotin - 4 tabourets de corde - 2 tables, 1 natte épaisse

Au printemps, Jérôme et Sylvie font quelques petits voyages et ils visitent beaucoup d'espaces «réels» comme Gabès, Tozeur... etc:

A partir du mois avril, ils firent quelques petits voyages.[...]Ils virent Gabès, Tozeur, Nefta, Gafsa et Metlaoui, les ruines de Sbeitla, de Kasserine, de Thélepte: ils traversèrent des villes mortes dont les noms jadis leur avaient semblé enchanteurs: Maharès, Moularès, Matmata, Médénine; ils poussèrent jusqu'à la frontière libyenne. (pp.140-141)

Lorsque l'année scolaire s'achève à Sfax, Jérôme et Sylvie décident de revenir à Paris et ils quittent Sfax. Mais avant d'abandonner Sfax, ils font leur promenade rituelle. (comme traverser le marché central... etc.) Arrivés à Marseille, ils achètent les journaux et à Paris, leurs amis les attendent. Mais ils s'aperçoivent qu'ils ont changé beaucoup et ils comprennent qu'ils ne vivent plus à Paris comme auparavant. (parce qu'ils ne supportent pas de devoir rêver d'argent) Pour en finir complètement, ils acceptent un poste stable et ils partent pour aller à Bordeaux et tous ces espaces sont *réels*:

L'année scolaire s'achèvera.[...] Ils se languiront de Paris, du printemps sur les berges de la Seine, de leur arbre tout en fleur, des Champs-Élysées, de la place des Vosges. (p.149)

Ils feront leurs bagages.[...]Pour leurs dernières heures sfaxiennes, ils referont, gravement, leur promenade rituelle. Ils traverseront le marché central, longeront un instant le port, admireront, comme chaque jour, les énormes éponges séchant au soleil, passeront devant la charcuterie italienne, devant l'Hôtel des Oliviers, devant la bibliothèque municipale...(p.150)

Pour la dernière fois, ils salueront la rue Victor-Hugo, passeront une dernière fois devant leur restaurant familial, devant l'église grecque. (pp.150-151)

La traversée sera sans histoire. A Marseille, ils boiront un café au lait accompagné de croissants. Ils achèteront le Monde de la veille et Libération. (p.152)

Ils reverront Paris et ce sera une véritable fête. Ils flâneront le long de la Seine, dans les jardins du Palais-Royal, dans les petites rues de Saint-Germain.(p.153)

Ils iront à Bordeaux prendre la direction d'une agence.(p.155)

3.4.1.2.Englobant vs Englobé

Dans *Les Choses*, le changement de l'espace est généralement de l'englobant vers l'englobé mais c'est possible de voir l'inverse. Par exemple, Jérôme et Sylvie travaillent comme psychosociologues mais ils font ce travail par nécessité et ils ont le désir de mieux vivre, d'avoir un peu plus de confort et à ce point, le narrateur nous donne quelques détails sur leurs vie et en faisant cela, il parle des espaces «englobants» comme Nogent-sur-Seine, Château-Thierry, Etampes et des espaces «englobés» comme une chambre, une douche, des restaurants universitaires... etc:

Etudiants, la perspective d'une pauvre licence, d'un poste à Nogent-sur-Seine, à Château-Thierry ou à Etampes. [...]Ils le regretteraient, ils ressentiraient le besoin d'une chambre un peu plus grande, d'eau courante, d'une douche, de repas plus variés, ou simplement plus copieux que ceux des restaurants universitaires...(p.30)

Au quatrième chapitre du roman, le narrateur parle des amis de nos personnages principaux et nous apprenons que Jérôme et Sylvie partagent les mêmes goûts avec ses amis et même leurs souvenirs d'enfance se ressemblent et quand le narrateur donne des exemples sur ce point, il emploie d'abord des espaces *englobants* (Nord, Lille, Beauvais) ensuite *englobés* (des salles à manger, des chambres):

[...]des négociants drapiers du Nord; une fortune cossue et compacte; des immeubles à Lille, des titres, un gentilhomme aux environs de Beauvais, de l'orfèvrerie, des bijoux, des pièces entières de meubles centaines. Pour tous les autres, l'enfance avait eu pour cadre des salles à manger et des chambres à coucher [...](p.52)

Dans la seconde partie du roman, nos héros, Jérôme et Sylvie, déçus de leur vie parisienne, abandonnent Paris en prenant une décision importante et ils décident de déménager à Sfax. Lorsqu'ils arrivent à Sfax, nous assistons aux espaces «englobants» comme Sfax et aux espaces «englobés» comme la gare, le bâtiment... etc:

Ils arrivèrent à Sfax le surlendemain, vers 2 heures de l'après-midi, après un voyage de sept heures en chemin de fer. La chaleur était accablante. En face de la gare, minuscule bâtiment blanc et rose, s'allongeait une avenue interminable, grise de poussière, plantée de palmiers laids, bordée d'immeubles neufs. (p.124)

Jérôme et Sylvie veulent faire fortune et dans ce but, ils imaginent même de devenir voleurs et de s'installer dans un pays agréable en quittant la France et à ce point, nous nous apercevons d'abord des espaces «englobants» tels que Bruxelles, Luxembourg... etc. et puis, des espaces «englobés» telle qu'une maison:

Depuis longtemps, ils se seraient préparés à partir. Leurs malles les attendraient à Bruxelles. Ils prendraient la route de Belgique, passeraient la frontière sans encombre. Puis, petit à petit, sans précipitation, au Luxembourg, à Anvers, à Amsterdam, à Londres, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, ils revendraient leur butin. Ils feraient le tour du monde. [...] Ils achèteraient quelque part, aux bords des lacs italiens, à Bubrovnik, aux Baléares, à Cefalu, une grande maison de pierres blanches, perdue au milieu d'un parc. (p.104)

Nos héros s'ennuient Paris et ils rêvent de vivre à la campagne et ici, il s'agit d'un passage d'un espace *englobant* (la campagne) à un autre *englobé* (une maison):

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village...(p.120)

Jérôme et Sylvie s'installent à Sfax et ici, le changement de l'espace est de l'englobant vers l'englobé. Tout d'abord, le narrateur nous donne des informations sur les

espaces «englobants» comme la ville, l'avenue Bouguiba... etc. Plus tard, il passe aux espaces «englobés» comme l'hôtel de ville, les cafés... etc:

Sfax, dont le port et la ville européenne avaient été détruits pendant la guerre, se composait d'une trentaine de rues se coupant à angle droit. Les deux principales étaient l'avenue Bourguiba, qui allait de la gare au marché central, près duquel ils habitaient, et l'avenue Hedi-Chaker, qui allait du port à la ville arabe.(pp.128-129)

Leur intersection formait le centre de la ville: là se trouvaient l'hôtel de ville, dont deux salles au rez-de-chaussée contenaient quelques vieilles poteries et une demi-douzaine de mosaïques, la statue et le tombeau de Hedi Chaker, assassiné par la Main Rouge peu de temps avant l'Indépendance, le Café de Tunis, fréquenté par les Arabes, et le Café de la Régence... (p.129)

Au deuxième chapitre de la seconde partie, le narrateur est en train de raconter Sfax où Jérôme et Sylvie habitent et ils se promènent beaucoup dans les rues pour découvrir les particularités de cette ville et dans le roman, cette partie nous est présentée d'une manière de l'espace «englobant» (ville, rue, avenue) vers «englobé» (pâtisserie, restaurants):

Sfax était une ville opaque. Il y avait des gens dans les rues, le soir, des foules compactes, qui allaient et venaient, un flot presque continu sous les arcades de l'avenue Hedi-Chaker, devant l'Hôtel Mabrouk, devant le Centre de propagande du Destour, devant le cinéma Hillal, devant la pâtisserie les Délices: des endroits publics presque bondés: cafés, restaurants, cinémas...(pp.134-135)

Quand l'année scolaire s'achève, Jérôme et Sylvie décident de retourner à Paris et dans ce but, ils refont une dernière fois leur promenade rituelle à Sfax avant d'y abandonner et nous voyons d'abord les espaces «englobants» tels que l'avenue, la rue... etc. puis les espaces «englobés» tels que le restaurant, l'église... etc:

Pour leurs dernières heures sfaxiennes, ils referont, gravement, leur promenade rituelle. [...]puis, retournant sur leurs pas par l'avenue

Bourguiba[...]emprunteront la rue Victor-Hugo, passeront une dernière fois devant leur restaurant familial, devant l'église grecque.(pp.150-151)

Comme nous avons déjà dit, il est probable de voir un changement de l'espace *englobé* vers *englobant*. Par exemple, le roman commence par la description des différentes pièces de l'appartement de Jérôme et de Sylvie: *le long corridor, salle de séjour spacieuse avec des bibliothèques... etc.* et ce sont des espaces «englobés». Ensuite, nous remarquons que le narrateur passe aux espaces «englobants» tels qu'un parc minuscule, un bout de rue:

L'œil d'abord glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient.[...]Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle.(p.9)

De la fenêtre, garnie de rideaux blancs et bruns imitant la toile de Jouy, on découvrirait quelques arbres, un parc minuscule, un bout de rue... (p.10)

Pareillement, au deuxième chapitre, le narrateur est en train de nous donner des informations de l'espace englobé vers l'englobant. Tout d'abord, il s'agit de leur logement, c'est-à-dire, «l'espace englobé» puis, le narrateur passe aux espaces «englobants» qui se trouvent à Paris: Palais-Royal, Saint-Germain... etc.

[...]et c'était peut-être pire, - de leur logement exigü, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives.[...]Mais il existait, à côté d'eux, tout autour d'eux, tout au long des rues où ils ne pouvaient pas ne pas marcher, les offres fallacieuses, et si chaleureuses pourtant, des antiquaires, des épiciers, des papetiers. Du Palais- Royal à Saint- Germain, du Champ-de Mars à l'Etoile, du Luxembourg à Montparnasse, de l'île Saint-Louis au Marais, des Ternes à l'Opéra, de la Madeleine au parc Monceau, Parisien était une perpétuelle tentation.(pp.17-18)

Lorsque le narrateur décrit la maison réelle de nos personnages principaux, il fait cette description en détail et le lecteur s'aperçoit d'abord des espaces «englobés» comme la maison, les couloirs, les escaliers... etc. et après, des espaces «englobants» comme la campagne, Paris... etc:

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant. [...] La maison était vieille, non point croulante encore, mais vétuste, lézardée. Les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, [...] Mais entre deux grands arbres et cinq jardinets minuscules, de formes irrégulières, pour la plupart à l'abandon, mais riches de gazon rare, de fleurs en pots, de buissons, de statues naïves même, circulait une allée de gressés irréguliers, qui donnait au tout un air de campagne. C'était l'un de ces rares endroits à Paris où il pouvait arriver [...] (pp.18-19)

Au deuxième chapitre, le narrateur continue à raconter la maison de nos héros. Pareillement, nous voyons aussi ici un changement des espaces «englobés» (demeure, chambre... etc.) vers des espaces «englobants» (quartier, rue Mouffetard... etc.):

[...] mais ils devint évident, après quelques mois d'une trop insouciance allégresse, qu'ils ne sauraient suffire à leur faire oublier les défauts de leur demeure. Habités à vivre dans des chambres insalubres où ils ne faisaient que dormir, et à passer leurs journées dans des cafés, il leur fallut longtemps pour s'apercevoir que les fonctions les plus banales de la vie de tous les jours. [...] Ils se consolèrent de leur mieux, se félicitant de l'excellence du quartier, de la proximité de la rue Mouffetard et Jardin des Plantes, du calme de la rue. (pp.19-20)

Un jour, Jérôme et Sylvie décident d'abandonner leur chambre et de s'installer dans un petit deux pièces et leur changement de l'espace se réalise de «l'englobé» (la chambre, les restaurants universitaires... etc.) vers «l'englobant» (la rue de Quatrefoies...) En outre, grâce à cette installation, nos héros découvrent beaucoup de lieux à Paris et ce déménagement leur donne l'occasion de passer d'un espace «englobé» tels que les restaurants, les bars... etc. à un autre «englobant» tels que Gobelins, Ternes, Saint-Sulpice... etc:

Ils abandonnèrent leur chambre et les restaurants universitaires. Ils trouvèrent à, louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefages, en face de la Mosquée, tout près du Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin.(p.39)

Ils découvrirent les petits restaurants des Gobelins, des Ternes, de Saint-Sulpice, les bars déserts où l'on prend plaisir à chuchoter, les week-ends hors de Paris, les grandes promenades en forêt, à l'automne, à Rambouillet, à Vaux, à Compiègne, les joies presque parfaites offertes à l'œil, à l'oreille, au palais.(p.40)

Jérôme et Sylvie passent le temps avec leurs amis. Ensemble, ils passent des soirées à boire, des journées à voyager et ce passage se déroule d'abord dans un espace «englobé» tel qu'un bar, des cafés... etc. et puis, dans un espace «englobant» comme Palais-Royal, la campagne, Bruges... etc:

Ils fréquentaient le Harry's New York Bar, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le Balzar, Lipp, et quelques autres.(p.54)

Ils parlaient, interminablement, de la vie qu'ils auraient aimé mener, des livres qu'ils écriraient un jour, des travaux qu'ils aimeraient entreprendre, des films qu'ils avaient vus ou qu'ils allaient voir, de leurs vacances passés, d'une sortie à la campagne, d'un petit voyage à Bruges, à Anvers ou à Bâle.(p.55)

De temps en temps, nos héros participent aux grandes ventes d'objets d'art de Drouot, de Galleria et ici, ils suivent les gens riches qui achètent ces objets et qui les amènent jusque dans leur appartement et lorsque le narrateur nous parle de la localisation de leur appartement, le changement des espaces se réalise «d'englobés» (des maisons) vers «englobants» (Oswaldo-Cruz, boulevard Beauséjour, rue Maspéro... etc.):

Ils les amenaient au seuil de maisons austères, voie Oswaldo-Cruz, boulevard Beauséjour, rue Maspéro, rue Spontini, villa Saïd, avenue du Roule... (p.102)

D'autre part, dans ce roman, nous pouvons aussi trouver les exemples des espaces totalement *englobants*. Par exemple, après la période de la guerre, nos héros sont en train de faire les mêmes choses comme les promenades dans Paris le soir et tous ces espaces sont «ouverts», autrement dit, *englobants*:

[...]Ils laissaient derrière eux le Treizième tout proche, dont ils ne connaissaient guère que l'avenue des Gobelins, évitaient la sinistre rue Cuvier, qui ne les eût conduits qu'aux abords plus sinistres encore de la gare d'Austerlitz, et empruntaient, presque invariablement, la rue Monge, puis la rue des Ecoles, gagnaient Saint-Michel, Saint-Germain, et, de là, selon les jours ou les saisons, le Palais-Royal, l'Opéra, ou la gare Montparnasse, Vavin, la rue d'Assas, Saint-Sulpice, le Luxembourg.(p.96)

Avec l'aide d'une enquête, Jérôme et Sylvie vont aux différentes régions de la France et tous ces espaces sont aussi «englobants» comme Lorraine, Saintonge, Beauce... etc:

Une enquête agricole les mena dans la France entière. Ils allèrent en Lorraine, en Saintonge, en Picardie, en Beauce, en Limogne. (p.106)

A partir du mois d'avril, Jérôme et Sylvie font quelques petits voyages et ils visitent beaucoup de lieux et ce sont des espaces *englobants*:

Ils virent Gabès, Tozeur, Nefta, Gafsa et Metlaoui, les ruines de Sbeitla, de Kasserine, de Thélepte: ils traversèrent des villes mortes dont les noms jadis leur avaient semblé enchanteurs: Maharès, Moularès, Matmata, Médénine; ils poussèrent jusqu'à la frontière libyenne.(p.141)

En plus, dans *Les Choses*, il est possible de noter des exemples sur les espaces parfaitement «englobés.» Par exemple, dans la première partie, il s'agit de la description

des différentes pièces de l'appartement de Jérôme et de Sylvie et ce sont des espaces «englobés» tels qu'une chambre, une salle de bains, un bureau...etc.:

La première porte ouvrirait sur une chambre, au plancher recouvert d'une moquette claire.(p.11)

Une porte entrouverte, donnant sur une salle de bains. (p.12)

La seconde porte découvrirait un bureau. (p.13)

Il y aurait une cuisine vaste et claire...(p.14)

De la même manière, quand ils font des enquêtes dans la France rurale, ils admirent les maisons et ils s'imaginent des greniers, caves, buanderies, étables... etc. et ce sont des espaces *englobés*:

Les greniers regorgaient de blé.[...]ils traversaient le réfectoire des ouvriers, la gigantesque cuisine où s'affairaient quelques femmes.[...]Au bout d'un corridor étroit, tout imprégné d'odeurs, une porte s'ouvrait sur le bureau. C'était une pièce presque petite à force d'être encombrée.(p.106)

Ils se voyaient aller et venir dans la maison désertée.[...] Ils déambulaient dans les buanderies sonores... Ils traversaient des étables, des écuries, des ateliers, des forges, des hangars...(pp.107-108)

Du sommet du château d'eau, ils voyaient la ferme tout entière.[...]Il y avait des charcuteries, temples aux mille colonnes aux plafonds surchargés de jambons...(pp.108-109)

Après s'être installés à Sfax, nos héros trouvent un appartement et quand l'appartement est décrit par le narrateur, il parle des différentes pièces de l'appartement: trois chambres, une salle de bains, trois gigantesques pièces... etc, c'est-à-dire, il utilise seulement des espaces «englobés:»

Le lendemain, Sylvie fit connaissance avec quelques-uns de ses futurs collègues. Ils les aidèrent à trouver un appartement. C'était trois gigantesques pièces, hautes de plafond, complètement nues: un long couloir menait à une petite pièce carrée, où cinq portes ouvraient sur les trois chambres, sur une salle de bains, sur une cuisine immense.(pp.125-126)

3.4.1.3.Ici / Ailleurs

«Ici», c'est le lieu précis, réel où l'écrivain installe son personnage. Par contre, «ailleurs», c'est l'espace imaginé par le personnage principal. Ici, peut-être défini comme «espace familier» et ailleurs comme «espace étranger.» Au début du roman *Les Choses*, Jérôme et Sylvie habitent à Paris et ici, c'est un lieu réel(ici – familier):

Ils abandonnèrent leur chambre et les restaurants universitaires. Ils trouvèrent à louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefages, en face de la Mosquée, tout près du Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin. (p.39)

Ils firent dans Paris, ces années-là, d'interminables promenades.(p.40)

Leur vie, à Paris, marquait le pas. Ils n'avançaient plus...(p.119)

Pareillement, au fur et à mesure que le temps passe, nos héros décident de s'installer à Sfax, en Tunisie et ici, c'est aussi un lieu réel (ici – familier):

Une annonce parue dans le Monde, aux premiers jours d'octobre, offrait des postes de professeurs en Tunisie. (p.121)

Ils arrivèrent à Sfax le surlendemain, vers 2 heures de l'après-midi, après un voyage de sept heures en chemin de fer.(p.124)

Sfax, dont le port et la ville européenne avaient été détruits pendant la guerre, se composait d'une trentaine de rues se coupant à angle droit.(p.128)

Mais dans *Les Choses*, il y a un espace imaginé par nos héros: «la campagne», c'est-à-dire, «ailleurs – étranger:»

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village...(p.120)

3.4.2. Représentation de l'espace

Lorsque l'écrivain veut accentuer la présence de l'espace dans son ouvrage, il peut utiliser deux procédés: «La narration et la description.» Dans la narration, il y a toujours un mouvement, une action mais la description, c'est plus statique et méthodique et dans le roman *Les Choses*, nous remarquons pour la plupart *la description des espaces*. Par exemple, Georges Perec commence son premier chapitre par la description d'un appartement rêvé de Jérôme et de Sylvie et il décrit cet appartement avec ses objets et cet espace est nous présenté comme une photographie:

L'œil d'abord glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit.[...]Trois gravures, représentant l'une Thunderbird, vainqueur à Epsom, [...]mèneraient à une tenture de cuir, retenue par de gros anneaux de bois noir veiné, et qu'un simple geste suffirait à faire glisser.[...] Ce serait une salle deséjour, longue de sept mètres environ, large de trois...A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques enmerisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle.(p.9)

Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière- le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le miroir- et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, le cristal taillé, le cuir assoupli, elle serait havre de paix, terre de bonheur.(p.11)

La première porte ouvrirait sur une chambre, au plancher recouvert d'une moquette claire. A droite, de chaque côté de la fenêtre, deux étagères

étroites et hautes contiendraient quelques livres inlassablement repris, des albums, des jeux de cartes, des pots, des colliers, des pacotilles.(pp.11-12)

A gauche, une vieille armoire de chêne et deux valets de bois et de cuivre feraient face à un petit fauteuil crapaud tendu d'une soie grise finement rayée et à une coiffeuse.(p.12)

La seconde porte découvrirait un bureau. [...]des reliures et des brochages, quelques gravures, des dessins, des photographies – le Saint Jérôme d'Antonello de Messine, un détail du Triomphe de Saint Georges, une prison du Piranese, un portrait de Ingres, un petit paysage à la plume de Klee, une photographie bistrée de Renan dans son cabinet de travail au Collège de France, un Grand magasin de Steinberg, le Mélanchthon de Cranach [...]](p.13)

De la même manière, au deuxième chapitre, nous nous apercevons la description d'un autre appartement mais cette fois, c'est la maison réelle de nos héros et ces espaces englobés sont également présentés comme une photographie:

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire-bibliothèque, salle de séjour ou de travail, chambre d'amis- et d'un coin mal défini, à mi-chemin du cagibi et du corridor, [...]](p.20)

Dans la seconde partie du roman, Jérôme et Sylvie commencent à vivre en Tunisie et le narrateur décrit à la fois la nouvelle maison de nos héros et la ville en détail:

Ils les aidèrent à trouver un appartement. C'étaient trois gigantesques pièces: un long couloir menait à une petite pièce carrée, où cinq portes ouvraient sur les trois chambres, sur une salle de bains, sur une cuisine immense. Deux balcons donnaient sur un petit port de pêche.(pp.125-126)

[...]Ils firent leurs premiers pas dans la ville arabe, achèterent un sommier métallique, un matelas de crin, deux fauteuils de rotin; quatre tabourets de corde, deux tables, une natte épaisse d'alfa jaune, décorée de rares motifs rouges. (p.126)

Jour après jour, ils s'installèrent. Ils achetèrent de longues planches à peine équarées et des briques à douze trous et couvrirent deux moitiés de murs de rayonnages. Ils collèrent sur tous les murs des dizaines de reproductions et sur un panneau bien en vue, des photographies de tous leurs amis.(p.126)

Sfax, dont le port et la ville européenne avaient été détruits pendant la guerre, se composait d'une trentaine de rues se coupant à angle droit. Les deux principales étaient l'avenue Bourguiba, qui allait de la gare au marché central, près duquel ils habitaient, et l'avenue Hedi-Chaker, qui allait du port à la ville arabe. (pp.128-129)

[...]On faisait le tour de la ville européenne en un petit peu plus d'un quart d'heure. De l'immeuble qu'ils habitaient, le Collège technique était à trois minutes, le marché à deux, le restaurant où ils prenaient tous leurs repas à cinq, le Café de la Régence à six, de même que la banque, que la bibliothèque municipale, que six des sept cinémas de la ville. (p.129)

Sfax était une ville opaque.[...] Il y avait des gens dans les rues, le soir, des foules compactes, qui allaient et venaient, un flot presque continu sous les arcades de l'avenue Hedi-Chaker, devant l'Hôtel Mabrouk, devant le Centre de propagande du Destour, devant le cinéma Hillal, devant la pâtisserie les Délices: des endroits publics presque bondés: cafés, restaurants, cinémas; [...]Mais tout autour, le long du port, le long des remparts, à peine s'éloignait-on, c'était le vide, la mort...(pp.134-135)

Pendant le roman, nos héros rêvent de vivre dans une merveilleuse maison où se trouve au milieu d'arbres, de ruisseaux, de bassins et un jour, ils la découvrent à Hammamet et à ce point, le narrateur commence à raconter cette maison par une description détaillée:

C'est pourtant en Tunisie qu'ils virent, un jour, la maison de leurs rêves, la plus belle des demeures. C'était à Hammamet.(p.144)

Mais la maison était un paradis sur terre.[...] Il y avait une salle octogonale, sans autres ouvertures qu'une petite porte et deux étroites meurtrières, sombre et fraîche comme un tombeau; il y avait des pièces minuscules, blanchies à la chaux comme des cellules de moines, avec, pour seuls meubles, deux fauteuils sahariens, une table basse...(p.145)

Il y avait des ruisseaux et des cascades, des grottes de rocaïlle, des bassins couverts de grands nénuphars blancs entre lesquels filaient parfois les stries argentées des poissons...(p.146)

Pour échapper au vide et à la monotonie de la vie dans la ville, Jérôme et Sylvie rêvent de vivre à la campagne et dans ce but, le narrateur nous expose cette rêve comme une photographie:

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. [...]Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village, [...] et ils feraient chaque jour de longues promenades dans les forêts...(p:120)

En faisant une enquête dans la France rurale, Jérôme et Sylvie oublient leur travail pour quelques minutes et ils imaginent les espaces où ils se trouvent et ils décrivent ces espaces en détail:

Ils se voyaient aller et venir dans la maison désertée. [...]Dans la pénombre des greniers, ils découvriraient d'insoupçonnables trésors. Dans les caves interminables, les attendaient les foudres et les barriques, les jarres pleines d'huile et de miel, les tonneaux de salaisons, les jambons fumés au genièvre, les tonnelets de marc.(pp.107-108)

[...]Ils déambulaient dans les buanderies sonores, dans les fruteriers où, sur des claies superposées, s'alignaient sans fin pommes et poires, dans les

laiteries aux odeurs sures où s'amoncelaient les mottes de beurre frais glorieusement marquées d'une empreinte humide, les bidons de lait, les jattes de crème fraîche, de fromage blanc, de cancoillotte. (p.108)

Alors, par bouffées, survenaient d'autres mirages. C'étaient des marchés immenses, d'interminables galeries marchandes, des restaurants inouïs. (p.109)

Ils traversaient des épicerie pleines d'odeurs délicieuses, des pâtisseries mirifiques où s'alignaient les tartes par centaines, des cuisines resplendissantes aux mille chaudrons de cuivre... (p.110)

Comme nous venons d'indiquer, dans «la narration», il y a toujours une action et un mouvement et ces actions sont racontées par le narrateur. Dans la narration, le narrateur change d'espace et il expose aux lecteurs ce qu'il a observé, ce qu'il a vu. A l'égard de notre roman, *Les Choses*, au moment où nos héros quittent Paris et partent pour Sfax, le narrateur nous reflète cette scène par la narration. En d'autres termes, ici, l'espace est narré par les sensations visuelles:

Ils partirent donc. On les accompagna à la gare, et le 23 octobre au matin, avec quatre malles de livres et un lit de camp, ils embarquaient à Marseille à bord du Commandant-Crubellier, à destination de Tunis.[...] Ils étaient heureux d'être partis. Il leur semblait qu'ils sortaient d'un enfer de métros bondés,[...] Ils partaient pour s'enterrer, pour oublier, pour s'apaiser. (p.123)

Ils arrivèrent à Sfax le surlendemain, vers 2 heures de l'après-midi, après un voyage de sept heures en chemin de fer. (p.124)

Au printemps, Jérôme et Sylvie font quelques voyages et ces espaces sont nous montrés par la narration:

A partir du mois d'avril, ils firent quelques petits voyages. Parfois, quand ils avaient trois ou quatre journées libres et n'étaient pas trop à court d'argent, ils louaient une voiture et partaient vers le Sud. (p.140)

Ils virent Gabès, Tozeur, Nefta, Gafsa et Metlaoui, les ruines de Sbeitla, de Kasserine, de Thélepte: ils traversèrent des villes mortes dont les noms jadis leur avaient semblé enchanteurs: Maharès, Moularès, Matmata, Médénine; ils poussèrent jusqu'à la frontière libyenne. (p.141)

En outre, la représentation de l'espace varie selon les procédés descriptifs ou narratifs: «panoramique, horizontal et vertical.» Dans *Les Choses*, nous pouvons nous apercevoir l'exemple de cela. Par exemple, avant d'abandonner Sfax, nos héros font leur promenade traditionnelle et lorsque le narrateur nous relate cela, il suit une ligne droite, c'est-à-dire, il nous présente ces espaces *horizontalement*:

Pour leurs dernières heures sfaxiennes, ils referont, gravement, leur promenade rituelle. Ils traverseront le marché central, longeront un instant le port, [...] passeront devant la charcuterie italienne, devant l'Hôtel des Oliviers, devant la bibliothèque municipale, puis, retournant sur leurs pas par l'avenue Bourguiba, longeront la cathédrale hideuse, bifurqueront devant le collège [...] emprunteront la rue Victor – Hugo, passeront une dernière fois devant leur restaurant familial, devant l'église grecque. (pp.150-151)

Puis ils entreront en ville arabe par la porte de la Kasbah, prendront la rue Bab-Djedid, puis la rue du Bey, sortiront par la porte Bab-Diwan, gagneront les arcades de l'avenue Hedi-Chaker, longeront le théâtre, les deux cinémas, la banque, boiront un dernier café à la Régence, achèteront leurs dernières cigarettes, leurs derniers journaux.(p.151)

Quant à l'évaluation de l'espace, nous pouvons distinguer trois termes opposés: «Euphorie vs Aphorie vs Dysphorie.» Dans la catégorie euphorique, se trouvent *les valeurs positives* comme la beauté, la politesse... etc. Dans la catégorie dysphorique, nous voyons

les valeurs négatives telles que la laideur, l'insécurité... etc. Dans la dernière catégorie, c'est-à-dire, aphorique, il y a des valeurs à la fois *positives* et *négatives*.

Dans *Les Choses*, nous pouvons voir tous les exemples de l'évaluation de l'espace. Par exemple: Au début du roman, le narrateur nous raconte la maison rêvée de Jérôme et de Sylvie (il nous donne des exemples sur les parties de la maison, les objets... etc.) et nos héros imaginent que *la vie serait simple, facile dans cette maison*. En un mot, le narrateur nous parle de cette maison par des phrases positives, c'est-à-dire, d'une façon *euphorique*:

Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière- [...] et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde etriche, le cristal taillé, le cuir assoupli, elle serait havre de paix, terre de bonheur. (p.11)

La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. (p.14)

Pendant le roman, nous remarquons les rêves de nos personnages principaux et ils n'arrêtent jamais de rêver. Ils rêvent de voyager à Londres et ils racontent ce qu'ils veulent faire là-bas, c'est-à-dire, ils aiment Londres et ils nous y parlent d'une façon *euphorique*:

Leur rêve fut un voyage à Londres. Ils auraient partagé leur temps entre la National Gallery, Saville Row et certain pub de Church Street dont Jérôme avait gardé le souvenir ému... (p.36)

Leur plus grand plaisir est de passer leur temps avec ses amis pour oublier toutes les choses négatives dans leur vie. Ensemble, ils vont aux bars ou aux cafés où ils aiment beaucoup et ici, il s'agit des valeurs positives, c'est-à-dire, *euphoriques*:

Leur plus grand plaisir était d'oublier ensemble, c'est-à-dire de se distraire. Ils adoraient boire, d'abord, et ils buvaient beaucoup, souvent, ensemble. Ils fréquentaient le Harry's New York Bar, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le Balzar, Lipp et quelques autres. Ils aimaient la bière de Munich,

La Guinness, le gin, les punchs bouillants ou glacés, les alcools de fruits...(pp.54-55)

Passionnés au cinéma, ils se retrouvent dans des salles du quartier pour découvrir les comédies américaines, musicales, westerns... etc. et ils font cette activité chaque soir ou presque, autrement dit, le cinéma, c'est leur plus grand plaisir et le narrateur nous le présente d'une façon *euphorique*:

Ils étaient cinéphiles. C'était leur passion première; ils s'y adonnaient chaque soir, ou presque.(p.59)

Ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la Cinémathèque, au Passy, au Napoléon ou dans ces petits cinémas du quartier – le Kursaal aux Gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico place Clichy, l'Alcazar à Belleville, d'autres encore, vers la Bastille ou le Quinzième...(pp.60-61)

Au moyen d'une enquête, nos héros visitent quelques régions de la France comme Lorraine, Saintonge, Picardie... etc. ils imaginent de vivre là-bas, ils y imaginent les chambres, les caves, les restaurants, les repas délicieux, les jardins... etc. Brièvement, ils prennent plaisir d'être là et le narrateur nous raconte ce voyage par *des phrases positives*:

Une enquête agricole les mena dans la France entière. Ils allèrent en Lorraine, en Saintonge, en Picardie, en Beauce, en Limogne.(p.106)

Mais leur esprit était ailleurs. Ils se voyaient aller et venir dans la maison désertée.(pp.107-108)

Dans les caves interminables, les attendaient les foudres et les barriques, les jarres pleines d'huile et de miel, les tonneaux de salaisons, les jambons fumés au genièvre, les tonnelets de marc. [...]Ils traversaient des étables, des écuries, des ateliers. (p.108)

Ils semblaient dans l'abondance. Ils laissaient se dresser des Halles colossales. Devant eux surgissaient des paradis de jambons, de fromages, d'alcools... (p.110)

Des portes s'ouvraient devant eux. Ils découvraient des piscines en plein ciel, des patios, des salles de lecture, des chambres silencieuses, des théâtres, des jardins. (p.111)

Ils connaissaient d'innombrables bonheurs. Ils escaladaient les plus hauts sommets... (p.113)

Nos personnages principaux continuent à imaginer et en quittant toutes les choses, ils veulent vivre à la campagne et ils pensent à leur maison: [...]une maison de pierres blanches... etc. cette situation est nous présentée par des phrases positives, d'une façon euphorique:

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village, [...](p.120)

Jérôme et Sylvie ne sont jamais contents de leur vie pendant le roman et ils se plaignent toujours de leur vie, de leur maison, de leurs objets qu'ils appartiennent... etc. C'est la raison pour laquelle, comme nous avons déjà indiqué, nous pouvons trouver facilement les valeurs négatives dans le roman *Les Choses*. Par exemple, nos héros ne sont pas heureux de leur maison où ils habitent, ils se plaignent de l'absence d'espace et même, de temps en temps, ils se sentent qu'ils étouffent dans cette maison et le narrateur nous explique cette situation par des phrases négatives, c'est-à-dire, d'une manière dysphorique:

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire[...] (p.20)

Certains jours l'absence d'espace devenait tyrannique. Ils étouffaient. Mais ils avaient beau reculer les limites de leurs deux pièces, abattre des murs, susciter des couloirs, des placards, des dégagements, imaginer des penderies modèles, annexer en rêve les appartements voisins, ils finissaient toujours par se retrouver dans ce qui était leur lot, leur seul lot: trente-cinq mètres carrés. (pp.20-21)

De la même façon, leurs amis ne sont pas aussi contents de chez eux parce que leurs maisons sont très petites et ils ne font rien ce qu'ils veulent et le narrateur nous l'exprime d'une façon *dysphorique*:

Ou bien, chez l'un ou chez l'autre, ils organisaient des dîners presque monstrueux, de véritables fêtes. Ils n'avaient, la plupart du temps, que des cuisines exiguës, parfois impraticables, et des vaisselles dépareillées dans lesquels se perdaient quelques pièces un peu nobles.(p.56)

Ils étaient neuf ou dix. Ils emplissaient l'appartement étroit qu'éclairait une seule fenêtre donnant sur la cour; un canapé recouvert de velours râpeux occupait au fond l'intérieur d'une alcôve; [...] (p.57)

Dans la période de la guerre d'Algérie, ni nos personnages principaux ni le public sont tranquilles. Tout le monde a peur des jours de manifestation, les cafés ferment tôt et le narrateur nous est présenté cet atmosphère par des *phrases négatives*:

Ils prirent part à quelques manifestations. Ces jours-là, les autobus roulaient sans plaques, les cafés fermaient tôt, les gens se dépêchaient de rentrer. Toute la journée, ils avaient peur. Ils sortaient, mal à l'aise.(p.86)

Ce n'était pas grand chose. Ils en étaient les premiers conscients et se demandaient souvent, au milieu de la cohue, ce qu'ils faisaient là, dans le froid, sous la pluie, dans ces quartiers sinistres – la Bastille, la Nation, l'Hôtel de Ville. (p.87)

Nos héros veulent faire un changement dans leur vie et avec cet objectif, ils décident de vivre en Tunisie et ils s'adressent à une annonce qui propose de professeurs en Tunisie et ils sont acceptés. C'est une bonne occasion pour eux et ils sont très émus mais rien ne se réalise qu'ils pensent parce qu'ils apprennent qu'ils vont travailler à Sfax, à 270 km. de Tunis et à Mahares, à 35 km. plus loin. Ils sont déçus de cela et le narrateur nous parle de leur mécontentement de ces espaces d'une manière *dysphorique*:

Puis, à quatre jours du départ, ils apprirent que Sylvie, qui avait deux certificats de licence, était nommée au Collège technique de Sfax, à deux cent soixante-dix kilomètres de Tunis, et Jérôme, qui n'était que propédeute, instituteur à Mahares, trente-cinq kilomètres plus loin[...] (p.122)

C'était une mauvaise nouvelle. Ils voulerent renoncer. C'est à Tunis, où on les attendait, où un logement avait été retenu poureux, qu'ils croyaient aller. Mais il était trop tard. Ils avaient soue-loué leur appartement, [...] Et puis, Sfax, dont ils connaissaient à peine le nom, c'était le bout du monde, le désert, et il ne leur déplaisait même plus de penser, [...] qu'ils allaient être coupés de tout, éloignés de tout, isolés comme ils ne l'avaient jamais été. (p.122)

De jour en jour, ils s'installent à Sfax mais ils n'aiment ni cette ville ni leur appartement... etc. et ils pensent parfois qu'il n'y a pas d'une ville comme cela dans le monde entier. En plus, n'importe où ils vont, ils se sentent seuls et étrangers et ils ne trouvent pas quelque chose au nom d'amitié à Sfax et le narrateur relate leur haine contre Sfax par *des phrases négatives*:

Ils les aidèrent à trouver un appartement. C'étaient trois gigantesques pièces: un long couloir menait à une petite pièce carrée, où cinq portes ouvraient sur les trois chambres, sur une salle de bains, sur une cuisine immense. Deux balcons donnaient sur un petit port de pêche, [...] (pp.125-126)

[...]C'était une demeure triste et froide. Les murs trop hauts, recouverts d'une sorte de chaux ocre jaune qui s'en allait par grandes plaques, les sols

uniformément dallés de grands carreaux sans couleur, l'espace inutile, tout était trop grand, trop nu, pour qu'ils puissent l'habiter. (pp.125-126)

Mais tout autour, c'était l'exil, l'inconnu. (p.128)

Cette sensation d'étrangeté s'accroissait, devenait presque oppressante, lorsque, ayant devant eux des longs après-midi vides, des dimanches désespérants, ils traversaient la ville arabe de part en part, [...] (p.130)

Sfax était une ville opaque. (p.134)

Nulle âme qui vive: derrière les portes toujours closes, rien d'autre que des corridors nus, des escaliers de pierre, des cours aveugles. Ils marchaient, silencieux, désorientés, et ils avaient parfois l'impression que tout n'était qu'illusion, que Sfax n'existait, ne respirait pas. (p.135)

Nulle invitation chaleureuse, nulle amitié vivace: c'était une chose qui ne poussait pas à Sfax. Les gens se recroquevillaient sur eux-mêmes, dans leurs maisons trop grandes pour eux[...] (p.137)

Bien qu'il s'agisse certains espaces d'une manière «euphorique» ou d'une manière «dysphorique», il est probable de rencontrer des espaces qui sont exposés avec ses côtés positifs et négatifs, c'est-à-dire, d'une façon «aphorique» dans le roman. Au deuxième chapitre du roman, le narrateur expose aux lecteurs l'appartement réel de Jérôme et de Sylvie. C'est un appartement minuscule et charmant et cet espace fermé est meublé avec quelques objets: une table, des livres, des objets, un coffre à linge... etc. le narrateur décrit cet appartement d'une façon *aphorique*. Les termes comme «minuscule, charmant, sombre, étroit, l'excellence, calme... etc.» nous indiquent que c'est un espace à la fois sympathique et antipathique:

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. Et se souvenant de leur chambre de bonne – un couloir sombre et étroit, surchauffé, aux odeurs tenaces – ils y vécurent

d'abord dans une sorte d'ivresse, renouvelée chaque matin par le pépiement des oiseaux.(p.18)

La maison était vieille, non point croulante encore, mais vétuste, lézardée. Les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, suintants d'humidité, imprégnés de fumées graisseuses.(p.19)

Ils se consolèrent de leur mieux, se félicitant de l'excellence du quartier, de la proximité de la rue Mouffetard et du Jardin des Plantes, du calme de la rue. (pp.19-20)

Pareillement, au moment où le narrateur parle des maisons de ses amis, il utilise des phrases à la fois positives et négatives, en d'autres termes, d'une manière *aphorique*:

*[...]Leurs appartements, studios, greniers, deux-pièces de maisons vétustes, dans des quartiers choisis – le Palais-Royal, la Contrescarpe, Saint-Germain, le Luxembourg, Montparnasse- , se ressemblaient: on y retrouvait les mêmes canapés crasseux, les mêmes tables dites rustiques, les mêmes amoncellements de livres et de disques, vieux verres, vieux bocaux, indifféremment remplis de fleurs, de crayons, de menue monnaie, de cigarettes, debonbons, detrombones.
(pp.44-45)*

Tout d'abord, ils sont heureux de réchapper de la monotonie, des choses négatives à Paris et de vivre en Tunisie et le narrateur montre cette situation avec ses côtés *positifs* et *négatifs*:

Ils étaient heureux d'être partis. Il leur semblait qu'ils sortaient d'un enfer de métros bondés, de nuits trop courtes, de maux de dents, d'incertitudes. [...]Leur vie n'avait été qu'une espèce de danse incessante sur une corde tendue, qui ne débouchait sur rien: une fringale vide, un désir nu, sans limites et sans appuis. Ils se sentaient épuisés. Ils partaient pour s'enterrer, pour oublier, pour s'apaiser.(p.123)

Pendant leur vie, Jérôme et Sylvie rêvent une maison idéale et ils nous parlent de ce rêve à chaque occasion. Après l'installation à Sfax, leur vie devient insupportable et même, un jour, ils rencontrent la maison dont ils ont longtemps rêvé mais cette beauté ne les touche plus:

C'est pourtant en Tunisie qu'ils virent, un jour, la maison de leurs rêves, la plus belle des demeures. C'était à Hammamet.(p.144)

Mais la maison était un paradis sur terre.[...]il y avait des pièces minuscules, blanchies à la chaux comme des cellules de moines, avec, pour seuls meubles, deux fauteuils sahariens,une table basse. (p.145)

Mais, sans doute, il était trop tard. Les trois jours qu'ils passèrent à Hammamet ne secouèrent pas leur torpeur. Il leur sembla que ce luxe, cette aisance, cette profusion de choses offertes, cette évidence immédiate de la beauté ne les concernaient plus. [...]Ils les saluèrent comme un souvenir; ils n'y étaient pas devenus insensibles, mais ils ne les comprenaient plus; ils manquaient de points de repère. (p.146)

D'autre part, il y a beaucoup de fonctions de l'espace dans le roman et il est possible de voir clairement les principales fonctions de l'espace dans *Les Choses* comme le déplacement, l'espace et le spectacle... etc.

Le déplacement est l'un des éléments de la fonction de l'espace et dans notre roman, nous pouvons remarquer nettement l'exemple de cette fonction et le déplacement se réalise de Paris vers Sfax:

Leur vie, à Paris, marquait le pas. Ils n'avançaient plus.(p.119)

L'idée, pourtant, faisait son chemin, s'ancrait lentement en eux. A la mi-septembre 1962, au retour de vacances médiocres gâchées par la pluie et le manque d'argent, leur décision semblait prise. Une annonce parue dans le Monde, aux premiers jours d'octobre, offrait des postes de professeurs en Tunisie.(p.121)

Ils convinrent de s'inscrire.(p.122)

L'espace est aussi un élément qui aide l'écrivain pour s'exprimer plus librement. Par exemple, Jérôme et Sylvie ne sont pas contents de leur vie à Paris et à ce point, l'écrivain présente aux lecteurs un espace imaginaire, c'est-à-dire, la campagne – ailleurs, pour critiquer la monotonie de Paris:

Leur vie, à Paris, marquait le pas. Ils n'avançaient plus.(p.119)

Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village,[...](p.120)

L'espace est aussi un moyen d'exprimer les sentiments, les aspirations des héros. Par exemple, après s'être installés à Sfax, nos personnages principaux s'aperçoivent qu'ils n'aiment pas ce lieu et ils se sentent seuls ici et le narrateur nous raconte leurs aspirations à Paris:

Ils aurait fallu qu'ils soient cinq ou six, quelques bons amis, en train de boire, de manger, de parler. Mais ils étaient seuls, perdus. La salle de séjour, avec le lit de camp recouvert d'un petit matelas et d'une couverture bariolée, avec la natte épaisse où étaient jetés quelques coussins, avec, surtout, les livres- [...] tout ce qui, il n'y avait pas si longtemps avait été le décor de leur autre vie, tout ce qui, dans cet univers de sable et de pierre, les ramenait vers la rue de Quatrefages [...] (pp.126-127)

[...] c'était un invité, un ami très cher, perdu de vue, retrouvé par hasard, qui partageait leur repas, qui leur parlait de Paris, qui, dans cette soirée fraîche de novembre, dans cette ville étrangère où rien ne leur appartenait, où ils ne sentaient pas à l'aise, les ramenait en arrière, leur permettait de retrouver une sensation presque oubliée de complicité, [...] (p.127)

[...] mais la rue Larbi-Zarouk, où ils avaient élu domicile, n'avait même pas la mosquée qui fait la gloire de la rue de Quatrefages, et pour le reste il n'y

avait à Sfax, quelque effort qu'ils fissent parfois pour les imaginer, ni Mac-Mahon, ni Harry's Bar, ni Balzar, ni Contrescarpe, ni Salle Pleyel, ni Berges de la Seine une nuit de juin... (pp.138-139)

3.5. Analyse du temps

3.5.1. Temps externes dans le roman

Dans cette partie, nous allons donner quelques informations sur le temps de l'écrivain, le temps de la lecture et le temps historique.

Dans ce premier ouvrage, Perec, qui est l'un des plus grands romanciers de son siècle, fait librement une observation de son époque et il nous indique un témoignage de la *société de consommation* dans les années soixante:

Les Choses”, un livre bref mais longuement travaillé par Perec de 1961-1962 à 1965 qui le propulse avec un éclat sur la scène littéraire grâce aux prix Renaudot et le situe d'emblée comme un écrivain et un témoin de l'incoercible difficulté d'exister dans ces années soixante. (Burgelin, 1988, p.39)

Bien sûr, quand Perec écrit ses œuvres, il s'influence des autres écrivains. “[...]Flaubert, Melville, Kafka, Verne, Roussel, Queneau, Leisins et pas mal d'autres lui ont donné son corps d'écriture, son corps d'écrivain.” (Burgelin, 1988, p.31) Et, nous pouvons trouver distinctement les influences de Flaubert dans *Les Choses*. Dans un numéro de la revue *L'Arc*, consacré à Flaubert, Perec a reconnu sa dette: “*Les Choses ont été rédigées sous l'influence affichée de l'Education Sentimentale, dont le sous-titre- Histoire d'un jeune homme- engendra même un moment un des titres provisoires du livre- Histoire d'un jeune couple.*” (Schneider, 1991, p.47)

D'autre part, Georges Perec qui n'aime pas beaucoup parler de sa vie privée donne quelques secrets sur sa vie dans ses œuvres et dans chaque ouvrage, il présente aux lecteurs quelques informations sur lui-même. “*On peut reconnaître, dans Les Choses, ce que Perec a lui-même recherché. Les traces de sa vie personnelle y sont nombreuses: le portulan, la rue de Quatrefages, Sfax.*” (Schneider, 1991, p.43) C'est la raison pour laquelle, ce n'est pas un hasard que nous voyons clairement quelques traces de sa vie et son environnement dans *Les Choses* comme la rue Quatrefages et Sfax.

Tout comme l'auteur, le lecteur est influencé par l'époque à laquelle il appartient. L'époque où Perec a écrit ce roman *Les Choses* est les années soixante, c'est-à-dire que ce sont les années de *consommation* et Perec expose aux lecteurs le consumérisme des années soixante comme un tableau dans ce roman et le lecteur rencontre un jeune couple parisien de classe moyenne et fasciné par les biens de consommation.

Quant au temps historique, nous rencontrons par deux termes: «Le roman historique et le roman historisé.» Dans le premier, on met en scène un passé reculé mais dans le deuxième, se trouve un paysage du temps.

Dans notre roman, pour la première fois, lors de la guerre d'Algérie, nous rencontrons par une date et au fur et à mesure que le roman s'avance, nous ne voyons pas une date exacte (sauf la date pour partir à Sfax- le 23 octobre 1963) et à la fin de la deuxième partie, le narrateur nous fait une surprise et il utilise une phrase qui contient une date: «six ans». En un mot, nous constatons l'exemple du roman historisé, c'est -à-dire, un passage de temps dans *Les Choses*:

Les événements qui, en 1961 et en 1962, du putsch d'Alger aux morts de Charonne, marquèrent la fin de la guerre, leur firent oublier...(p.83)

Il ne restait rien. Ils étaient à bout de course, au terme de cette trajectoire ambiguë qui avait été leur vie pendant six ans, au terme de cette quête indécise qui ne les avait menés nulle part, qui ne leur avait rien appris.(p.148)

3.5.2. Temps internes dans le roman

Dans la fiction, nous pouvons distinguer nettement trois types de temps: «Le temps de la fiction, le temps de la narration et le temps de la lecture.»

Dans *Les Choses*, «le temps de la fiction» (le temps raconté) couvre une période de 3 ans mais Jérôme et Sylvie mènent les mêmes enquêtes, achètent des chaussures, des assiettes... etc. de la même façon pendant 6 ans.

Dans les années entre 1961 et 1962, nous assistons à la guerre d'Algérie et les changements dans la vie des héros:

C'est la guerre d'Algérie pourtant, et elle seule, qui, pendant presque deux ans, les protégea d'eux-mêmes. Ils auraient pu, après tout, vieillir plus mal,

ou plus vite.[...]Les événements qui, en 1961 et en 1962,du putsch d'Alger aux morts de Charonne, marquèrent la fin de la guerre, leur firent oublier, ou plutôt mettre entre parenthèses, [...] (pp.83-84)

Après la guerre, c'est-à-dire, en 1962, leur vie devient insupportable et ils rêvent un changement. C'est pourquoi, nos héros, Jérôme et Sylvie décident de partir en Tunisie pour travailler et ils y vivent pendant 8 mois:

A la mi-septembre 1962, au retour de vacances médiocres gâchées par la pluie et la manque d'argent, leur décision semblait prise. Une annonce parue dans le Monde aux premiers jours d'octobre, offrait des postes de professeurs en Tunisie. (p.121)

Ils partirent donc. On les accompagna à la gare, et le 23 octobre au matin, avec quatre malles de livres et un lit de camp, ils embarquaient à Marseille à bord du Commandant- Crubellier, à destination de Tunis.(p.123)

Ils vécurent sans doute à Sfax les huit mois les plus curieux de toute leur existence. (p.128)

Jérôme et Sylvie s'ennuient de leur vie à Sfax et ils désirent revoir Paris et dans cet objectif,ils partent pour Paris mais à ce point, le narrateur ne nous donne aucun indice sur la date exacte où ils décident d'y retourner:

Alors, un jour, ils décideront d'en finir, une fois pour toutes, comme les autres.[...]Et c'est ainsi qu'après quelques années de vie vagabonde, fatigués de manquer d'argent, fatigués de compter et de s'en vouloir de compter[...] (p.154)

Ensuite, Jérôme et Sylvie reviennent à Paris et le roman s'achève sur leur voyage en train au début du mois de septembre 1963:

Ils quittent Paris au début du mois de septembre. Ils seront presque seuls dans un wagon de première. Presque tout de suite, le train prendra de la vitesse.(p.156)

Mais dans la première partie du roman, *Les Choses*, nous ne voyons rien sur l'horaire. En revanche, dans la deuxième partie, le narrateur donne beaucoup de place à l'horaire:

Ils arrivèrent à Sfax le surlendemain, vers 2 heures de l'après-midi, après un voyage de sept heures en chemin de fer.(p.124)

Vers 4 heures, Sfax commença lentement à se réveiller.(p.125)

On faisait le tour de la ville européenne en un petit peu plus d'un quart d'heure. De l'immeuble qu'ils habitaient, le Collège technique était à trois minutes, le marché à deux, le restaurant où ils prenaient tous leurs repas à cinq, le Café de la Régence à de la ville. La poste et la gare, et la station des voitures de louage pour Tunis ou Gabès, étaient à moins dix minutes et constituaient les limites extrêmes de ce qu'il était suffisant de connaître pour vivre à Sfax.(p.129)

Ou bien, le samedi, à six heures du soir, un taxi collectif les emmenait à Sousse ou à Tunis jusqu'au lundi midi.(p.140)

Ils leur semblait rouler pendant des heures...(p.141)

A l'égard du «temps de la narration», nous lisons toute la vie des personnages principaux pendant le roman, *Les Choses* bien que «le temps de la narration»c'est-à-dire, *le temps racontant*, se déroule sur cent-cinquante pages, Par exemple, le roman commence par la description d'un appartement de rêve et puis, Perec nous présente la maison réelle de Jérôme et de Sylvie à Paris:

Ils abandonnèrent leur chambre et les restaurants universitaires. Ils trouvèrent à louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefages, en face de la

Mosquée, tout près du Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin. Ils eurent envie de moquettes, de tables, de fauteuils, de divans. (pp.39-40)

Ensuite, le roman continue par leur désir d'être riche et leurs rêves:

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.(p.17)

Ainsi rêvaient-ils, les imbéciles heureux: d'héritages, de gros lot, de tiercé. La banque de Monte-Carlo sautait; dans un wagon désert, une sacoche oubliée dans un filet; des liasses de gros billets; dans une douzaine d'huîtres, un collier de perles. Ou bien, une paire de fauteuils Boule chez un paysan illettré du Poitou. (p.101)

En outre, avec la guerre d'Algérie, nous apprenons que toute la période de leur vie estudiantine s'achève:

La guerre d'Algérie avait commencé avec eux, elle continuait sous leurs yeux. Elles ne les affectait qu'à peine; ils agissaient parfois, mais ils se sentaient rarement obligés d'agir. Longtemps, ils ne pensèrent pas que leur vie, leur avenir, leurs conceptions puissent un jour s'en trouver bouleversés. [...]la guerre continua, le gaullisme s'installa, Jérôme et Sylvie abandonnèrent leur études. (pp.81-82)

A la fin d'aventure à Sfax en Tunisie, un jour, ils quittent Sfax et enfin, ils retournent en France:

Ils arriveront à 11 heures du soir. Tous leurs amis les attendront. [...]Ils

raconteront Sfax, le désert, les ruines magnifiques, la vie pas chère, la mer toute bleue. On les entraînera au Harry's.[...]Ils reverront Paris et ce sera une véritable fête. (p.153)

Quant à l'ordre chronologique, dans ce roman, quand Perec raconte la vie du couple, il ne suit pas l'ordre chronologique normal et nous nous apercevons qu'il passe du présent du couple au passé: Par exemple, dans la première partie, Perec nous donne quelques informations sur l'âge des personnages principaux, puis, quand il parle de ses vies estudiantines, il retourne dans le passé et il commence à raconter cette période:

Jérôme avait vingt-quatre ans. Sylvie en avait vingt-deux. Ils étaient tous deux psychosociologues.[...]Jérôme avait alors vingt et un ans, Sylvie dix-neuf. Ils abandonnèrent, sans presque avoir besoin de se concerter, des études qu'ils voient peut-être, [...](pp.29-30)

De la même façon, dans *Les Choses*, tout d'abord, il s'agit des relations avec ses amis et tout à coup, nous nous tournons vers leurs passés et leurs souvenirs d'enfance:

Pour tous les autres, l'enfance avait eu pour cadre des salles à manger et des chambres à coucher façon Chippendale ou façon rustique normand, telles qu'on commençait à les concevoir à l'aube des années trente, des lits de milieu recouverts de taffetas ponceau, [...]Là, le soir, sous la lampe familiale, ils avaient fait leurs devoirs.Ils avaient descendu les ordures, ils étaient «allés au lait», ils étaient sortis enclaquant la porte. Leurs souvenirs d'enfance se ressemblaient, [...](p.52)

La plupart du temps, Jérôme et Sylvie organisent des dîners avec ses amis et quand ils mangent ou boivent quelque chose, ils se souviennent les jours où ils passent dans les restaurants universitaires:

Ils témoignaient en cela, encore une fois, de l'ambiguïté de leur situation: l'image qu'ils se faisaient d'un festin correspondait trait pour trait aux repas qu'ils avaient longtemps exclusivement connus, ceux des restaurants

universitaires: à force de manger des biftecks minces et coriaces, ils avaient voué aux chataubriands et aux files un véritable culte. (p.58)

Dans le roman, nous assistons à la guerre d'Algérie et à cette période, ils se rappellent leurs années d'étudiants:

Longtemps, ils ne pensèrent pas que leur vie, leur avenir, leur conceptions puissent un jour s'en trouver bouleversés. Ceci avait été, jadis, partiellement vrai: leurs années d'étudiants les avaient vus participer; d'une façon plus spontanée, et souvent presque enthousiaste, aux meetings et manifestations de rue qui avaient marqué le début de la guerre, les rappels de réservistes, et, surtout, l'avènement du gaullisme. (p.81)

Après la guerre d'Algérie, ils disent qu'il n'y a pas de changement dans leur vie et toutes les choses sont les mêmes pour eux à la fois avant et après la guerre: ils font le même travail, les mêmes enquêtes... etc. et ils donnent quelques exemples sur leur vie dans le passé:

Peut-être rien n'avait-il changé. Il leur arrivait encore de se mettre à leurs fenêtres, de regarder la cour, les petits jardins, le marronnier, d'écouter chanter les oiseaux. D'autres livres, d'autres disques étaient venus s'emplier sur les étagères branlantes.(p.89)

Dans la deuxième partie, avec la fin de la guerre d'Algérie, ils veulent s'enfuir et dans ce but, ils décident de s'installer à Sfax en Tunisie mais ils n'aiment pas beaucoup Sfax et ils se souviennent de leur vie à Paris et ils expriment leur aspirations:

Il aurait fallu qu'ils soient cinq ou six, quelques bons amis, en train de boire, de manger, de parler. Mais ils étaient seuls, perdus. [...] les bibelots, les disques, le grand portulan, la Fête du Carrousel, tout ce qui, il n'y avait pas si longtemps avait été le décor de leur autre vie, tout ce qui, dans cet univers de sable et de pierre, les ramenait vers la rue de Quatrefages,[...](pp.126-127)

[...]c'était un invité, un ami très cher, perdu de vue, retrouvé par hasard, qui partageait leur repas, qui leur parlait de Paris, qui, dans cette soirée fraîche de novembre, dans cette ville étrangère où rien ne leur appartenait, où ils ne sentaient pas à l'aise, [...](p.127)

[...] mais la rue Larbi-Zarouk, où ils avaient élu domicile, n'avait même pas la mosquée qui fait la gloire de la rue de Quatrefoies, et pour le reste il n'y avait à Sfax, quelque effort qu'ils fissent parfois pour les imaginer, ni Mac-Mahon, ni Harry's Bar, ni Balzar, ni Contrescarpe, ni Salle Pleyel, ni Berges de la Seine une nuit de juin...(pp.138-139)

Après l'installation à Sfax, ils s'aperçoivent qu'ils changent beaucoup. Et même, un jour, ils rencontrent la maison de leurs rêves à Hammamet et ils y voient tous les objets qu'ils rêvent comme les faïences, les vases, les tapis... etc. mais ils sont désormais incapables de sentir:

Il leur sembla que ce luxe, cette aisance, cette profusion de choses offertes, cette évidence immédiate de la beauté ne les concernaient plus. Ils se seraient damnés, jadis, pour les carreaux peints des salles de bains, pour les jets d'eau des jardins, pour la moquette écossaise du grand vestibule, pour les panneaux de chêne de la [...](p.146)

Dans l'Epilogue, nous voyons le retour à Paris de nos héros et leur désir de vivre comme avant:

Ils tenteront de vivre comme avant. Ils renoueront avec les agences d'antan.(pp.153-154)

Vers la fin de l'Epilogue, Jérôme pose une question à Sylvie et ils se rappellent leur passé:

Te souviens-tu? dira Jérôme. Et ils évoqueront le temps passé, les jours sombres, leur jeunesse, leur premières rencontres, les premières enquêtes,

l'arbre dans la cour de la rue de Quatrefages, les amis disparus les repas fraternels.(pp.156-157)

D'un autre côté, le roman *Les Choses* est formé de deux parties de longueur très inégale, suivies d'un épilogue et la deuxième partie est très courte par rapport à la première partie. C'est pour ça que, la durée des actions est changée selon les chapitres.

Quant à «la proportion du temps», nous lisons ce roman en 158 pages mais nous apprenons beaucoup de choses sur la vie de nos héros, Jérôme et Sylvie. D'autre part, dans ce roman, certains chapitres sont racontés brièvement alors que les autres sont racontés longuement. Par exemple, Georges Perec raconte la maison de rêves de Jérôme et de Sylvie et l'appartement réel différemment. Le premier ne prend que 8 pages tandis que l'autre est raconté seulement en 3 pages. De plus, nos héros parlent de leurs rêves pendant le roman page par page mais il s'agit de la guerre d'Algérie seulement en quelques pages.

De la même manière, quand ils décident d'aller à Sfax en Tunisie, ils se préparent en 15 jours et nous ne lisons que cet événement en une seule page. En plus, ils y vivent pendant 8 mois mais Perec nous relate leur vie à Sfax en quelques pages.

3.5.3. Temps du récit

D'un autre côté, nous assistons à beaucoup d'originalités dans ce roman. Par exemple, méprisant l'indicatif dans les romans «réalistes», Georges Perec utilise beaucoup le *Conditionnel Présent*. Dans la première partie, au premier chapitre, il fait la description de l'appartement de rêves au *Conditionnel Présent* et grâce à ce temps, il présente aux lecteurs *un monde complètement fictif*:

Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière- le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le miroir- et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, le cristal taillé, [...](p.11)

Une première cigarette. Ils sortiraient. Leur travail ne les retiendrait que quelques heures le matin. Ils se retrouveraient pour déjeuner, d'un

sandwich ou d'une grillade, selon leur humeur; ils prendraient un café à une terrasse, puis rentreraient chez eux, à pied, lentement.(p.15)

Après l'usage brièvement le *Conditionnel Passé* au deuxième chapitre, Perec raconte l'essentiel du récit en utilisant *Imparfait Itératif*:

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient su le tact, la discrétion nécessaires. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l'étaler.(p.17)

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. [...] Ils ouvraient par les fenêtres, et pendant de longues minutes, parfaitement heureux, ils regardaient leur cour.(pp.18-19)

Trop souvent, ils n'aimaient, dans ce qu'ils appelaient le luxe, que l'argent qu'il y avait derrière. Ils succombaient aux signes de la richesse: ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie. (p.25)

Dans la deuxième partie, nous voyons une rupture par le changement des temps. Par exemple, le couple quitte Paris pour vivre à Sfax et Perec relate cette période au *Passé Simple* (mêlé d'*imparfaits d'état*):

Ils partirent donc. On les accompagna à la gare, et le 23 octobre au matin, avec quatre malles de livres et un lit de camp, ils embarquaient à Marseille à bord du Commandant-Crubellier, à destination de Tunis.(p.123)

Ils vécurent sans doute à Sfax les huit mois les plus curieux de toute leur existence. (p.128)

Un épilogue est normalement d'exposer des faits postérieurs à l'action pour en compléter le sens ou la portée. Dans la partie *Epilogue*, Perec nous étonne et il écrit

ironiquement cet épilogue en utilisant le *Futur Simple* alors qu'il souhaite raconter des faits passés et, de plus, nous nous apercevons nettement la rupture avec l'Imparfait:

Le temps, encore une fois, travaillera à leur place. L'année scolaire s'achèvera. La chaleur deviendra délicieuse. Jérôme passera ses journées à la plage et Sylvie, ses cours finis, viendra l'y rejoindre. Ce seront les dernières compositions. Ils sentiront venir les vacances. Ils se languiront de Paris, du printemps sur les berges de la Seine, de leur arbre tout en fleur, des Champs-Élysées, de la place des Vosges.(p.149)

De plus, quand nous analysons notre roman, nous voyons une autre originalité: La partie *Epilogue* répond au premier chapitre écrit au *Conditionnel Présent*. Au premier chapitre, nos héros, ils rêvent de leur avenir, ensuite, ils se confrontent malheureusement la réalité et le *Futur Simple* signifie à ce point «c'est ce qui ne peut maintenant marquer d'arriver à Jérôme et Sylvie:»

L'œil d'abord glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient.[...]Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. (p.9)

La seconde porte découvrirait un bureau. Les murs, de haut en bas, seraient tapissés de livres et de revues... (p.13)

Ils auront les pièces immenses, et vides, limunieuses, les dégagements spacieux, les murs de verre, les vues imprenables. Ils auront les faïences, les couverts d'argent, les nappes de dentelle, les riches reliures de cuir rouge.(Epilogue, p:156)

Dans les ouvrages postmodernes, le temps n'est pas précis. Le lecteur ne connaît ni le moment, ni l'endroit précis dont il est question. De la même façon, dans notre roman, le lecteur peut s'apercevoir facilement l'absence du cadre spatio-temporel:

“Contrairement aux romanciers réalistes du XIXe siècle, et à la suite des “nouveaux romanciers” qui ont remis en cause les données traditionnelles d’écriture, Perec a supprimé de ses premières pages toute indication spatio-temporelle.” (Schneider, 1991, p.46) En général, le narrateur donne des informations aux lecteurs sur l’époque (l’année, la saison... etc.) et l’endroit dans la première page du roman et puis, il présente le personnage principal du roman mais dans *Les Choses*, Georges Perec nous étonne et il nous expose une écriture très originale et il ne donne aucune indication «spatio-temporelle», c’est pourquoi, le lecteur ne connaît ni le moment, ni le lieu où se situe l’action.

QUATRIEME CHAPITRE

THEMES PRINCIPAUX DANS “LES CHOSES”

Le thème représente le sujet dominant dans les œuvres littéraires comme l’argent, l’angoisse, le bonheur... etc. et il a un lieu important dans l’analyse d’un roman.

En ce sens, les thèmes fréquemment rencontrés dans notre roman *Les Choses* sont l’argent, la richesse, le bonheur et la solitude.

4.1. Argent

L’argent est le principal thème du roman *Les Choses* et le lecteur s’aperçoit distinctement les traces de ce thème pendant tout le roman. Par exemple, les personnages principaux du roman, Jérôme et Sylvie, veulent posséder les objets de luxe tels qu’une pipe, un fauteuil, une valise... etc. et ce couple qui est sans nouvelles d’être entraînés dans le tourbillon de désirs attendent seulement d’avoir de *l’argent*:

Mais, le plus souvent, ils n’étaient qu’impatients: ils se sentaient prêts; ils étaient disponibles: ils attendaient de vivre, ils attendaient l’argent.
(p.28)

En plus, nos héros qui travaillent en faisant des enquêtes, pour la première fois, gagnent un peu d’argent mais à mesure que le temps s’avance, l’argent suscite d’autres besoins et ils commencent à transformer à cause de *l’argent*:

Mais l’argent – une telle remarque est forcément banale – suscitait des besoins nouveaux. (p.38)

Quand le narrateur donne des renseignements sur les amis de Jérôme et de Sylvie, il partage une information importante avec nous au sujet de *l’argent*:

Les uns et les autres, ils étaient aisément identifiables. Ils avaient de l’argent; pas trop, mais suffisamment pour n’avoir qu’épisodiquement, à la suite de quelque folie, dont ils n’auraient su dire si elle faisait partie du superflu ou du nécessaire, des finances vraiment déficitaires. (p.44)

Dans le 6ème chapitre du roman, Perec expose la nécessité d'avoir de l'argent dans la vie réelle et le poids de l'économie nous montre à nouveau l'aspect sociologique de ce roman. Par exemple, quoiqu'il arrive, Jérôme et Sylvie rencontrent les difficultés financières et à cause du manque d'argent, ils se disputent souvent. En un mot, l'argent est leur seul sujet de conversation. S'ils ont de l'argent, ils sont très heureux mais s'il n'y en a pas, ils sont très tristes:

Ils s'affrontaient pour un rien, pour cent francs gaspillés, pour une paire de bas, pour une vaisselle pas faite. Alors, pendant de longues heures, pendant des journées entières, ils ne se parlaient plus. Ils mangeaient l'un en face de l'autre, rapidement, chacun pour soi, sans se regarder. Ils s'asseyaient chacun dans un coin du divan, se tournant à moitié le dos. [...] Entre eux se dressait l'argent. C'était un mur, une espèce de butoir qu'ils venaient heurter à chaque instant.(p.76)

Encore une fois, le narrateur nous relate que nos héros aiment beaucoup l'argent. Pour eux, l'argent est si importante que c'est comme une clé pour accéder à la richesse, au bonheur, au luxe... etc:

Ils ne méprisaient pas l'argent. Peut-être, au contraire, l'aimaient-ils trop: ils auraient aimé la solidité, la certitude, la voie limpide vers le futur. (p.96)

Même si Perec finit le roman, il touche de nouveau à l'importance de l'argent pour Jérôme et Sylvie:

Ce ne sera pas vraiment la fortune. Ils ne seront pas présidents-directeurs généraux. Ils ne brasseront jamais que les millions des autres. (p.155)

4.2. Richesse

Malgré que l'argent soit le thème principal, se trouvent d'autres thèmes dans le roman *Les Choses* telle que «la richesse.» Jérôme et Sylvie qui appartiennent à la classe

moyenne, rêvent de richesse et d'abondance. S'ils étaient riches, ils croiraient vivre comme des bourgeois:

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. [...] Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. [...] Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable.
(p.17)

[...] ils voulaient être riches. (p.96)

Afin que la richesse leur rappelle toujours de belles choses comme le confort, les objets et vêtements luxueux... etc. ils veulent accéder à la richesse et voire, ils aiment la richesse avant la vie:

Ils succombaient aux signes de la richesse: ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie. (p.25)

De plus, à mesure que le temps passe vite, Jérôme et Sylvie font une comparaison entre ses amis et eux-mêmes et par conséquent, ils font face à l'idée de ne pas être riche:

Car tout leur donnait tort, et d'abord, la vie elle-même. [...] Ils voulaient rester disponibles, et presque innocents, mais les années s'écoulaient quand même, et ne leur appartenaient rien. Les autres finissaient par ne plus voir dans la richesse qu'une fin, mais eux, ils n'avaient pas d'argent du tout.(pp.73-74)

Comme nous avons déjà remarqué, ce couple qui fait partie de la classe moyenne est psychosociologue et enquêteur mais pour que leur salaire ne suffise pas, ils rêvent toujours d'être riches et malgré tout, ils sont en train de chercher les formules pour être riche:

Comment faire fortune? C'était un problème insoluble. (p.99)

Ils aiment toutes les choses et même, les objets qui les évoquent la richesse:

D'une certaine manière, ils aimaient tout ce qui niait la cuisine et exaltait l'apparat. Ils aimaient l'abondance et la richesse apparentes...
(p.58)

L'idée d'être riche passe en obsession pour eux et cette situation se reflète par le narrateur par ces phrases:

De grands élans les emportaient. Parfois, pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d'être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s'emportait d'eux, ne les lâchait plus. C'était un désir fou, maladif, oppressant, qui semblait gouverner le moindre de leurs gestes. La fortune devenait leur opium. Ils s'en grisaient. Ils se livraient sans retenue aux délires de l'imaginaire. Partout, où ils allaient, ils n'étaient plus attentifs qu'à l'argent. Ils avaient des cauchemars de millions de bijoux.(p.101)

4.3. Bonheur de vivre

Dans *Les Choses*, Georges Perec met en scène un jeune couple qui recherche de ce qui fera le bonheur comme un appartement de rêve, des meubles luxueux... etc. Pour ce couple, étouffé par leur désirs sans limite, le bonheur ne peut être possible que par l'acquisition des *choses*. En d'autres termes, les choses luxueuses sont leur raison d'être heureux:

[...]ils savaient ce qu'ils voulaient; ils avaient des idées claires. Ils savaient ce que seraient leur bonheur, leur liberté.(p.27)

D'une certaine manière, ils aimaient tout ce qui niait la cuisine et exaltait l'apparat. Ils aimaient l'abondance et la richesse apparentes...
(p.58)

Similairement, les activités (les balades, les films, les repas... etc.) qu'ils font avec ses amis se racontent comme *le bonheur de vivre* par le narrateur:

Ainsi vivaient-ils, eux et leurs amis, dans leurs petits appartements encombrés et sympathiques, avec leurs balades et leurs films, leurs grands repas fraternels, leurs projets merveilleux. Ils n'étaient pas malheureux. Certains bonheur de vivre, furtifs, évanescent, illuminaient leurs journées.(p.63)

Pour Jérôme et Sylvie qui vivent dans la quête du bonheur, l'argent est comme la clé de leur futurs et grâce à l'argent, ils pensent que leur bonheur deviendra indestructible, c'est pourquoi, ils l'aiment beaucoup:

Tout donnait à penser que, quand ils étaient un peu riches, quand ils avaient un peu d'avance, leur bonheur commun était indestructible...
(p.76)

Ils ne méprisaient pas l'argent. Peut-être, au contraire, l'aimaient-ils trop: ils auraient aimé la solidité, la certitude, la voie limpide vers le futur. (p.96)

4.4. Solitude

L'autre thème qu'on voit de façon claire dans le roman *Les Choses* est «la solitude.» Avec la fin de la guerre d'Algérie, les amis de Jérôme et de Sylvie abandonnent leurs vies sans amarres et ils trouvent un travail régulier. En revanche, Jérôme et Sylvie, se retrouvant presque seuls, se sentent trahis par ses amis parce qu'ils refusent toujours ce monde du sérieux pour s'enrichir:

L'un après l'autre, presque tous les amis succombèrent. Au temps de la vie sans amarres succédaient les temps de la sécurité. Nous ne pouvons pas, disaient-ils, continuer toute notre vie comme ça. Et ce comme ça était un geste vague, tout à la fois: la vie de patachon, les nuits trop brèves, les patates, [...] Petit à petit, sans y prendre vraiment garde, Jérôme et Sylvie retrouvèrent presque seuls. [...] Jérôme et Sylvie

furent sévères, furent injustes. Ils parlèrent de trahison, d'abdication.
(pp.94-95)

Après l'installation à Sfax, ils ressentent de façon plus évidente le sentiment de solitude que chaque personne a ressenti au moins une fois dans sa vie. A vrai dire, ils ne parviennent pas à comprendre cette ville, ni ses habitants parce que Sfax, c'était une ville opaque pour eux et ils y se retrouvent isolés:

Leur solitude était totale.(p.134)

[...]le monde de leur propre solitude, de leur propre aridité.(p.144)

4.5. Importance des objets dans "Les Choses"

Comme nous en avons déjà parlé, *Les Choses*, c'est un roman qui est focalisé particulièrement sur «les objets»et pendant le roman, le lecteur peut voir clairement que les deux personnages principaux, Jérôme et Sylvie, ne semblent intéressés que par ces objets.

Par exemple, Jérôme et Sylvie sont un couple vivant dans un petit studio à Paris mais à partir de la première page du roman, ils rêvent un grand appartement avec de beaux meubles et à ce point, les lecteurs de ce roman commencent à s'apercevoir le pouvoir des choses:

L'œil d'abord glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient.[...]A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle.(p.9)

Au dessus du divan, un portulan occuperait toute la longueur du panneau. Au delà d'une petite table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui

supporteraient des bibelots: des agates et des œufs de pierre, des boîtes à priser, des bonbonnières, des cendriers de jade [...](pp.9-10)

[...] Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière – le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le miroir.[...] Un grand lit anglais en occuperait tout le fond.(p.11)

[...] Un peu à gauche de la fenêtre, et légèrement en biais, une longue table lorraine serait couverte d'un grand buvard rouge. Des sébilles de bois, de longs plumiers,[...](p.13)

Comme on voit, au-dessus, en consacrant entièrement son premier chapitre des *Choses* à la description de ce que ce serait la maison idéale de nos héros, Georges Perec souligne l'importance des objets, c'est-à-dire, des choses, dans le roman.

Bien sûr, le but de vivre dans un bel appartement avec des objets de luxe est le désir de s'enrichir. Dans chaque partie du roman, nous pouvons remarquer distinctement qu'ils vivent dans leur rêve de richesse inaccessible. S'ils étaient riches, ils penseraient d'échapper à tous leurs problèmes. Bien plus, s'ils étaient riches, ils croiraient de se hisser au rang de la bourgeoisie parce qu'ils ne se contentent pas de leurs classes sociales:

*Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches.
(p.17)*

Ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois.(pp. 51-52)

Ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir: c'est ici que leurs malheurs commencent.(p.71)

Comment faire fortune?(p. 99)

La pensée d'être riche est si importante pour eux que toutes les choses évoquées la richesse à Jérôme et Sylvie sont racontées de façon détaillée par le narrateur et le narrateur note que les objets luxueux forment leur véritable monde:

De station en station, antiquaires, libraires, marchands de disques, cartes des restaurants, agences de voyages, chemisiers, tailleurs, fromagers, chausseurs, confiseurs, charcuteries de luxe, papetiers, leurs itinéraires composaient leur véritable univers: là reposaient leurs ambitions, leurs espoirs. Là, était la vraie vie, la vie qu'ils voulaient connaître, qu'ils voulaient mener.(p.97)

Un jour, s'ils accèdent à la richesse, Jérôme et Sylvie ont beaucoup de rêves à réaliser:

Ils voulaient la surabondance; ils rêvaient de platines Clément, de plages désertes pour eux seuls, de tours du monde, de palaces. (p.91)

Ce qui intéresse le plus Jérôme et Sylvie dans la vie, ce sont les biens matériels, c'est-à-dire, les choses. S'ils les acquièrent, ils croient qu'ils vivront comme les bourgeois. C'est pourquoi, ils achètent toujours le magazine *L'Express* dans laquelle se trouvent des objets de luxe dont ils rêvent depuis longtemps. En un mot, *L'Express*, c'est le seul magazine qui reflète parfaitement leurs goûts, leurs envies:

L'Express était sans doute l'hebdomadaire dont ils faisaient le plus grand cas. [...] Mais l'Express, et lui seul, correspondait à leur art de vivre. (p.45)

L'Express leur offrait tous les signes du confort: les gros peignoirs de bain, les démystifications brillantes, les plages à la mode, la cuisine exotique, les trucs utiles, les analyses intelligentes, le secret des dieux, les petits trous pas chers, les différents sons de cloche, les idées neuves, les petites nobes, les plats surgelés, les détails élégants, les scandales bon ton, les conseils de dernière minute.(p.47)

Ils rêvaient, à mi-voix, de divans Chesterfield. L'Express y rêvait avec eux. Ils passaient une grande partie de leurs vacances à courir les ventes de campagne; ils y acquéraient à bon compte des étains, des chaises paillées, des verres qui invitaient à boire, des couteaux à manche de corne, des écuelles patinées dont ils faisaient des cendriers précieux. De toutes ces choses, ils en étaient sûrs, l'Express avait parlé, ou allait parler.(pp. 47-48)

Normalement, leur salaire ne leur permette pas d'acheter des choses luxueuses mais dès que Jérôme et Sylvie ont le moindre argent, ils le dépensent tout de suite. Par exemple, dans le roman, les Anglais sont les modèles de nos personnages principaux, Jérôme et Sylvie et ils nous prouvent cela en consacrant leurs premiers salaires à l'achat des vêtements anglais. Voire, ils rêvent de faire un voyage à Londres:

Ils se plongèrent avec ravissement dans la mode anglaise. Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile, les carrés de soie, le tweed, le lambs-wool, le cashmere, le vicuna, le cuir et le jersey, le lin, la magistrale hiérarchie des chaussures, enfin, qui mène des Churchs aux Weston, des Weston aux Bunting, et des Bunting au Lobb.(pp. 35-36)

Leur rêve fut un voyage à Londres. [...] A Paris, avec le premier argent qu'à la sueur de leur front allégrement ils gagnèrent, Sylvie fit l'emplette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambs-wool, [...] Jérôme, [...] découvrit, soignant les contrastes, les plaisirs des longues matinées: [...] des chemises complètement blanches, nouer des cravates de laine ou de soie. Il en acheta trois, chez Old England, et aussi une veste de tweed, des chemises [...](p. 36)

Et même qu'ils dépensent leur salaire aux vêtements, Jérôme et Sylvie ne se satisfont pas de cette situation et ils continuent à se fournir de vêtements anglais et les objets en allant au marché aux Puces:

Puis, ce fut presque une des grandes dates de leur vie, ils découvrirent le marché aux Puces. Des chemises Arrow ou Van Heusen, admirables...[...] Et ils ramenaient des vêtements de toutes sortes, enveloppés dans du papier journal, des bibelots, des parapluies, des vieux pots, des sacoches, des disques.(p.37)

Bien que les Anglais n'aient pas toujours bon goût, pour acquérir des choses (des objets) nos héros vont aussi dans des ventes de charité organisées par des vieilles Anglaises. En d'autres termes, le désir d'obtenir tous les objets ne les empêche pas de garder les Anglais comme les modèles:

[...] ils étaient, n'enrichissaient-ils leurs garde-robes qu'en fréquentant assidûment le marché aux Puces ou, deux fois par l'an, certaines ventes de charité organisées par des vieilles Anglaises au profit des œuvres de la St-Georges English Church, et où abondaient des rebuts - tout à fait acceptables, cela va sans dire – de diplomates. (p. 49)

Ils en éprouvaient souvent quelque gêne: il leur fallait se frayer un chemin au milieu d'une foule épaisse et farfouiller dans un tas d'horreurs – les Anglais n'ont pas toujours le goût qu'on leur reconnaît -, avant d'y dénicher une cravate superbe, mais sans doute trop frivole pour un secrétaire d'ambassade, ou une chemise qui avait été parfaite, ou une jupe qu'il faudrait raccourcir.(pp. 49-50)

Un jour, une enquête les emmène dans la campagne où nos héros découvrent la France rurale et après cette expérience, ils décident de faire un changement dans leur vie: ils partent vivre et travailler à Sfax, en Tunisie. D'abord, ils sont très contents d'y vivre (ils y trouvent un appartement très vaste, des matériaux choisis... etc.) mais peu de temps après, ils se sentent seuls et étrangers là-bas et même, ils sont indifférents aux objets autour d'eux. Brièvement, aucun de ces objets ne leur donne une impression de richesse:

Ils n'achetaient rien. [...] parce qu'ils ne se sentaient pas attirés. Aucun de ces objets, pour somptueux qu'ils fussent parfois, ne leur donnait une impression de richesse. Ils passaient, amusés ou indifférents, mais tout ce

qu'ils voyaient demeurait étranger, appartenait à un autre monde, ne les concernait pas. [...] le monde de leur propre solitude, de leur propre aridité.(p.144)

Après les mauvais souvenirs de Sfax, la dernière partie du roman, (Epilogue) est consacrée au voyage vers Bordeaux et aux réflexions de nos personnages et le narrateur nous parle à nouveau de ses objets rêvés:

Ils auront leur divan Chesterfield, leurs fauteuils de cuir naturels souples et racés comme des sièges d'automobile italienne, leurs tables rustiques, leurs lutrins, leurs moquettes, leurs tapis de soie, leurs bibliothèques de chêne clair.(p.156)

4.6. Avis d'autres auteurs sur «Les Choses» et la citation de Karl Marx

Comme nous venons tout juste d'en parler, Georges Perec obtient un énorme succès grâce à l'ouvrage *Les Choses*. C'est pour cette raison que beaucoup d'auteurs commentent concernant cet ouvrage précieux. Par exemple, Claude Burgelin (1988) indique que Perec a rédigé cette œuvre sous l'influence du roman *L'Education Sentimentale* de Flaubert:

Tout commence avec Flaubert. Dans ce lieu idéal qu'évoque la première page, il y a sa marque. Ce Ville-de-Montereau qui appareillait aux premières lignes de l'Education Sentimentale est ici image-fétiche, gravure échouée au mur. L'écriture des Choses, à plusieurs reprises, rappelle les intentions et les intonations de Flaubert.(Burgelin, 1988, p.39)

De plus, dans son livre intitulé *Georges Perec par C. Burgelin*, Burgelin (1988) précise ce roman comme une *fable sociologique*:

A travers l'histoire pourtant étroitement cadrée de ce couple d'intellectuels parisiens, se concentre tout le destin d'une petite bourgeoisie-classe moyenne aux contours tellement vastes et vagues qu'elle englobe aujourd'hui une bonne part de notre société. Tout un

magma social, qui n'a, comme les héros des Choses, plus rien derrière ni devant, se cherche éperdument identité, racines et raisons de vivre dans ce que l'instance sociale propose: [...] (Burgelin, 1988, p.51)

Similairement, le 1er Septembre 1965, Jean-Claude Brisville écrit un article nommé *Un couple dans le vent* sur le roman, *Les Choses* dans le *Nouvel Observateur* et il remarque que ce roman résume très bien *la société de consommation*:

En nous les (Jérôme et Sylvie) décrivant dans un style découragé qui s'accorde admirablement à la tristesse du sujet, il se peut que Georges Perec, jeune romancier de trente ans, ait écrit un des livres les plus cruellement révélateurs de notre époque des désœuvrée. (11)

De la même manière, dans le livre de Martine Schneider (1991), Jean Duvignaud dit que *c'est un roman sociologique décrivant parfaitement les années 60* :

On a trop vite fait de ranger Les Choses dans une sorte de sociologie de la vie quotidienne[...] L'immense succès des Choses tient à cet état de prédisposition dans lequel s'est reconnue une génération. On parle, après coup, de «vision du monde», en reconstruisant le passé avec le présent. Mais personne n'attendait Les Choses, et Les Choses cristallisent une expérience – incoercible difficulté d'exister dans ces années 60. [...] (Schneider, 1991, p.55)

Alors que Claude Burgelin et Jean Duvignaud évaluent cet ouvrage à l'égard de «sociologie», dans le livre de Martine Schneider (1991), Paul Otchakovsky –Laurens soutient que *c'est un bel exemple du «roman documentaire»*:

C'était donc bien notre enfance de petits chefs, d'employés, de héros morts-nés que l'on nous contait plus qu'on ne nous l'analysait, sur le ton d'une nostalgie d'un futur déjà épuisé... Car l'enquête et l'analyse sociologique, pour informées et rigoureuses qu'elles aient pu être n'en passent pas moins, avec le temps, au second plan. Ou plus exactement ne

tiennent plus le rôle que nous leur avons attribué: faire des Choses un roman documentaire.(Schneider, 1991, p.55)

En plus, certains commentaires sont aussi faits sur le style du roman *Les Choses* couronné par le prix Renaudot. Par exemple, dans le même livre, Jacques Bersani dit:

Ce qui compte en effet dans cette «histoire des années 60», ce n'est pas tellement la dénonciation qu'y fait l'auteur d'un certain type de société, mais la forme que prend cette dénonciation et qui n'est pas, précisément, celle d'une dénonciation. Perec adopte d'entrée le même point de vue, impersonnel et froid, objectif et distant, que celui voulu, sinon toujours tenu, par Flaubert. Le point de vue, si l'on veut, d'une caméra qui accompagne les personnages, qui vit, rêve et voyage avec eux sans jamais manifester à leur égard le moindre sentiment[...](Schneider, 1991, p.56)

Pareillement, Paul Fournel rédige un article sur ce roman de Perec et dans cet article, il parle des *mots sous les choses*:

[...]Georges Perec semblait engagé dans la voie paisible du roman sociologiquement critique. C'était négliger deux aspects de son livre, deux voies possibles, plus complexes, plus embroussaillées, moins visibles à l'œil nu dans lesquelles il a choisi de frayer son chemin d'écrivain: les mots qui étaient tapis sous les choses et le fantastique – poétique qui naissait de leur seule énumération.(Schneider, 1991, p.56)

D'autre part, à la fin de son roman *Les Choses*, Georges Perec place une citation de Karl Marx:

Le moyen fait partie de la vérité, aussi bien que le résultat. Il faut que la recherche de la vérité soit-elle même vraie; la recherche vraie, c'est la vérité déployée, dont les membres épars se réunissent dans le résultat.
(p.158)

Dans le livre intitulé *Les Choses, Espèces d'espaces* Georges Perec, Schneider (1991) remarque que cette citation nous montre la méthode de Georges Perec et il ajoute que «la recherche de la vérité», c'est une chose personnelle et donc, Perec peut-être recherche quelque chose sur lui-même dans *Les Choses* car, il est possible de voir nombreuses de traces de sa vie personnelle dans le roman:

Cette citation postposée au récit indique la méthode de Perec: la recherche de la vérité implique une mise en jeu personnelle. On peut reconnaître, dans Les Choses, ce que Perec a lui-même recherché. Les traces de sa vie personnelle y sont nombreuses: le portulan, la rue de Quatrefages, Sfax.(Schneider, 1991, p.43)

En revanche, dans le livre *Georges Perec et l'histoire* de Jorgsen (2000), Yvonne Goga commente différemment la citation de Marx et elle dit que cette citation résume bien la tragédie de Jérôme et Sylvie et en effet, ils n'accèdent jamais à la vérité:

La citation de Marx, que l'écrivain a placée à la fin de son livre, expliquerait ainsi la tragédie du jeune couple: leur métier de psychosociologues exige qu'ils sachent tout de la vie, afin de réaliser leurs enquêtes-minute, mais ils ne parviennent jamais à vraiment la connaître. Ils n'ont aucune possibilité d'accéder à la vérité.(Jorgsen,2000, pp.49-50)

CONCLUSION

Toujours à la recherche de nouvelles formes littéraires, Georges Perec publie constamment des ouvrages originaux. Perec qui écrit chaque roman avec une technique différente est un écrivain postmoderne. Il est possible de voir les caractéristiques du postmodernisme tels que le pastiche, l'ironie, l'intertextualité et le jeu des mots dans ses ouvrages.

Avec le premier roman *Les Choses*, publié en 1965, Perec devient connu et remporte le prix Renaudot. En 1967, il entre à l'OULIPO (Ouvroir de Littérature Potentielle) et en quittant son emploi au CNRS, il consacre toute sa vie à l'écriture.

Dans ses œuvres, en dehors de son histoire personnelle, il reste sous l'influence de grands auteurs. Voire, il remarque dans les entretiens qu'il a rédigé ce roman sous l'influence de *l'Education Sentimentale* de Flaubert. Mais, comme nous venons d'indiquer, Perec est un auteur original et en choisissant le roman intitulé *Les Choses* de cet auteur, nous avons essayé de montrer l'originalité de Perec et son premier roman ayant reçu le prix Renaudot.

Les Choses est un roman qui décrit très bien la société de consommation. Dans ce roman, l'histoire se passe au milieu des années 60 et Georges Perec nous présente un couple de classe moyenne (Jérôme et Sylvie) qui est esclave de la société de consommation. Ce couple qui est à la recherche du bonheur fait toutes les choses pour être riche. Ils ne pensent qu'en termes de tout ou rien. Pendant le roman, ils rêvent d'acquérir les objets de luxe (les choses): une pipe, une valise, des divans Chesterfield... etc. Un jour, tourmentés et déçus par leur vie parisienne, nos héros décident de s'en fuir de Paris et ils s'installent à Sfax, en Tunisie. Après avoir vécu environ un an, ils regrettèrent Paris et ils veulent y revenir. A la fin de l'histoire, ils déménagent à Bordeaux. Tout au long du roman, Perec met en évidence à travers *Les Choses* les difficultés de la société de consommation et à la fin du roman, il démontre aux lecteurs que la richesse en matériels et en matériaux (les choses) ne fait pas le bonheur.

Dans cet ouvrage, Perec critique, à travers l'histoire de Jérôme et Sylvie, la société de consommation et il avertit les lecteurs les dangers du consumérisme mais ce qui est suprenant, c'est que l'écrivainne donne pas de conseils aux lecteurs concernant ces dangers.

Dans le premier chapitre, nous avons essayé de donner des renseignements concernant le postmodernisme et Perec. Dans ce chapitre, nous avons également parlé de la

vie littéraire de Perec, de ses ouvrages, des traces de sa vie dans le roman et de la société de consommation dans les années 60.

Le deuxième chapitre a été consacré aux termes méthodologiques et nous avons expliqué élément par élément les repères méthodologiques que nous avons utilisés dans notre travail.

Dans le troisième chapitre, d'abord, nous avons étudié les caractéristiques générales de la narration Perecquienne et puis, nous avons tenté d'analyser en détail notre roman, *Les Choses* à l'égard du narrateur, de la vision, des personnages, de l'espace et du temps. A la fin de cette analyse, nous avons appris que Perec était à la fois auteur et narrateur de ce roman et qu'il a offert aux lecteurs la vision illimitée, autrement dit, il n'a utilisé que la troisième personne du singulier "il" pour raconter l'histoire de Jérôme et Sylvie. De plus, nous avons découvert qu'il n'y avait pas d'informations détaillées concernant la description des personnages et le temps comme dans les romans postmodernes. En revanche, nous avons vu que se trouvaient des renseignements détaillés sur l'espace du roman. En outre, nous nous sommes aperçus dans notre étude que Perec a supprimé toute indication «spatio-temporelle» Autrement dit, ni l'époque, ni l'endroit d'action n'étaient pas explicitement nommés dans le roman.

Dans le quatrième chapitre, nous avons examiné les termes principaux dans le roman -l'argent, la richesse, le bonheur de vivre et la solitude- et nous avons parlé de l'importance des objets dans le roman. En plus de cela, nous avons consacré ce chapitre aux avis d'autres auteurs sur *Les Choses* et à la citation de Karl Marx.

OUVRAGES DE GEORGES PEREC

Livres anthumes

- 1965 - *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Julliard,
- 1966 - *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, Denoël
- 1967 - *Un homme qui dort*, Denoël
- 1969 - *La Disparition*, Denoël
- 1972 - *Les Revenentes*, Julliard
- 1963 - *La Boutique obscure*, Denoël
- 1974 - *Espèces d'espaces*, Galilée
- 1974 - *Ulcérations*, Bibliothèque oulipienne
- 1975 - *W ou le Souvenir d'enfance*, Denoël
- 1976 - *Alphabets. Cent soixante-seize onzains hétérogrammatiques*, Galilée
- 1978 - *Je me souviens*, Hachette
- 1978 - *La Vie mode d'emploi*, Hachette
- 1979 - *Un cabinet d'amateur*, Balland
- 1980 - *La Clôture et autres poèmes*, Hachette
- 1980 - *Récits d'Ellis Island*, Éditions du Sorbier
- 1981 - *Théâtre I*, Hachette

Livres posthumes

- 1982 - *Épithalames*, Bibliothèque oulipienne
- 1982 - *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Bourgois
- 1985 - *Penser/Classer*, Hachette
- 1986 - *Les Mots croisés II*, P.O.L.-Mazarine
- 1989 - «53 jours», P.O.L.
- 1989 - *Vœux*, Éditions du Seuil
- 1989 - *Presbytère et prolétaires: Le dossier P.A.L.F.*, Éditions du Limon (avec Marcel Bénabou)
- 1990 - *Je suis né*, Éditions du Seuil
- 1991 - *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques*, Éditions du Seuil
- 1992 - *L. G., une aventure des années soixante*, Éditions du Seuil
- 1993 - *Le Voyage d'hiver*, Éditions du Seuil
- 1994 - *Beaux présents, Belles absentes*, Éditions du Seuil

- 1996 - *L'Infra-ordinaire*, Éditions du Seuil
- 1996- *What a man !*, Le Castor astral
- 1997 - *Perec/rinations*, Zulma
- 1997 - *Cher, très cher, admirable et charmant ami... Correspondance Georges Perec - Jacques Lederer, 1956-1961*, Flammarion 1997
- 1999 - *Jeux intéressants*, Zulma
- 1999 - *Nouveaux Jeux intéressants*, Zulma
- 2003 - *Les Mots croisés*, P.O.L.
- 2012 - *Le Condottière*, Éditions du Seuil

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES CITEES

- Barthes, R. (1981). *Communication 8, L'analyse structurale du récit*, Paris: Editions du Seuil
- Burgelin, C. (1988). *Georges Perec par C. Burgelin*, Paris: Editions du Seuil (Coll. "Les Contemporains")
- Didelon, V. (2011). *La Controverse Learning From Las Vegas*, Belgique: Editions Mardaga
- Duquesne, D. (2001). *Les Choses Georges Perec*, Paris: Bertrand-Lacoste
- Genette, G. (1972). *Figures III*, Paris: Editions du Seuil
- Genette, G. (1983). *Nouveau discours du récit*, Paris: Editions du Seuil
- Goldenstein, J.-P. (2005). *Lire le roman*, Bruxelles: Editions de Boeck
- Henderson, S. (2007). *Etude sur Les Choses Georges Perec*, Paris: Editions Ellipses
- Jorgsen, S.-B. (2000). *Georges Perec et l'histoire: actes colloque international Université de Copenhague du 30 avril au 1er mai 1998*, Copenhagen: Museum Tusculanum Press
- Kıran, A. (1993). *Méthodes d'analyse de textes*, Eskişehir: Anadolu Üniversitesi Açıköğretim Fakültesi Yayınları
- Le Calvez, E.; Canova-Green, M.-C. (1997). *Texte(s) et Interxte(s)*, Amsterdam, Atlanta: Editions Rodopi
- Le Sidaner, J.-M. (1979). *Entretien Perec*, L'Arc, no 76, p.5, dans Duquesne, D. (2001), *Les Choses Georges Perec*, p.122, Paris: Bertrand-Lacoste
- Montfrans, M.-V. (1999). *Georges Perec La Contrainte du réel*, Amsterdam-Atlanta: Editions Rodopi B.V.
- Nogueira, İ. (2013). *Théorie de l'art au XXe siècle: modernisme, avant-garde, néo-avant-garde, postmodernisme*, Paris: L'Harmattan
- Perec, G. (1965). *Les Choses*, Paris: René Julliard
- Perec, G. (1989). *La Disparition*, Paris: Gallimard
- Schneider, M. (1991). *Les Choses Espèces d'espaces Georges Perec*, Paris: Nathan
- Sirvent, M. (2007). *Georges Perec ou le dialogue des genres*, Amsterdam-New York: Editions Rodopi

ŒUVRES CONSULTEES

- Célis, R.; Gothot-Mersch, C.; Jongen, R. (1984). *Narration et interpretation*, Bruxelles: Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis
- Everaert-Desmedt, N. (2000). *Sémiotique du récit*, Bruxelles: Editions de Boeck
- Fuchet, S.-R. (2010). *Lieux et personnages romanesques au XVIIIe siècle*, Paris: Editions Publibook
- Kıran, A., Z. (2007). *Yazınsal okuma süreçleri*, Ankara: Seçkin Yayıncılık
- Magne, B. (1989). *Perecollages, 1981-1988*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail-Toulouse
- Seguin, T. (2012). *Le postmodernisme: une utopie moderne*, Paris: L'Harmattan

SITES INTERNET

1. http://quefaire.lautre.net/spip.php?page=article&id_article=282
2. http://www.flsh.unilim.fr/ditl/Fahey/POSTMODERNISMEPosrmodernism_n.html
3. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Pastiche>
4. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Intertextualite>
5. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Metafiction>
6. [http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Disparition_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Disparition_(roman))
7. <http://nelson.cen.umontreal.ca/revue/etudlitt/1990/v23/n1-2/500930ar.pdf>
8. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Enumeration>
9. http://fr.wikipedia.org/wiki/Ironie#Dans_la_litt.C3.A9rature
10. <http://www.fabula.org/colloques/document988.php>
11. http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0042_19650901/OBS0042_19650901_023.pdf

ARTICLES CONSULTES SUR INTERNET

- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/litt_00474800_1990_num_77_1_1506
- http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/02/96/66/PDF/Le_Roman_postmoderne.pdf

- http://www.ecritures-modernite.eu/wp-content/uploads/2010/01/Cahier-du-CERACC-n%C2%B04-_d%C3%A9cembre-2009_Petr-Dytrt.pdf
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Perec
- <http://philippe-parrot-auteur.com/litterature/litterature/georges-perec-les-choses/>
- http://appli6.hec.fr/amo/Public/Files/Docs/149_fr.pdf
- <http://w3.erss.univ-tlse2.fr:8080/index.jsp?perso=dagnac&subURL=articlespdf/perec.pdf>
- <http://jb.juignot.pagesperso-orange.fr/pages/home.html>
- <http://recherchestravaux.revues.org/426>
- <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=601>
- <http://leonardofrances.en.eresmas.com/doc/Georges%20Perec.pdf>

CURRICULUM VITAE

Nom: KOR

Prénom: Çağrı

Date de naissance: 23.09.1985

Lieu de naissance: Adana

Profession:Professeur de français

DIPLOME

2010-2014:Master : Département de didactique du FLE, Université Çukurova.

2008-2010: Licence : Département de didactique de l'anglais langue étrangère, (double cursus), Université Çukurova.

2005-2010 : Licence : Département de didactique du FLE, Université Çukurova.

2003 : Lycée, Ahmet Kurtteveli